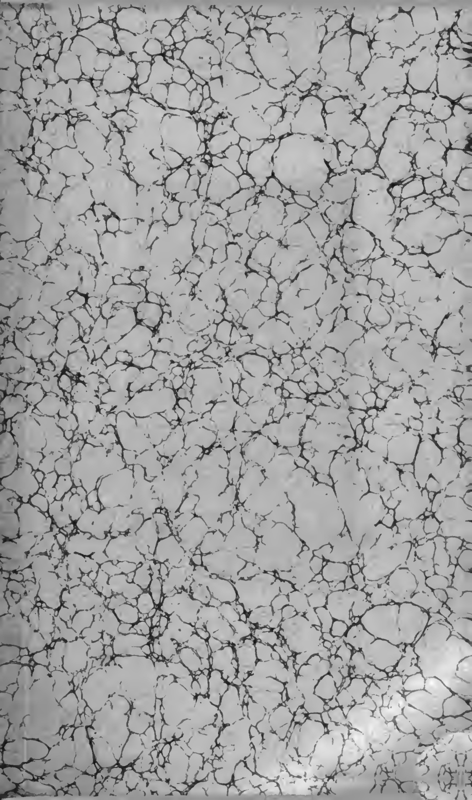

PALLI





COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

Publiées dans la collection Michel Lévy

AURÉLIEN	1 vol.
BATAVIA	1 —
LES BOURGEOIS DE DARLINGEN	1 —
LE CONSCRIT	1 —
LE COUREUR DES GRÈVES	1 —
LE DÉMON DE L'ARGENT	1 —
LE DÉMON DU JEU	1 —
LES DRAMES FLAMANDS	1 —
LE FLÉAU DU VILLAGE	1 —
LE GENTILHOMME PAUVRE	1 —
LA GUERRE DES PAYSANS	1 —
HEURES DU SOIR	1 —
LE JEUNE DOCTEUR	1 —
LE LION DE FLANDRE	2 —
LE MAL DU SIÈCLE	2 —
LE MARCHAND D'ANVERS	1 —
LA MÈRE JOB	1 —
L'ORPHELINE	1 —
SCÈNES DE LA VIE FLAMANDE	2 —
SOUVENIRS DE JEUNESSE	1 —
LA TOMBE DE FER	1 —
LE TRIBUN DE GAND	2 —
LES VEILLÉES FLAMANDES	1 —

BEAUGENCY. — IMPRIMERIE J. RENOU.

LE

MARCHAND D'ANVERS

PAR

HENRI CONSCIENCE

TRADUCTION DE

F. COVELIERS





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1866

LE

MARCHAND D'ANVERS

I

Un rapide appel de cor retentit dans la station de Malines, et le train qui venait d'arriver de Bruxelles reprit sa course du côté d'Anvers. Le cheval de fer, attelé à une trentaine de voitures, gémit un instant avec un pénible effort; mais bientôt il triompha de la résistance de son fardeau, et, sillonnant l'espace, vola à travers les champs avec la rapidité de l'éclair.

Malgré la respiration bruyante de la locomotive qui dominait le bruit du fer, on entendait distinctement les éclats de plusieurs voix animées.

L'avant-dernier wagon était rempli de voyageurs qui avaient été en partie de plaisir à Bruxelles, et que la chance avait favorisés à un concours de tir à l'arc. La plupart tenaient encore leurs arcs à la main.

Il y en avait deux qui ne cessaient d'élever en l'air, l'un une cafetière, l'autre un pot au lait en argent ; les autres portaient presque tous de petites cuillers à café attachées à leur boutonnière.

Leur victoire inattendue et la bière dont ils l'avaient arrosée les transportaient d'une joie folle. Ils chantaient et bavardaient sans cesse et se racontaient en criant les faits héroïques du concours.

Un seul voyageur, assis dans un coin de la voiture, paraissait n'être point de leur compagnie. C'était un jeune homme très-convenablement vêtu de noir, et dont l'extérieur annonçait sinon la richesse, du moins un grand soin de sa personne. Son habit de drap fin dessinait élégamment sa taille, sans faire un seul pli; sa cravate était nouée avec art, et ses gants glacés enfermaient ses doigts, qu'un pénible travail n'avait pas endurcis.

Comme il tenait les yeux baissés et souriait à peine par moments, quelques-uns des joyeux archers avaient d'abord eu envie de s'amuser aux dépens du jeune rêveur; mais lorsqu'il leva la tête et regarda ses compagnons de voyage, sa physionomie leur fit une profonde impression, et, sans savoir pourquoi, tous se sentirent portés vers un sentiment de respectueuse sympathie pour l'inconnu.

Le visage du jeune homme était régulier ; un sang pur colorait ses joues, et ses cheveux noirs se bouclaient élégamment autour de sa tête expressive ; mais ce qui avait frappé les archers, c'était je ne sais

quoi d'étrange dans ses grands yeux bleus, un regard plein de feu et de fierté et de confiance en soi, mais en même temps si doux, si franc et si bon, qu'il devait inspirer à chacun de l'estime et de l'amitié.

Les tireurs s'étaient remis à chanter avec une nouvelle énergie, et le jeune homme, plongé dans ses réflexions, avait de nouveau courbé la tête, lorsque le train atteignit la station de Duffel et s'arrêta.

La bande joyeuse sortit bruyamment de la voiture, le cor retentit, et la machine reprit sa course.

Un sourire illumina la figure du jeune homme ; il regarda autour de lui, comme s'il était surpris de son isolement soudain.

Il releva la tête, tira de la poche de son habit un portefeuille et y prit un paquet de billets de banque qu'il compta et feuilleta à plusieurs reprises, évidemment dans le seul but de toucher ce trésor ; une étincelle brillait dans son œil noir, et de temps en temps un cri de joie imperceptible soulevait sa poitrine.

Après avoir remis le portefeuille en poche, il se posa la main sur le front, comme s'il voulait concentrer sur un seul objet toute l'énergie de sa pensée. Sans doute, ce qu'il voyait ou ce qu'il croyait voir dans le vague remplissait son âme de béatitude, car ses yeux étaient grands ouverts et son visage était radieux.

Enfin, rappelé à des pensées plus matérielles,

mais qui cependant devaient être en rapport direct avec ses rêves de bonheur, il se mit à compter sur ses doigts et à murmurer le mot *café*, accompagné de noms bizarres, tels que Khéribou, Saint-Domingue, Brésil, Bahia et Maracaïbo. Puis il releva la tête et respira avec force, comme s'il s'applaudissait d'une victoire remportée.

Il y avait je ne sais quoi de remarquable dans les gestes de ce jeune homme. Ses mouvements étaient anguleux et brefs, et malgré cela lents et tranquilles. C'est qu'entre chacun de ses gestes il y avait une pause, comme s'ils étaient l'expression d'une pensée mûrement réfléchie. Cela donnait au jeune homme un air sérieux et réservé, intelligent et calme, quoique la rapidité énergique de ses mouvements accusât un cœur courageux et passionné.

Il venait de sortir de sa rêverie et s'était avancé vers la portière. Il regarda les champs, et suivit quelque temps des yeux l'ombre de la fumée, qui, comme un serpent monstrueux, se déroulait parallèlement au convoi; mais, en réalité, de tout cela il ne voyait rien, car son esprit était ailleurs, et il n'avait d'yeux que pour contempler des choses qui étaient loin de lui, ou qui peut-être étaient encore cachées dans les mystères de l'avenir.

Après quelques instants il reprit son portefeuille, y jeta un coup d'œil et le remit en poche sans l'avoir ouvert. Sa tête se pencha lentement sur sa poitrine, et il resta longtemps plongé dans une contemplation

secrète, jusqu'à ce que, enfin, il levât les bras au ciel, les yeux étincelants d'espoir, et prononçât, avec un accent de prière, le nom de Félicité. Ce nom, comme s'il l'avait dit sans le savoir, colora ses joues d'une ardente rougeur. Il parut se reprocher quelque chose et il hocha la tête avec mécontentement... lorsque le sifflement aigu de la locomotive le tira de son oubli et lui annonça qu'on arrivait à la station du Conlich.

On ne s'arrêta que quelques instants et le train allait reprendre sa course vers Anvers, lorsque tout à coup la portière de la voiture s'ouvrit, et un homme sauta sur le marchepied.

— Ah! bonjour, l'ami François! cria le jeune homme à son nouveau compagnon de voyage.

Mais celui-ci, visiblement contrarié de la rencontre, ne répondit point et fit un pas en arrière, avec l'intention de chercher une autre place. Mais, comme le train était déjà en marche, il fut poussé contre son gré dans le wagon par le garde-coupé, et il se vit obligé de prendre place en compagnie de celui qui lui avait si amicalement souhaité le bonjour.

Le nouveau voyageur était aussi un jeune homme : assez bien de visage, avec des cheveux blonds et une mise distinguée, quoique moins élégante que celle de son camarade.

Celui-ci, étonné de l'expression amère et du silence du nouveau-venu, le regarda un instant et demanda en riant :

— Ah çà, mon cher François, je me trompe, sans doute? Tu parais fâché contre moi. C'est impossible. En tout cas, je suis content de te rencontrer. Où as-tu été? Il y a bien trois semaines que je ne t'ai vu.

— Laisse-moi tranquille ! murmura l'autre avec un sourire haineux.

— Moi qui avais l'intention d'aller lundi à ta recherche ! Car tu ne viens plus à notre bureau...

— J'aime mieux négliger la chance de quelques bonnes affaires, que de me trouver en présence d'un faux ami. Dieu sait si je resterais maître de moi !

— Eh ! qu'as-tu donc? demanda le jeune homme avec surprise, mais sans colère. Je serais un faux ami? Prends garde, François; il y a ici quelque erreur. Je ne sais rien. D'ailleurs, on ne condamne pas un bon ami sans lui demander au moins des explications.

Mais le calme du jeune homme parut exaspérer l'autre; car il pâlit et ses lèvres frémirent, tandis que le mot « hypocrite » s'échappait de sa bouche.

Son camarade, blessé de cette insulte, leva lentement la tête et jeta sur lui un regard étincelant; mais il se calma avec effort et dit :

— Hypocrite ! moi ! quel aveuglement te frappe ? Allons, soyons hommes, François. Si nous devons être ennemis, que ce ne soit qu'après de suffisantes explications. Quant à moi je ne crois pas avoir quelque chose à me reprocher.

François répliqua avec ironie :

— N'est-ce pas, Raphaël, que la fille de l'épicier Spelt est une belle fille?

— Certainement, une belle fille.

— Et aimable?

— Très-aimable.

— Il serait bien heureux, celui qui l'obtiendrait pour femme?

— Sans doute; elle a beaucoup d'esprit et de cœur.

François, en entendant sortir cette louange de la bouche de son interlocuteur, jeta un cri rauque.

— Et son père a beaucoup d'argent, dit-il d'un ton ironique. Lucie serait un bon parti. Un tel mariage donnerait à un commis de magasin les moyens de devenir lui-même négociant. Cela vaut la peine de trahir un ami et d'empoisonner sa vie pour toujours; n'est-ce pas, M. Raphaël Banks?

— Je ne comprends pas; tu es fou, répondit Raphaël avec une impatience contenue.

— Je deviendrai fou peut-être; mais ce ne sera pas sans m'être vengé d'abord! répondit François avec désespoir. Mes parents et les parents de Lucie étaient amis; elle a joué mille fois avec nous, alors qu'elle n'était qu'une enfant. Nous avons été élevés ensemble pour être unis un jour par le mariage. Notre amour réciproque a grandi jusqu'à ce jour. Je me suis fait commis-voyageur. J'ai tenté le commerce, j'ai couru, travaillé, et j'ai amassé ainsi de quoi procurer à ma

femme une position honorable dans le monde. Et, au moment où je crois atteindre le but de ma vie, mon propre ami vient anéantir tout mon bonheur! Il se glisse dans la maison, flatte et caresse le père et se met à ma place, sans réfléchir que par cette trahison il porte un coup mortel à son meilleur ami. Mais c'est égal; ça n'ira pas si facilement. Il se passera des choses affreuses avant que mon malheur soit consommé.

Un sourire paisible entr'ouvrit les lèvres de Raphaël.

— Tu as du chagrin, François, dit-il, je le vois. Je devrais me fâcher de tes paroles amères, mais tu es bon garçon, et j'ai compassion de ton égarement. C'est une erreur inexplicable qui t'a monté ainsi contre moi. Je ne vois pas la moindre apparence de fondement dans ton accusation.

— Dis que tu n'aimes pas Lucie!

— J'ai beaucoup d'estime pour elle, mais nullement de l'amour.

— Et si son père lui-même venait t'offrir sa main, tu l'accepterais en toute hâte, n'est-ce pas?

— Non, François, je refuserais.

— Une si jolie fille, spirituelle, bonne, et avec cela une assez belle fortune.

— Fût-elle beaucoup plus belle et son père possédât-il dix fois plus d'argent, je refuserais encore.

Il y eut un instant de silence, François parut avoir la conviction qu'il avait accusé son ami à tort.

— Est-ce bien la vérité, ce que tu me dis-là? balbutia-t-il avec l'éclair de la joie dans les yeux.

— Me connais-tu pas pour un honnête homme, François? répondit Raphaël. As-tu confiance dans mes sentiments d'honneur? Eh bien, je déclare que tes soupçons n'ont pas de fondement, et que tu te laisses attrister par de vaines apparences. Je te donne là-dessus une loyale poignée de main d'ami.

François serra ardemment la main de son ami, et s'écria :

— Merci, mon cher Banks. Ah! tu me délivres d'un terrible chagrin! La frayeur et le désespoir m'assaillent depuis trois semaines. Pardonne-moi les paroles amères que j'ai osé t'adresser, pardonne-moi l'égarement de mon esprit. La jalousie m'avait aveuglé; mais, sois-en sûr, ce n'était pas ma faute. A mes yeux, tout parlait contre moi.

Raphaël Banks s'était assis à côté de son ami, et lui dit en souriant :

— Allons, François, explique-moi ce qui témoignait contre moi ; car vraiment je ne comprends pas un mot de toute cette affaire.

— Eh bien, je vais te la faire comprendre. Tu sais que M. Spelt, le père de Lucie, fait de temps en temps quelques affaires de commerce. Sur mon conseil, il acheta dernièrement un lot de café Java dans l'espérance de gagner une bonne petite somme. Eh bien! il y a perdu, au contraire. Tout cela est une grosse épine dans son pied, et il ne peut pas me le

pardonner. Je suis tombé en disgrâce, et peut-être vais-je voir ma Lucie se marier avec un autre. C'est à en devenir fou. Voudrais-tu croire, Raphaël, que je me suis arraché hier trois cheveux gris?

— Impossible, tu n'as pas encore vingt-six ans.

— C'est ainsi pourtant; la jalousie vieillit un homme en quelques semaines.

— Mais, François, ton explication me laisse encore mon ignorance. Quel rapport ai-je avec tout cela?

— En effet, je veux te le dire. Soit que M. Spelt le fasse pour me tourmenter, soit qu'il le pense vraiment, il semble s'être mis dans la tête que toi, toi, Raphaël Banks, tu dois devenir l'époux de Lucie.

— Moi, le mari de Lucie Spelt? Quelle idée!

— Oui, toi, mon ami. Il y a déjà quatre semaines qu'il m'a défendu l'entrée de sa maison; mais Lucie vient raconter ses chagrins à ma mère. Son père ne lui parle plus que de toi. Il vante ta modération, ton esprit, tes excellentes aptitudes pour le commerce, ta toilette élégante, oui, même tes cheveux noirs et tes grands yeux. En outre, il s'évertue à faire comprendre à Lucie que tu serais un bon mari pour elle, et hier il lui a annoncé qu'il allait te parler de ce mariage. Sais-tu ce qu'il dit de moi? Je suis un fou, un démocrate, et jamais, aussi longtemps qu'il vivra, je n'aurai la main de sa fille. Conviens que j'avais au moins des raisons apparentes d'être bien monté contre toi, Raphaël... et tiens! la main sur le cœur, je ne suis pas encore tout à fait tranquille.

— Allons, allons, dit l'autre en riant, tu vois bien que tu as tort. Je ne me marierai pas de sitôt, mon ami, et, dans tous les cas, ce ne sera pas avec Lucie. A ce mariage, il y a un obstacle insurmontable.

— Quel obstacle ?

— C'est une affaire de sentiment.

— Tu aimes une autre femme? s'écria François avec une grande joie. En effet, Lucie avait déjà quelques soupçons. Elle dit qu'une de ses amies parle toujours de toi avec beaucoup d'éloges.

— Ciel ! serait-il possible ? Félicité ?...

Raphaël rougit jusque sous ses cheveux noirs, et, malgré ses efforts pour surmonter son émotion, il resta un instant silencieux.

François, convaincu qu'il avait surpris le secret de son ami, lui dit :

— Tu es ému. Pardonne-moi.

— Quelle supposition ! répondit Raphaël. Tu oublies que Félicité est la fille du négociant mon maître, et que je ne suis qu'un pauvre commis !

— Commis-chef, Raphaël.

— Cela diminue-t-il la distance entre elle et moi ? En outre, notre demoiselle n'a que dix-sept ans, c'est encore une naïve enfant.

— Une naïve enfant? murmura l'autre en lui-même.

— Tu comprends, François, le respect, la reconnaissance...

— Pauvre ami, je te plains !

— Pourquoi? demanda Banks effrayé. Ainsi, tu crois qu'en effet je...

— Je suis fâché, Raphaël, d'avoir, sans intention, levé le voile qui couvrait probablement le secret de ton cœur. Peut-être ne le savais-tu pas toi-même? Quoi qu'il en soit, permets-moi de te donner un conseil. Peut-être mon mariage avec Lucie serait-il encore menacé; mais c'est égal, je suis ton ami. Comment! tu as laissé pénétrer dans ton cœur un sentiment d'amour pour Félicité Verboord! Cette affection te causera bien du chagrin. Ouvre les yeux avant qu'il soit trop tard, et ne t'embarque pas sur une mer qui ne promets qu'écueils et dangers. Le père de Félicité est riche; tu ne possèdes rien.

— J'ai dix mille francs.

— Tiens, depuis quand?

— J'arrive de Bruxelles; une de mes cousines éloignées vient de mourir; j'ai hérité.

— Mais qu'est-ce qu'une pareille somme?

— Elle me permettra de commencer le commerce pour mon propre compte.

— Et puis?

— Et puis... Qui connaît l'avenir? Qui peut dire si je ne deviendrai pas riche comme beaucoup d'autres le sont devenus? Jusqu'alors aucune femme n'entendra sortir de ma bouche un mot d'amour, et, quelque sentiment qui naisse en moi, personne ne le saura.

Son ami hocha la tête avec une expression d'étonnement et murmura :

— Pauvre Banks ! je souhaite que ton espoir puisse se réaliser, mais je sais ce que c'est que le chagrin d'amour, et j'ai pitié de toi. C'est donc vrai: Félicité !

Raphaël prit la main de son ami et dit d'une voix émue :

— Crois-en ce que tu veux, tu te trompes en grande partie; mais, quoi qu'il arrive, tu comprends, François, que le moindre mot relatif à ceci serait une injure pour mon maître et pour mademoiselle Félicité. Je t'en supplie donc par tout ce qu'il y a de plus cher, ne prononce jamais une parole qui puisse faire soupçonner chez moi une pareille pensée.

— Sois-en sûr, répondit François. Dès ce moment ma bouche restera close, et je tâcherai d'oublier que M. Verboord a une charmante fille. Mais, Raphaël, la blessure est-elle donc incurable que tu?....

— Parlons d'autre chose, je t'en prie, interrompit Raphaël.

— Tu le veux ? Soit ; je ne sais plus rien.

Après quelques instants d'un pénible silence, Banks demanda avec distraction :

— Le café semble avoir perdu de son activité. Qu'en penses-tu, François ? Hausserait-il encore ?

— Il y a un calme complet depuis quelques jours. Personne ne veut vendre. Les nouvelles d'Amérique font prévoir la hausse, et cependant la bourse de Londres est plus faible encore que la nôtre.

— Il court des bruits vagues d'une spéculation gigantesque que quelques grandes maisons de banque ont entreprise ou entreprendront sur le café. Si cette nouvelle est fondée, nous verrons sous peu des changements de prix. Je plains les victimes, car il y en a toujours dans ces agitations orageuses du commerce.

— En effet, Raphaël, ton maître a une quantité considérable de café dans ses magasins; qu'il prenne garde !

— C'est vrai. Cependant celui qui a les moyens d'attendre la fin de la tempête en sort le plus souvent avec profit... La machine siffle : nous sommes à Anvers. Comme ce voyage m'a semblé court !

— Je le crois bien, une pareille conversation...

Le convoi s'arrêta et les deux amis descendirent de la voiture. Lorsqu'ils furent sortis de la station, le commis-voyageur dit :

— Allons, bonjour, Raphaël; je te remercie sincèrement de m'avoir consolé. J'ai à terminer une affaire ici dans le faubourg. Tu pourrais me rendre un grand service, mais je n'ose presque pas t'en parler.

— Pourquoi pas? Doutes-tu de mon empressement?

— Le père de Lucie te fait quelquefois entrer en passant?

— En effet, depuis quelques semaines.

— C'était justement pour cela que si j'étais malheureux. Et s'il t'appelle encore, iras-tu chez lui ?

— Je dirai que je n'ai pas le temps.

— Bien sûr ?

— Oui, François, et d'une façon qui lui fera sentir que j'aime mieux passer devant sa maison sans être arrêté.

— Oui; mais il viendra te chercher chez toi ou à ton bureau. Quand il a une chose en tête, il n'en démord pas. Raphaël, si tu voulais être généreux pour ton malheureux ami...

— Eh bien, je ne demande qu'à l'être.

— Je t'en prie, persuade à M. Spelt qu'il doit me laisser épouser Lucie. Tu es si éloquent, et il a une si grande confiance en toi !

— Sois tranquille François, J'essayerai.

— Donne-moi la main. Je suis content, tu es un bon garçon et un véritable ami. Lundi, je viendrai à ton bureau comme auparavant pour montrer mes échantillons à ton patron. Adieu !

Raphaël se dirigea vers la porte. Il y avait beaucoup de monde qui se promenait hors de la ville, car il avait fait très-chaud dans la journée, et, à cette heure où le soleil s'inclinait vers l'ouest, les bourgeois venaient humer l'air du soir sur les boulevards.

Le jeune homme traversa la foule et tourna à droite dans une rue solitaire. Il allait lentement et d'un air pensif; il hochait même la tête avec une expression d'inquiétude; mais il chassa ces sombres pensées, un sourire parut sur ses lèvres et il releva la tête avec fierté.

Il était arrivé à la rue de l'Empereur; et de loin, tenait les yeux fixés sur une grande maison bourgeoise; c'était assurément la demeure d'un commerçant; car, à côté de la porte d'entrée, il y avait une grande porte noire devant laquelle stationnait un chariot chargé en partie de balles et de caisses.

Raphaël Banks hâta le pas et se dirigea vers les ouvriers occupés à charger; cependant un homme sortit d'une maison voisine et lui barra le passage, en disant familièrement :

— Ah! mon cher monsieur Raphaël, vous êtes donc de retour? Entrez un moment, je vous en prie.

— Pardonnez-moi, monsieur Spelt, je n'ai pas le temps.

— Ah! mais je ne vous lâche pas. Ça ne tiendra pas à quelques minutes : M. Verboor n'est pas là, d'ailleurs. Allons, entrez, vous dis-je. De gré ou de force, Raphaël, vous devez venir avec moi. Ce que j'ai à vous dire est trop important pour vous et pour moi.

— Vous ne me forcerez pas, cependant, M. Spelt?

— Si pardieu! je vous tiens.

— Mais, pour l'amour du ciel, que voulez-vous de moi?

— Tiens, tiens, mon garçon, nous nous fâchons. Cela ne servira de rien; j'ai besoin de votre conseil et vous ne me refuserez pas.

Raphaël se rappela la promesse qu'il avait faite à

son ami; et l'idée que le moment était peut-être favorable pour la remplir, le fit entrer chez M. Spelt.

— Pardonnez-moi, je vous en prie, murmura-t-il. La hâte que j'ai d'être à mon bureau est la seule cause de mon refus. Vous aurez la bonté de ne pas me retenir longtemps.

L'épicier conduisit le jeune homme à travers sa boutique, jusque dans une belle chambre.

— Je suis justement seul, dit-il; Lucie et la servante sont allées se promener. C'est à cause de cela que j'ai tant insisté pour vous faire entrer. L'affaire dont je veux vous entretenir exige que nous soyons seuls. Asseyez-vous, mon ami : je vais chercher une vieille bouteille de mon meilleur vin.

— Ne faites pas cela, monsieur ; je ne boirai pas de vin maintenant.

— Et si notre conversation a une heureuse fin?

— Dans aucun cas, monsieur.

— Ah ! ah ! nous verrons.

— Si vous vouliez me dire sur quoi vous désirez un conseil ?

— Eh bien ! soit, asseyons-nous, vous allez le savoir. Votre cœur ne bat-il pas un peu? Si vous pouviez deviner ce que je vais vous demander ! Vous devriez savoir, c'est-à-dire vous pourriez savoir... Ah ça, ce n'est pas cela. Votre précipitation bouleverse mes idées. — Bah ! bah ! allons droit au but. Voici l'affaire. Je suis d'avis de marier ma fille Lucie. Elle est encore jeune et pourrait attendre, mais on

ne sait pas comment la tête d'une jeune fille peut tourner. J'aime mieux en finir tout de suite. Je voudrais lui trouver un bon mari, un jeune homme qui fût calme, qui connût le commerce et qui pût se présenter avantageusement dans le monde. En un mot, un jeune homme beau, spirituel et sérieux, qui eût un bel avenir devant soi. Naturellement, il devrait aimer ma Lucie; mais qu'il ait de la fortune ou non, je n'y regarderais pas. Ne connaissez-vous pas une pareil mari pour ma fille?

Et l'épicier regarda Raphaël avec un sourire malin, en ajoutant :

— Certes, vous êtes modeste, mon ami. C'est une vertu qui convient aux jeunes gens; mais, si moi-même je vous encourage à être sincère... Allons, parlez franchement; je suis sûr que vous connaissez ce mari.

— En effet, répondit Raphaël, j'en connais un.

— Eh bien, nommez-le-moi sans crainte, s'écria M. Spelt en se frottant les mains dans une attente joyeuse.

— François Walput.

— François Walput? fit l'épicier étonné.

— Certainement, monsieur; c'est son portrait que vous venez de me faire.

— Pas du tout, il n'y ressemble pas.

— En effet, vous n'avez pas énuméré tous ses mérites.

— Mais c'est impossible. Vous n'avez pu dire ce

que vous pensez, Raphaël. Dans une affaire de cœur, un jeune homme est toujours embarrassé.

— Ce n'est pas cela, monsieur; j'ai la conviction que François Walput est le seul homme qui puisse rendre mademoiselle Lucie heureuse.

— Ainsi, mon cher Raphaël, si je lui donnais ma fille en mariage, vous m'approuveriez?

— Je m'en réjouirais pour vous, pour votre fille et pour mon ami Walput; car je suis certain qu'aucun de vous ne se plaindrait jamais de ce mariage.

M. Spelt croisa les bras sur sa poitrine et regarda le jeune homme d'un air de doute et d'étonnement.

— Vous ne parlez pas franchement, dit-il en secouant la tête. Je vous forcerai bien à me déclarer sincèrement vos sentiments. Mais supposez un instant que je me sois trompé, pourquoi me donnez-vous un mauvais conseil?

— Un mauvais conseil, monsieur?

— Oui, votre ami Walput est un imbécile qui n'a pas la moindre notion du commerce; que deviendrait-il? Il ne sait pas se présenter convenablement dans le monde. D'ailleurs, il a des opinions politiques qui ne me conviennent pas, et dernièrement encore il m'a fait perdre quelques milliers de francs. Je ne veux plus entendre parler de ce garçon stupide; jamais, jamais il ne deviendra l'époux de ma fille.

Raphaël vit que le moment favorable était arrivé

pour remplir sa promesse. Les accusations amères contre son ami l'avaient blessé. Ce fut avec chaleur qu'il dit :

— Quelle erreur, monsieur, vous rend injuste à ce point envers quelqu'un qui vous respecte et vous aime? François Walput stupide ! Mais tout le monde vante la sagacité de son esprit et sa perspicacité dans les affaires de commerce. Que prouve une erreur de sa part? Walput est déjà à la tête d'un certain capital. N'est-ce pas une preuve de sa capacité? Moi qui le connais très-bien, je suis convaincu que, plus que tout autre, il a la chance d'acquérir avec le temps une belle fortune. Quant à la considération, monsieur, vous devez reconnaître qu'il jouit de l'estime et de la confiance particulières des commerçants. S'il était ignorant et incapable, tout le monde lui porterait-il de l'estime et de l'amitié?

L'épicier secoua la tête, mais ne répondit pas.

— Pour les opinions politiques de François Walput, continua le jeune homme, il aime sa patrie et la liberté comme nous tous; ensuite l'exercice de son commerce ne lui a pas laissé le temps de s'occuper de questions politiques. Ah ! monsieur Spelt, vous le savez aussi bien que moi : son cœur est bon et généreux, son activité exemplaire et son caractère toujours égal. En outre, c'est un bon garçon, et il ne lui manque aucune qualité pour plaire à une femme et pour assurer son bonheur. Votre fille et lui s'aiment depuis leur jeunesse, vous avez longtemps

encouragé cette affection. Soyez bon et ayez compassion de deux jeunes gens qui sont plongés maintenant dans l'inquiétude et le chagrin. Pourquoi les faire souffrir inutilement, puisque vous êtes convaincu que Walput est un bon garçon et mérite entièrement votre estime ?

— Vous me conseillez donc ?... balbutia l'épicier absorbé dans ses pensées.

— Je vous conseille de les marier sans retard, et, si vous refusez plus longtemps votre consentement, vous vous mettez en danger de commettre, comme père une imprudence, et peut-être comme homme, une mauvaise action !

Raphaël avait parlé avec tant de feu, que l'épicier en fut tout bouleversé et murmura à part lui :

— Comment ai-je pu me tromper ainsi ? Il ne paraît pas deviner ce que je veux lui dire ? Walput n'est pas un méchant garçon et il a déjà fait quelques bonnes affaires... Faute de mieux... C'est singulier pourtant...

— Permettez-moi de me retirer, M. Spelt, dit le jeune homme.

— Est-ce bien votre avis, franchement, sans arrière-pensée ? demanda l'épicier. Vous désirez que je laisse François Walput épouser Lucie ?

— Je vous en serai reconnaissant, monsieur, dans la pensée que j'ai pu faire quelque chose pour hâter cet heureux mariage...Laissez-moi partir maintenant. Il faut que j'aille à mon bureau et il fait déjà nuit.

— Je ne vous retiens plus, répondit héroïquement l'épicier.

Pourtant, dans la boutique il arrêta encore Banks et lui demanda :

— Ah çà ! Raphaël, la main sur le cœur, ne sentez-vous pas quelque remords en votre conscience?

— De quoi?

— Du conseil que vous venez de me donner.

— Aucun.

— Il y a des gens pourtant qui m'ont fait croire que vous aviez quelque affection pour ma fille. En effet, vous la saluez toujours avec une amabilité particulière.

— J'ai beaucoup d'estime pour elle, elle le mérite ; mais de l'affection, comme vous semblez l'entendre, pas du tout, monsieur.

— Comme vous parlez froidement d'elle. Je parie que, si je vous offrais ma fille en mariage, vous refuseriez.

— Je refuserais.

— Pas possible !... C'est une jolie fille, elle aura une belle dot, elle est mon unique héritière. Ce que je vous offrirais, c'est une femme aimable et les moyens pour vous de commencer le commerce sur une très-grande échelle, en un mot, le bonheur et la fortune.

— Je le sais, monsieur, et je vous serais reconnaissant de votre offre généreuse ; mais je refuserais cependant...

— Alors vous avez un autre amour au cœur ou votre conduite est inexplicable, s'écria M. Spelt en se frappant le front avec la main.

Raphaël Banks salua brièvement et sortit précipitamment de la boutique.

A quelques pas de là, il sonna à la porte de la maison devant laquelle il y avait eu un chariot chargé. En ce moment, la rue était solitaire et noire.

— Ah ! bonjour, M. Banks, dit la servante qui ouvrit. Comment le voyage s'est-il passé?

— Très-bien, merci, Thérèse, répondit le jeune homme en entrant dans le vestibule. Les commis sont-ils encore au bureau ?

— Ils viennent de s'en aller.

— M. Verboord est-il à la maison ?

— Non, il est à la Philotaxe.

— Et Madame?

— Madame est encore à Brasschaet avec Mademoiselle. Il fait un temps superbe; elles resteront jusqu'à lundi à la maison de campagne. C'est dommage que vous rentriez si tard de voyage. Monsieur vous aurait sans doute invité à l'accompagner demain à Brasschaet. Vous savez que c'est demain le jour de la fête de Madame? Il y aura fête à la maison de campagne.

— J'ai encore une petite demi-heure à travailler au bureau, dit Raphaël. Voulez-vous me donner de la lumière, Thérèse?

— Voici la lampe que j'ai prise au bureau. Monsieur

reviendra peut-être pendant que vous serez occupé.

— C'est possible ; sinon j'irai le chercher à la Philotaxe, car j'ai quelque chose de particulier à lui annoncer.

En achevant ces mots, le jeune homme traversa le corridor. Il ouvrit une porte et entra au bureau.

Après avoir placé la lampe sur un large pupitre, il resta pensif au milieu de la chambre. Il songeait sans doute à ce qui lui était arrivé, et ses réflexions n'étaient pas exemptes de tristesse, car il hochait la tête en prononçant tout bas les noms de Félicité et de François.

Bientôt cependant il chassa toutes ces idées sombres et s'approcha du pupitre. Il prit successivement quelques grands registres, compara leur contenu, écrivit des chiffres, compta et recompta, puis enfin il referma tous les livres avec un sourire de contentement, en se disant à lui-même :

— Le second commis est un garçon exact. Tout est en règle. Je crois vraiment que dès aujourd'hui il pourrait mener tout le bureau. Je ne resterai probablement plus longtemps ici. Il me remplacera. J'en suis content pour lui ; il le mérite... Maintenant, j'ai fini. Monsieur ne vient pas. Irai-je à la Philotaxe ? Pourquoi pas ? Je dois lui annoncer que j'ai hérité ; il était curieux de savoir comment ça se passerait à Bruxelles... Ah ! on ouvre la porte. C'est lui.

En effet, quelques secondes après, le marchand parut dans le bureau.

M. Verboord était un homme d'une taille assez haute, mais très-maigre. Quoiqu'il n'eût pas dépassé de beaucoup la cinquantaine, son dos paraissait un peu voûté, ses cheveux et ses favoris étaient gris, presque blancs; son front montrait des rides profondes et ses joues étaient creuses. Tout disait que cet homme avait beaucoup travaillé et qu'il était souvent chargé de soucis. Cependant, il y avait dans ses yeux un calme majestueux, quelque chose comme une étincelle de supériorité qui donnait à sa physionomie beaucoup d'énergie et de dignité.

— Encore ici, monsieur Banks? dit-il en entrant. Vous avez voulu vous convaincre que tout était en règle. Votre zèle est louable, mon ami; mais, quand on revient si tard de voyage, on peut bien se reposer jusqu'au lendemain.

— C'est aujourd'hui samedi, monsieur, répondit le jeune homme. En outre, j'avais à vous annoncer une chose qui vous fera plaisir; car vous êtes infiniment bon pour moi. J'ai hérité, monsieur.

— Hérité? De cette cousine inconnue? Quelques centaines de francs?

— Non, non, monsieur, dix mille francs.

— Ah! tiens, tiens! Dix mille francs? Une jolie fortune pour un jeune homme. C'est un premier capital. Plus d'un de ceux qui maintenant sont riches n'en avait pas autant à son début.

— Oui, monsieur, et je les ai ici dans mon portefeuille.

Le négociant réfléchit un instant en silence, puis il reprit d'un air songeur :

— Dix mille francs! Cela change votre position dans le monde, mon bon Raphaël. Si vous savez faire un emploi convenable de ce capital, vous pouvez tout attendre de l'avenir. Nous en reparlerons tout à l'heure... Raphaël, il n'y a pas encore de nouvelles de Charleston.

— Je l'ai remarqué, monsieur.

— Ce retard commence à m'inquiéter.

— Je ne vois pas de raisons pour cela. Il y a eu de violentes tempêtes sur l'Océan, et il faut si peu de chose pour retarder l'arrivée d'un navire d'une vingtaine de jours!

— Je le sais bien; mais pour le dernier envoi de coton à la Caroline du Sud, j'ai pris des engagements à terme; ces promesses échéent dans le courant de la semaine prochaine. S'il ne me vient pas un envoi d'argent d'Amérique, comment ferai-je honneur à ma signature?

Raphaël resta muet et parut réfléchir.

— J'ai peut-être eu tort, reprit le négociant, de risquer ainsi la plus grande partie de ma fortune dans une seule affaire.

Le jeune homme hocha la tête d'un air pensif.

— Que voulez-vous, Raphaël! mon correspondant m'écrivait que l'article était très-demandé, et il me pressait de lui envoyer sans retard toute une cargaison des meilleurs tissus de coton. On ne refuse pas

d'accomplir les ordres d'une pareille maison, et en outre c'était très-profitable pour moi... Mais pourtant je ne suis pas content.

— Pardonnez-moi, monsieur, je ne comprends pas votre inquiétude. Votre correspondant est à la tête d'une maison ancienne et solide. Vous-même, vous me l'avez dit souvent : cette maison est connue honorablement depuis cinquante ans, et elle n'a même pas été ébranlée, lorsque des centaines de maisons de commerce américaines ont sombré dans une banqueroute générale. Pour l'amour du ciel, monsieur, ne craignez rien de ce côté.

— Non, Raphaël, il n'y a rien à craindre de ce côté... Mais, si l'argent ne vient pas bientôt, je devrai chercher un moyen de tenir les promesses que j'ai faites.

— Vous avez ce moyen sous la main, monsieur.

— Vous êtes inventif, mon bon Banks; mais je doute que votre conseil me tire facilement de cet embarras. Dites, qu'en pensez-vous?

— Vous avez une provision considérable de café dans vos magasins. Vendez-le et réalisez-en la valeur.

— J'y perdrais. Le prix haussera encore dans le courant de la semaine prochaine.

— C'est possible, monsieur; mais le contraire peut arriver aussi. L'état du marché me paraît inconstant et dangereux. Dans tous les cas, monsieur, je ne voulais que vous montrer que vous aviez un moyen

de trouver en un instant l'argent nécessaire, et que vous pouviez attendre avec toute tranquillité d'esprit l'arrivée de votre correspondance d'Amérique.

— Au fond, vous avez raison, Raphaël. C'est du moins une assurance. Je suis un peu inquiet de ma nature, vous le savez. Jusqu'ici, il ne m'est arrivé aucun malheur dans le commerce, et cependant il y a des jours où une inquiétude secrète me poursuit. Mes nerfs s'agitent bien vite; c'est une maladie qui empire avec l'âge. Cependant quelques paroles suffisent souvent pour éloigner cette crainte. Venez, mon ami, la servante a fait mon thé ; vous en boirez une tasse avec moi, et nous causerons sérieusement de votre avenir. Vous savez que j'ai beaucoup d'affection pour vous et que je ne souhaite que de vous voir réussir.

Le jeune homme suivit son patron et se mit à table avec lui.

Lorsque le thé fut versé et que la servante eut quitté la chambre, le négociant reprit :

— Ainsi, mon ami, vous possédez dix mille francs? Je n'ai pas à vous conseiller d'être économe Je suis bien sûr que vous avez destiné cet argent au commerce.

— En effet, monsieur.

— Je pourrais bien vous dire : placez votre argent dans ma maison, vous aurez votre part des profits généraux ; mais un jeune homme comme vous doit essayer ses propres forces et se faire une libre car-

rière dans le monde. J'ai une confiance sans bornes dans votre intelligence et dans votre habileté; et, certes, si un homme a jamais eu la chance de faire fortune, c'est vous, Raphaël. Je suis donc d'avis qu'au moyen de ces dix mille francs, vous essayez le commerce pour votre propre compte : doucement, prudemment, surtout dans le principe. Trouvez-vous que mon conseil soit bon?

— Ah! monsieur, comment pourrais-je vous remercier de l'intérêt que vous daignez prendre à ma réussite! Oui, j'ai résolu de tenter le sort du commerce, prudemment comme vous le dites, mais avec courage, avec activité. Car, voyez-vous, monsieur, il y a une passion incompréhensible en moi. Je veux être riche en peu de temps, en quelques années, et, si je ne réussis pas... Mais je réussirai, au moins dans une certaine mesure. C'est non-seulement une espérance, c'est une foi, une sorte de certitude. La confiance en soi-même est une source de courage et peut-être de clairvoyance dans les entreprises; mais, quand on trébuche dans ce chemin, on tombe de haut... Il n'y a qu'une chose qui me tourmente, une chose qui me fait de la peine! soupira le jeune homme : je devrai donc renoncer à ma place de commis? Je puis bien encore rester quelque temps, mais à la fin il faudra cependant quitter votre bureau... Si j'avais pu finir ma vie ici, à votre service, dans votre maison!

— Ça ne se peut pas autrement, mon ami. D'ailleurs

le second commis, formé par votre exemple, est actif et capable.

— Si j'avais pu faire quelque chose pour reconnaître les services que vous m'avez rendu, monsieur! dit Banks avec tristesse. Mais, si je ne puis payer votre générosité par un dévouement sans bornes, croyez que Raphaël Banks remerciera jusque sur son lit de mort celui qui l'a tiré de la misère et traité avec une bonté toute paternelle.

— Ah çà! mon cher Banks, remarqua M. Verboord en riant, vous vous exagérez le peu que j'ai fait pour vous. Je vous ai pris dans mon bureau, et puis je vous ai fait commis-chef parce que vous le méritiez et que j'y avais de l'intérêt. Si j'ai senti pour vous plus d'amitié qu'on n'en témoigne ordinairement à ses commis, c'est que vous êtes un jeune homme exemplaire : instruit, distingué, honnête, reconnaissant. Vraiment, je souhaiterais que le ciel m'eût donné un tel fils, avec votre caractère, votre physionomie et votre intelligence.

Raphaël, profondément ému par ces paroles, s'écria :

— Oh! monsieur, c'est trop!

— Mais non, mon garçon, vous vous méconnaissez vous-même.

— Je m'en souviendrai jusqu'à la fin de ma vie, reprit Banks. J'étais l'unique soutien de ma vieille mère. La maison de commerce allemande où j'étais alors quatrième commis, fut transportée à Cologne,

et je perdis ma place. Ma mère tomba malade. Je courus en vain pendant des mois entiers dans tous les bureaux. Impossible de me faire accepter nulle part. Alors vinrent les dettes; ma mère manquait du nécessaire, j'étais tout découragé et je ne voyais qu'humiliation et misère. C'est alors que je trouvai l'occasion de vous faire part de ma détresse. Ma position malheureuse vous fit pitié. Vous m'admîtes dans votre bureau, vous me donnâtes plus que je n'avais jamais gagné, vous fîtes soigner ma mère... Et lorsque Dieu, hélas! la rappela à lui, vous avez adouci sa dernière agonie. Je la vois encore, la veille de sa mort; elle savait bien qu'il n'y avait plus d'espoir, et pourtant elle riait, elle était joyeuse. Une riche dame lui disait des paroles consolantes, et un ange, un enfant, une jeune fille, la comblait de douceurs et de caresses! C'est vous, monsieur, qui aviez envoyé à ma mère ces anges consolateurs. Par bonté pour moi, par compassion pour une pauvre femme malade, vous aviez envoyé votre femme et votre enfant chez votre commis. Oh! que Dieu me refuse tout bonheur en ce monde, si je l'oublie jamais!

Raphaël paraissait très-agité, ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire... M. Verboord, profondément touché par le son de sa voix, avait courbé la tête.

Il y eut un instant de silence.

— Vous exagérez, mon ami, dit enfin M. Verboord. Ce qui alors m'inspirait déjà de l'estime pour vous,

c'était votre profond amour pour votre mère. Ma femme et ma fille visitent maintenant encore des gens qui ont besoin de secours ou de consolations. Ne parlons plus de ces choses-là. Cela m'agite les nerfs... Voyons, revenons au sujet de notre conversation. Vous allez faire le commerce, tout de suite?

— Je resterai encore chez vous, répondit Raphaël, un mois, six semaines ou plus longtemps, jusqu'à ce que le second commis soit bien au courant et que je puisse quitter mon poste sans inconvénient. En attendant, si l'occasion se présente, je pourrai faire quelques petites affaires.

— Et vous voulez devenir riche en quelques années? C'est une idée hardie. Les commencements sont toujours difficiles; je m'y connais un peu, Raphaël. Comme vous, je suis entré avec un petit capital dans la carrière. J'ai travaillé pendant plusieurs années, sans avancer beaucoup. Puis soudain, j'eus un capital considérable à ma disposition : le mariage m'apporta ce secours. Je me mariai avec la fille d'un riche passementier; et ma position dans le monde, mon crédit comme négociant furent assurés. Vous qui êtes joli garçon, Raphaël, vous avez plus de chance qu'un autre de faire un beau mariage. Faites quelques bonnes affaires, gagnez la confiance publique et cherchez alors une femme avec une dot suffisante.

Le jeune homme regarda silencieusement le négociant avec une expression d'étonnement et d'inquiétude.

— Ah! ah! comme vous me regardez avec incrédulité, dit Verboord en riant aux éclats. Voulez-vous une femme comme cela? Je crois qu'il ne vous serait pas difficile d'en trouver une tout de suite. Il y a l'épicier Spelt : toutes les fois qu'il me voit, il me parle de vous avec beaucoup d'éloges, et il me demande des choses qu'on ne cherche à savoir que quand on a des idées sérieuses sur quelqu'un... Vous paraissez fâché, mon cher Banks?

— Lucie Spelt? Jamais! jamais! murmura le jeune homme d'une voie tremblante.

— Ce n'est qu'une plaisanterie de ma part, dit M. Verboord. L'épicier ne possède pas ce qu'il pense; et vraiment, si vous attendez quelques années, jusqu'à ce que vous ayez une maison de commerce à votre compte, vous aurez droit d'élever les yeux beaucoup plus haut.

Le regard du jeune homme étincela, et un sourire illumina son front.

— Je le dis, parce que je le pense, continua le négociant. Vous êtes jeune et vous avez le temps d'attendre; votre figure est agréable et distinguée, vous vous présentez bien, vous êtes éloquent. Supposez que vous ayez du bonheur, que votre capital s'augmente, un homme tel que vous ne pourrait-il pas prétendre à la main d'une riche héritière, appartînt-elle au plus haut commerce? Qu'en pensez-vous?

Raphaël était tout transporté de cette prédiction;

il sourit d'une façon étrange et ne parut pas entendre ce que M. Verboord lui demandait.

— Un pareil avenir vous sourit, n'est-ce pas? reprit celui-ci en plaisantant. Vos pensées se portent haut, mon garçon; mais vous avez raison : à ce sujet, du moins, vous ne méconnaissez pas votre propre valeur. Ayez bon courage. Qui sait ce que le sort vous réserve.

Raphaël ne répondit pas encore ; le négociant le regarda étonné, mais avec bonté.

La pendule sonna onze coups.

— Onze heures! s'écria M. Verboord. Je devrais déjà être au lit. Nous reparlerons demain de vos affaires avec plus de calme. Raphaël, mes conseils vous seront utiles, au commencement du moins.

Il se leva, et Banks suivit ce mouvement; mais le jeune homme, au lieu de partir, resta debout et parut hésiter.

— Il vous vient une idée : vous avez encore quelque chose à me dire? observa le négociant.

En effet, monsieur. Madame et mademoiselle ne sont pas à la maison. Je voulais vous prier de leur annoncer demain à Brasschaet mon heureux héritage.

— Où donc ai-je la tête! s'écria M. Verboord. Asseyez-vous encore un moment. J'allais commettre un fâcheux oubli. Ma femme et ma fille m'ont chargé expressément de vous inviter à venir demain à Brasschaet. En outre, c'est aussi mon désir. Demain, nous

aurons une fête à la maison de campagne; c'est la Saint-Laurent, la fête de ma femme. Nous allons lui donner de beaux cadeaux. Le savez-vous?

— Oui, monsieur, dit Banks avec quelque crainte. Ne prenez pas ma hardiesse en mauvaise part; j'ose vous demander la permission d'offrir aussi un cadeau à madame Verboord.

— Vous? un cadeau à ma femme? s'écria le négociant étonné. L'héritage vous brûle-t-il déjà les mains? Impossible.

— Non pas, monsieur. J'ai vu cette semaine, chez M. Van Geerl, quelques jolies fleurs, et la pensée m'est venu de les offrir à madame Verboord le jour de sa fête, si vous aviez la bonté de me le permettre.

— Quelques fleurs? C'est autre chose. Pour cela, vous n'aviez pas besoin de ma permission, Raphaël... Ma femme n'aime pas beaucoup les fleurs; Félicité, au contraire, en est folle. Votre cadeau sera donc le bienvenu, près de ma fille surtout. Je crois que la nouvelle de votre héritage réjouira madame Verboord plus que tout le reste; et si j'étais à votre place, je ne lui annoncerais l'heureuse nouvelle qu'au moment où nous lui offrirons nos présents. L'amour que vous avez montré pour votre mère malade lui a inspiré beaucoup d'estime et d'affection pour vous...

— Oh! madame n'est ni moins bonne, ni moins généreuse que vous! s'écria le jeune homme.

— Eh bien ! ne lui dites rien avant que l'heure des souhaits soit arrivée. Elle ne sait pas que vous avez été à Bruxelles.

— Je ferai selon votre désir, monsieur.

— Raphaël, vous partirez demain par la diligence; dites là-bas que je ne viendrai que pour le dîner. Je veux attendre le courrier de onze heures.

— Laissez-moi rester, je vous en prie, monsieur, dit le jeune homme. Vous ne prenez pas assez de repos. Épargnez votre santé.

— Non, je dois encore achever quelques affaires et causer avec quelques personnes. Demain, à Brasschaet, je vous montrerai les plans des changements que je veux faire à la maison de campagne, c'est-à-dire du bâtiment que je veux y ajouter. Maintenant il n'y a qu'un pavillon de chasse, c'est insuffisant. J'espère renoncer un jour au commerce et passer mes vieux jours en repos à Brasschaet. C'est pourquoi je veux m'y préparer une agréable retraite, quelque chose comme un petit château moderne. Vous me donnerez vos conseils; vous avez le goût artistique. Moi, je n'y entends rien; le commerce remplit tout mon cerveau.

Il posa la main sur l'épaule de Banks, qui s'était levé, et lui dit en le reconduisant jusqu'à la porte :

— Maintenant, bonne nuit, heureux mortel ! Dormez bien et ne rêvez pas trop de la fortune que vous avez à attendre, et surtout de la douce, belle et riche épouse qui vous sourit dans l'avenir.

Le jeune homme était tellement ému, qu'il n'eut pas la force de prononcer un salut intelligible, et se trouva dans la rue sans le savoir.

Il resta comme perdu dans l'obscurité, se frappa le front avec les deux mains, et s'écria d'une voix sourde :

— O mon Dieu ! est-ce possible? La douce, belle et riche épouse qui me sourit dans l'avenir ! Je divague... Ah ! ma pauvre tête ! Commerce, fortune, oui, oui, et puis, le bonheur, le bonheur...

Il s'élança comme un fou et disparut dans les ténèbres.

II

La malle-poste d'Anvers vers la Hollande ne s'était arrêtée qu'un moment devant l'auberge du *Cygne*, à Brasschaet, et avait repris immédiatement sa course.

Raphaël Banks avait quitté la chaussée et s'avançait par un chemin de traverse dans la campagne.

Il était vêtu avec plus d'élégance et de soin que la veille ; ses gants blancs et sa cravate blanche indiquaient qu'il se rendait à quelque solennité extraordinaire.

Une joie sincère brillait dans ses yeux ; un sourire plein d'enthousiasme rayonnait sur son visage ; il respirait à long traits la brise printanière qui lui apportait le parfum pénétrant des sapinières et des bruyères lointaines.

C'était une magnifique journée de mai. La nature, jeune comme lui, ne respirait que joie, reconnais-

sance et bonheur. La lumière du soleil se jouait avec mille teintes différentes entre le feuillage transparent des arbres. Ces étincellements, ces éclats étaient, comme les pensées du jeune homme, joyeux, imprévus et d'une douceur magique. Le chant des oiseaux cachés dans les buissons retentissait dans les airs. Il comprenait bien ce qu'ils chantaient, car les mêmes chants et les mêmes souhaits s'élevaient dans son cœur palpitant. Les fleurs ouvraient leur calice à la bienfaisante lumière du printemps, des papillons voltigeaient en l'air en se poursuivant... miroir de son cœur, image de ses émotions et de ses espérances.

Raphaël s'arrêta ému et frappé d'admiration et embrassa dans un long regard d'amour toute cette magnifique nature; il reprit sa marche, en se frottant les mains et en souriant à ses propres pensées, comme s'il ne voyait dans l'avenir que bonheur et joie.

Après avoir suivi quelque temps le sentier, il tourna le regard vers une maison qui, à moitié cachée entre les arbres touffus, montrait sa blanche façade derrière une grille de fer. Quelques maisons rustiques, éparses à l'entour, et une petite chapelle près de la route, annonçaient que c'était là le hameau de Brasschaet. La maison, blanche, propre, mais peu élevée, semblait n'être guère qu'un pavillon de chasse, car elle était évidemment insuffisante pour servir de villa à toute une famille aisée.

Raphaël Banks, après avoir essuyé la poussière de ses souliers et de ses habits, s'avança vers la grille qui était ouverte, et entra dans la cour.

Une jeune servante qui sortit lui demanda avec étonnement :

— Vous êtes seul, monsieur Banks? Est-il arrivé quelque chose d'imprévu? Monsieur sera ici avant le dîner, n'est-ce pas?

— Oui, Marie, du moins avant midi; c'est à deux heures, n'est-ce pas? M. Verboord avait encore quelque chose à faire en ville.

— Nous sommes en train de faire un excellent dîner. Il y aura fête aujourd'hui. Vous le savez sans doute, monsieur Raphaël, car notre demoiselle a déjà été une dizaine de fois sur la route pour voir si vous ne veniez pas encore.

— Si je ne venais pas encore? balbutia le jeune homme profondément ému, mais cachant sa surprise avec effort.

— C'est-à-dire, fit remarquer la servante, que mademoiselle regardait au loin sur la route pour voir si son père ne venait pas; mais, comme elle pensait qu'il vous amènerait...

Raphaël, pour détourner la conversation, jeta un coup d'œil vers la maison, et demanda d'un ton mystérieux :

— Madame est-elle là, Marie?

— Non, elle est revenue de l'église avec mademoiselle. Elles sont restées pendant une demi-heure

ici, devant la grille, pour voir si monsieur ne venait pas encore... Puis, lasses d'attendre, elles sont sorties du jardin par la porte de derrière pour se promener dans les bruyères.

— Voulez-vous me rendre un petit service, Marie?... Un homme va venir avec un panier de fleurs couvert. Faites-le déposer à l'ombre sous le hangar. Ôtez la natte du panier et arrosez prudemment les fleurs.

— Je comprends : c'est un cadeau de monsieur à madame. Ne craignez rien, j'en aurai bien soin.

— Par où madame est-elle allée?

— Je vous l'ai dit, dans les bruyères, par la porte de derrière du jardin. Vous les trouverez facilement... Mais, si vous le désirez, j'irai à sa recherche, et je lui annoncerai votre arrivée.

— Non, merci, Marie; je ne veux pas interrompre sa promenade; j'irai la chercher moi-même.

Il traversa le jardin, puis quelques maigres champs de seigle, et atteignit bientôt un sentier sinueux qui serpentait entre quelques jeunes sapinières. Parfois il arrivait à une surface nue, tout empourprée par les fleurs des bruyères, puis le sentier le ramenait dans des bois épais.

Il s'étonna beaucoup de ne pas apercevoir madame Verboord et sa fille, quoiqu'il regardât de tous les côtés et prêtât l'oreille au moindre bruit; mais enfin, en quittant de hautes broussailles, il vit madame

Verboord sur la bruyère et à côté d'elle Félicité qui causait.

Un profond soupir ou un cri contenu s'échappa de la poitrine de Raphaël, et il courut en avant comme un homme poussé par une impatience irrésistible; mais un sentiment de respect, la voix du devoir peut-être, le retint tout à coup. Il ralentit le pas et se fit violence pour donner à sa physionomie une expression de calme et de modération.

L'heureuse nouvelle de son héritage imprévu avait été sur ses lèvres; mais il se rappela la promesse qu'il avait faite à M. Verboord, et se décida à renfermer sa joie jusqu'à ce que l'heure fût venue de la montrer. Ses regards ne quittaient pas Félicité. Malgré ses efforts pour maîtriser son émotion, ses yeux étincelaient et son cœur battait violemment. La taille svelte de Félicité, ses boucles blondes agitées par la douce haleine de la brise des champs, sa blanche robe qui glissait comme un nuage transparent sur le tapis des fleurs de pourpre des bruyères, tout cela le remplissait d'admiration et le plongeait dans une sorte d'extase.

Mais soudain le sourire disparut de ses lèvres et sa figure devint sérieuse, car Félicité s'était retournée et avait prononcé son nom. Il vit les deux dames courir à sa rencontre avec des signes de satisfaction, et il remarqua, presque en tremblant de joie, que Félicité tirait impatiemment sa mère par le bras pour le rejoindre plus vite.

Mademoiselle Verboord était une jolie fille avec des yeux bleu clair et des traits d'une douceur remarquable. Quoiqu'elle eût la taille d'une femme faite, ses joues fraîches étaient couvertes du duvet velouté de la jeunesse, son sourire était ouvert et naïf, et sa démarche n'avait pas perdu le laisser-aller naturel des premières années.

En apercevant Raphaël Banks, elle avait poussé un léger cri, et son doux visage s'était illuminé d'une expression de bonheur non contenue et rayonnant comme le sourire d'un enfant. La mère, au lieu de s'étonner de ces témoignages d'amitié pour le commis, regardait sa fille avec orgueil et semblait se dire :

— Que ma Félicité est charmante quand une joie imprévue fait étinceler ainsi ses yeux bleus !

Madame Verboord n'était pas belle; la petite vérole avait laissé des traces sensibles sur ses joues, et cependant il y avait une ressemblance saisissante entre elle et sa fille. Cela faisait qu'elle aimait son enfant avec une sorte d'aveuglement. Comment en eût-il été autrement? Dans Félicité elle se voyait revivre elle-même, non-seulement comme elle était maintenant, mais comme elle eût été si la cruelle maladie ne lui avait ravi sa beauté. Depuis la naissance de Félicité, elle ne l'avait pas quittée un seul instant, et il n'y avait qu'une couple de mois qu'on avait résolu de conduire quelquefois la jeune fille dans le monde.

Cette vie retirée et l'amour sans bornes de madame Verboord faisaient que Félicité, quoique douée de beaucoup de sentiment et d'intelligence, avait le caractère d'une enfant naïve et sans aucune expérience.

— Ah! Raphaël, vous voilà! Que je suis contente! s'écria la jeune fille. Comme nous allons nous amuser! Je sais bien qui aura une mine étonnée — et vous le savez aussi, n'est-ce pas? — Ah! ah! nous ne pouvons pas parler de cela; mais ce sera bien...

Le commis, frémissant d'émotion, n'osa pas répondre. Il s'inclina devant madame Verboord et sa fille, en murmurant quelques paroles de respect.

— Nous sommes contentes de vous voir, monsieur Banks, dit la mère de Félicité. Je commençais déjà à craindre qu'une affaire imprévue n'empêchât mon mari de venir à Brasschaet. Je le remercierai de s'être rappelé sa promesse en vous invitant à venir passer le dimanche avec nous.

— Je suis confus, madame, de votre bonté pour moi, murmura Raphaël. Comment pourrais-je jamais vous remercier de l'honneur que vous me faites?

— Mais non, monsieur Banks, nous sommes au contraire vos débiteurs, il y a quelque égoïsme dans notre satisfaction à votre arrivée. La vie solitaire de la campagne n'a pas beaucoup d'attraits pour moi parce que j'ai toujours vécu en ville; mais, lorsque j'entends quelqu'un qui, comme vous, adore la campagne, il me semble que je deviens aussi sen-

sible aux moindres beautés de la nature. Quant à Félicité, ça se comprend ; quoiqu'elle aime infiniment sa mère, la conversation d'une vieille femme doit finir par lui paraître monotone. La pauvre enfant désire ardemment la présence d'un cœur jeune et avide de jouir de la vie comme le sien.

Pendant que madame Verboord adressait à Raphaël ces paroles amicales, Félicité avait reculé d'un pas et faisait, derrière sa mère, des signes bizarres au jeune homme. Elle montrait ses oreilles et ses bras, comme si elle y attachait quelques bijoux, et dessinait un collier sur ses épaules; elle agitait les mains au-dessus de sa tête et ouvrait la bouche, comme si elle applaudissait à haute voix. Tous ces gestes disaient d'avance ce qui se passerait au repas de fête; comment on ferait cadeau à la mère de boucles d'oreilles, de bracelets, d'une parure complète; comment on crierait avec une joie triomphante : « Vive Laurence! » et combien madame Verboord serait surprise et heureuse.

La figure de la jeune Félicité, illuminée par l'éclat de sa joie naïve, était d'une beauté touchante; ses yeux étaient si doux et si familièrement attachés sur les yeux de Banks, que le jeune homme n'écoutait plus que ce que lui disait madame Verboord. Il était fou de bonheur, et cependant son cœur était oppressé. Il sentait qu'il devait rassembler toutes ses forces pour ne pas trahir ce qui se passait dans son cœur; et cette lutte violente lui était presque douloureuse.

— Ah çà ! qu'est-ce que cela signifie? Vous ne m'écoutez pas, s'écria madame Verboord en se retournant avec un étonnement joué. Il me semble que Félicité vous fait des signes mystérieux? Qu'y a-t-il donc entre vous que je ne puisse savoir?

Raphaël devint cramoisi et balbutia quelques paroles confuses, comme si vraiment il se reconnaissait coupable.

Pauvre Banks ! En toute autre circonstance, c'était un homme franc et hardi; mais en présence de cette naïve jeune fille il devenait timide et sensible comme un enfant et la moindre parole le faisait frissonner.

Madame Verboord eut pitié de son émotion.

— Ne prenez pas mes paroles au sérieux, mon ami; je plaisantais, dit-elle. Félicité était folle et je suis bien certaine que vous ne comprenez rien à ses gestes étranges. — Viens, mon enfant, rentrons pour embrasser ton père; il pourrait croire que nous sommes indifférentes...

— J'oubliais de vous dire, madame, que mon maître est encore en ville, interrompit Raphaël. Il a quelques petites affaires à terminer ce matin, et il ne sera pas à Brasschaet avant le dîner.

— Ainsi, encore deux heures? dit la dame en soupirant. Pauvre Verboord ! il est toujours plein de soucis et de préoccupations. Quoique j'eusse peu de goût pour la vie de campagne, je l'ai poussé à acheter ici une propriété, dans l'espoir que ce serait une

distraction pour lui. Mais je ne puis le faire venir à Brasschaet et il y est à peine une couple d'heures qu'il se sent attiré vers la ville. Pourvu qu'il ne perde pas sa santé à réfléchir et à calculer toujours.

— Oh ! aujourd'hui cependant il restera très-tard dans la soirée, s'écria Félicité. Il me l'a promis et il tiendra parole, maman, soyez-en sûre.

— Eh bien, puisque nous ne sommes pas pressées, nous continuerons notre promenade dans les bruyères et dans les bois. M. Banks nous accompagnera et il nous racontera ce qu'il y a de nouveau à Anvers depuis que nous en sommes parties.

Ils continuèrent lentement leur chemin à travers les landes. Les signes mystérieux que Félicité ne cessait de lui faire empêchèrent plus d'une fois le jeune homme de répondre sans distraction aux questions de madame Verboord. Les yeux de Raphaël brillaient d'un éclat singulier; il y avait sur sa physionomie une expression étrange de béatitude et d'enthousiasme, et par moments il regardait, sans le savoir, madame Verboord et sa fille avec un regard incompréhensible, tout à fait étranger à la conversation et même aux naïfs témoignages de joie de la jeune fille.

— Vous savez quelque chose, Raphaël, que vous ne voulez ou n'osez nous dire, fit madame Verboord avec un sourire qui semblait dire qu'elle croyait connaître le secret.

— Oui, oui, il nous cache quelque chose ! s'écria

Félicité; mais il a bien raison, maman, de ne pas vous le dire. Vous le saurez assez tôt.

— Croyez-moi, je ne sais rien, répondit le jeune homme avec embarras.

Félicité vint se placer tout près de lui, et, le regardant dans les yeux avec une ironie enfantine, elle dit :

— Tiens, tiens, monsieur, vous ne savez rien? Regardez-moi donc un peu dans les yeux! Ah! ah! c'est une chose qu'il me dira tout à l'heure, à moi seule.

Raphaël frissonna sous ce long regard et détourna la tête avec une émotion profonde.

— Vous vous trompez, mademoiselle, bégaya-t-il. Que vous cacherais-je?

— Allons, allons, ne feignez pas, Raphaël; c'est inutile, répliqua-t-elle. Si vous ne saviez rien d'extraordinaire, pourquoi souririez-vous ainsi en vous-même? pourquoi votre figure rayonnerait-elle d'une joie mystérieuse?

— En effet, il y a quelque chose d'extraordinaire en vous; moi aussi, je l'ai remarqué, affirma madame Verboord.

Le jeune homme ne savait plus que répondre, et cependant son cœur avait besoin d'épanchement. Il rassembla tout son courage, et il dit d'une voix qu'il voulait rendre calme, mais qui tremblait d'une joie intime :

— Oui, madame, je suis ému et heureux; mais il n'y a rien d'étonnant dans ma joie. Être assis pendant tout un mois devant un pupitre et rester enfermé entre des murs étroits; puis, tout à coup, être appelé à la campagne par la bonté de ses maîtres, et pouvoir déployer librement ses ailes, au grand air, comme un oiseau mis en liberté; se voir entouré d'une nature grandiose; promener son regard sur un horizon sans bornes; respirer l'air embaumé des bruyères; n'entendre que des chants joyeux; ne voir que de la verdure et des fleurs!... et en outre être comblé de preuves d'estime et d'amitié par la femme et la fille de mon bienfaiteur, par les anges charitables qui ont consolé ma mère à sa dernière heure! N'est-ce pas assez pour remplir mon âme de joie et de reconnaissance et pour l'élever vers Dieu, qui a fait sa création si splendide et mes maîtres si généreux?...

La voix de Raphaël était devenue peu à peu claire et sonore. Cet éloge des landes lui offrait le moyen de donner cours à son émotion sans en trahir la cause, et il s'était livré à une admiration sincère de la nature. Félicité le regardait étonnée. Elle avait fait plus d'attention au son de sa voix qu'au sens de ses paroles.

— Maman, que Raphaël est éloquent, n'est-ce pas? murmura-t-elle. On dirait qu'il chante!

— C'est un plaisir de vous entendre parler des beautés de la nature, dit madame Verboord. Vous

avez un cœur poétique, monsieur Banks. Les poëtes, les artistes ne voient pas les choses comme les autres hommes, et, n'en soyez pas froissé, il y a peut-être bien quelque chose d'exagéré dans votre enthousiasme. Par exemple, vous vantez toujours l'horizon des landes. Il me semble, à moi, gris, triste et monotone.

— Vous avez raison, madame, répondit en souriant Raphaël, qui avait perdu tout son embarras. Oui, cet horizon lointain est gris et nébuleux; mais permettez-moi de vous faire remarquer une chose : il est sans bornes, comme la mer. Tandis que notre vue se perd ainsi de tous côtés dans un ciel sans fond, il s'éveille dans notre cœur un sentiment d'espace, de puissance et d'immensité. Comment cela se fait, je ne puis vous l'expliquer; mais c'est comme si notre vie devenait plus intense, comme si notre esprit s'éveillait à de plus hautes pensées. Peut-être, madame, n'est-ce que la notion confuse de l'idée majestueuse de l'infini.

— Je comprends, monsieur. Ce ne sont ni les couleurs, ni les formes des choses mêmes qui vous séduisent; elles ne sont belles pour vous que dans la mesure de leur effet sur votre âme, c'est-à-dire suivant la nature des pensées qu'elles font naître dans votre esprit.

— Oui, madame, je n'aurais pas su l'expliquer aussi bien que cela.

— Vous êtes sans doute pour la même raison l'ad-

mirateur des landes. Elles me semblent pourtant très-monotones.

— En effet, madame; mais la monotonie et le silence éternel d'une étendue si vaste, font une profonde impression sur l'âme. Si l'on contemple ces innombrables existences qui se développent ici et se renouvellent toujours sans l'intervention de l'homme, n'est-ce pas, madame, qu'alors on se sent pénétré d'un respect mystérieux comme si l'on sentait d'une manière claire et palpable la présence de Dieu au milieu de cette libre et vierge nature?

— Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites. Il y a des moments où cette pensée surgit dans mon esprit. Vous finiriez, monsieur, par me faire aimer les bruyères.

— Je ne vous donne pas raison, Raphaël, s'écria Félicité d'un ton de reproche. Vous n'avez d'admiration que pour tout ce qui est grand et émouvant, et vous ne faites pas attention aux petites choses; mais, dites-moi : qu'y a-t-il de plus beau que les fleurs? de plus enchanteur que le chant du rossignol?

— Oh! mademoiselle, vous vous trompez sur ma manière de penser, répondit le jeune homme. Il n'y a rien dans la nature, si petit que ce soit, qui n'ait sa beauté, et dont la contemplation ne puisse devenir une source de jouissances. Quant aux fleurs, que vous aimez, mademoiselle, soyez sûre qu'elles ont en moi un ardent admirateur.

— Ah ! ah ! s'écria tout à coup Félicité, mon père va bientôt arranger définitivement le jardin, après qu'il aura bâti le château. Il y aura des parterres pour moi. J'aurai des fleurs de toute espèce, et vous m'en direz les noms, Raphaël, car vous connaissez leurs noms, n'est-ce pas?

— De quelques-unes seulement; mais votre désir suffit pour me faire apprendre le nom de celles que je ne connais pas. Je me promène souvent dans le jardin de Van Geerl, et, avec un peu d'attention, je puis m'y familiariser avec les noms de beaucoup de plantes.

— Tiens, vous m'y faites penser, Félicité, dit madame Verboord. Je veux causer un peu avec M. Banks de la construction du petit château, pour voir ce qu'il en dira, car il est certain que nous n'y connaissons rien personnellement. Raphaël, M. Verboord vous a-t-il montré le plan du bâtiment?

— Non, madame; mais il veut me le montrer aujourd'hui sur les lieux.

— Si vous faisiez bâtir ici pour votre usage un petit château, comment voudriez-vous la façade?

Le jeune homme parut réfléchir et ne répondit pas.

— Vous devez le savoir; vous êtes presqu'un artiste, ajouta madame Verboord.

— Comment je voudrais la façade? Monsieur m'a dit que la façade ne sera pas grande. Dans ce cas, je la ferais très-simple, élégante, svelte, presqu'unie,

avec quelques ornements seulement autour des portes et des fenêtres.

— Vois-tu bien, Félicité, s'écria madame Verboord. Ton père parle de colonnes grecques au-dessus de la porte, et ce qu'il nous dépeint me paraît ressembler à l'entrée du musée. Ce serait trop lourd pour une petite maison de campagne.

— Oui ; mais, maman, si papa le veut ainsi, cela doit être ainsi.

— Certainement, mon enfant, il est seul le maître. Cependant il a beaucoup de confiance dans le bon goût de M. Banks. L'intérieur du bâtiment ne me plaît pas beaucoup non plus.

Félicité, que cette conversation n'amusait guère et qui était peut-être dépitée de voir sa mère absorber tout à fait l'attention du jeune homme, s'éloigna un peu de côté et s'arrêta même pendant quelques instants. Elle cueillit çà et là une fleur et l'effeuilla avec agitation; mais elle se fatigua bientôt de son isolement, et son regard resta fixé sur Raphaël avec une sorte d'impatience.

Celui-ci, étonné de la disparition de la jeune fille, retourna la tête. Elle lui fit de nouveau des signes pour lui dire d'interrompre cette conversation peu amusante, de rester en arrière et de tâcher d'échanger quelques paroles en secret avec elle.

Raphaël Banks était très-ému; tous ces témoignages d'amitié et de sympathie le remplissaient de joie et le faisaient rêver d'avenir et de bonheur. Ce-

pendant il fit semblant de ne pas comprendre les signes de la jeune fille, et détourna la tête pour répondre à une nouvelle question de madame Verboord.

Félicité sauta en avant, arrêta sa mère et lui dit avec un sourire étrange :

— Chère mère, voilà longtemps que vous parlez avec Raphaël, puis-je aussi lui dire un mot?

— Pourquoi pas, ma fille?

— Oui; mais toute seule avec lui. C'est une chose que vous apprendrez bientôt, maman, mais que vous ne pouvez savoir maintenant.

— Soit : confie ton secret à Raphaël, dit la mère en riant.

— Venez, venez, s'écria Félicité en prenant le jeune homme par le bras.

Mais Raphaël, embarrassé et craintif, regarda madame Verboord d'un air interrogateur.

— Soyez complaisant pour une enfant capricieuse, monsieur Banks, répondit celle-ci. Satisfaites à son désir. Son secret, soyez-en sûr, n'est pas terrible.

Les deux jeunes gens avancèrent de quelques pas dans le sentier. Dès qu'ils furent assez éloignés de la vieille dame pour ne pas être entendus d'elle, Félicité se mit à rire et dit avec une joyeuse animation :

— Raphaël, il y aura fête aujourd'hui, une belle et joyeuse fête ! Ma mère n'en sait rien, et elle ne soupçonne pas pourquoi je suis si folle et si ravie. Qu'elle sera étonnée ! Nous avons acheté toute sorte de jolies

choses pour elle. Le cadeau de mon père, une paire de boucles d'oreilles en diamants; mon cadeau, un bracelet d'or ciselé et un joli col de dentelles. En outre j'ai un morceau de chant plein de sentiment pour piano; il est intitulé: *la Fête d'une mère bien-aimée.* Quand elle se verra comblée de tous ces cadeaux, quand nos souhaits retentiront à ses oreilles, et surtout quand je chanterai les tendres paroles de ma chanson, ma mère pleurera d'émotion et de bonheur... et nous, nous rirons et nous danserons de joie; je voudrais que le moment fût déjà venu; je meurs d'impatience... Mais qu'avez-vous donc, Raphaël? Vous paraissez bien sérieux! Moi qui ai désiré si ardemment votre présence pour que vous partagiez ma joie!...

— Ah! je suis trop heureux, mademoiselle, murmura le jeune homme embarrassé. Votre bienveillante attention, votre bonne amitié...

— Non, il faut rire et être gai aujourd'hui. C'est vrai, je pense à une chose! Vous seul n'avez pas de cadeau; vous seriez là les mains vides comme un étranger, ça ne se peut. Je vous donnerai le bracelet en or, et vous le donnerez à ma mère comme un cadeau de vous.

— Merci, mademoiselle, j'ai un cadeau.

— Vous? pour ma mère?... Tiens! qu'est-ce donc?

— Un panier de fleurs.

— De belles fleurs?

— Des plus belles qu'il y avait dans la grande pépinière de M. Van Geerl.

— Ah ! c'est bien, Comme ma mère sera surprise ! Votre cadeau lui fera peut-être plus de plaisir que les nôtres; car elle ne s'y attend certainement pas, Raphaël. J'oublie encore une chose, et ce n'est, à dire vrai, que pour cela que je voulais vous parler. Vous savez chanter, ne le niez pas, vous avez fait partie de la société chorale *la Concorde*.

— Je ne connais pourtant pas grand'chose en musique.

— Il n'est pas nécessaire que vous soyez un musicien consommé. Vous avez une belle voix; cela suffit. Dans le morceau que je veux chanter, il y a un refrain, deux vers seulement qui doivent être répétés par une voix d'homme. Quelque chose comme un écho ou une réponse, Venez, Raphaël; la pensée que nous chanterons ensemble en l'honneur de ma bonne mère me comble de joie.

Raphaël baissa les yeux. Les paroles amicales de la jeune fille l'avaient profondément ému, et il n'osait plus regarder ces yeux bleus éclatants, au fond desquels semblait briller, à travers leur expression naïve, l'étincelle d'un sentiment sérieux.

— Vous ne pouvez refuser, reprit Félicité. Ce que vous avez à chanter est très-facile; vous n'avez qu'à répéter plus bas que moi les paroles suivantes :

Et elle chanta d'une voix contenue :

Mère chérie, mère chérie,
Pour mon bonheur, vivez longtemps!

— Me répondrez-vous cela, Raphaël?

— Jamais, jamais, mademoiselle, je n'oserais! bégaya Raphaël tout étourdi et comme effrayé.

— Pourquoi?

— Je ne puis vous le dire. Ce ne serait pas respectueux de parler à madame Verboord comme si elle était ma mère...

— Quelle étrange lubie est-ce là! s'écria la jeune fille; c'est ainsi dans la chanson; mais chacun sait bien que vous parlez en mon nom... Ah! ah! le pauvre Raphaël! il est toujours timide et poltron.

Et elle se mit à se moquer, à railler impitoyablement l'embarras du jeune homme, et à battre des mains.

Madame Verboord, qui n'était plus qu'à une dizaine de pas derrière eux, regardait en souriant sa fille et semblait prendre plaisir à la voir si joyeuse. Elle connaissait sans doute le secret que Félicité voulait révéler à Banks. Elle n'avait pas la moindre inquiétude. Raphaël était toujours réservé, respectueux et même remarquablement froid.

En ce moment, elle vit le jeune homme venir à elle et Félicité le suivre en riant aux éclats.

— Quelles raisons ma fille a-t-elle donc de rire ainsi, monsieur Banks? demanda-t-elle.

— Des choses sans importance, madame, répondit-

il. Mademoiselle est très-gaie aujourd'hui. Et, en effet, ce n'est pas sans...

— Taisez-vous, Raphaël, s'écria la jeune fille en se mettant le doigt sur la bouche. C'est notre secret, ne le trahissez pas.

— Allons, je ne veux rien savoir, répliqua madame Verboord. Comme tu as confié ton secret à M. Banks, je causerai encore un peu avec lui de la construction du petit château.

— Non, non, maman, pas cela. J'ai encore beaucoup de chose à dire à Raphaël; mais cette fois du moins, vous pouvez les entendre si cela vous plaît. Vous le savez d'ailleurs, je veux lui parler de la soirée de M. Dorneval.

Elle se plaça entre sa mère et le jeune homme, le repoussa un peu, et lui dit d'une voix contenue :

— Ah! vous ne savez pas, Raphaël, quel plaisir j'ai eu. La tête m'en tournait. C'était la veille de notre départ pour Brasschaet, je ne vous ai plus revu depuis lors. J'ai désiré bien des fois votre arrivée pour vous raconter cela. Vous connaissez le riche négociant qui demeure au Grand-Marché?

— Certes, M. Dorneval, je le connais très-bien.

— C'est chez lui que nous avons été en soirée. On a fait beaucoup de musique et nous avons dansé. C'était splendide! J'étais tout en blanc et je portais une couronne de marguerites qui étincelaient comme une auréole d'étoiles autour de ma tête. Il y avait beaucoup de jeunes gens, très-élégants et très-ai-

mables. Tout le monde me disait que j'étais charmante; les oreilles me tintent encore de toutes les louanges et de tous les compliments qui m'ont été adressés. Vraiment, j'étais comme dans un paradis! Pourquoi baissez-vous les yeux d'un air si sérieux, Raphaël? Mes paroles vous font-elles de la peine?

— Non, mademoiselle, murmura Banks avec une tristesse mal déguisée. Je vous vois dans mon esprit entourée de tous ces jeunes gens, et il me semble que j'entends tout ce qu'ils vous disent.

— Impossible, Raphaël. Il y en avait un qui ne m'a presque pas quittée de toute la soirée : un beau jeune homme, éloquent, spirituel et avec de grands yeux noirs comme vous. Il m'a dit une foule de jolies choses que j'ai prises pour des plaisanteries; mais, à la fin, il m'a demandé très-sérieusement si je voudrais consentir à devenir sa femme... bien entendu si mes parents le permettaient. A cette singulière question, j'éclatai de rire. En me voyant rire ainsi, il devint tout triste et ne m'adressa plus la parole; il se contenta de me jeter de loin des regards si désolés, que je sentis mon cœur battre de pitié. Maintenant encore, quand je me représente sa figure attristée, je m'en veux de lui avoir fait de la peine par mes rires.... Mais aussi, comprenez-vous, Raphaël? venir me parler ainsi à brûle-pourpoint de mariage! Je suis beaucoup trop jeune... Pourquoi ne répondez-vous pas? Vous ne faites pas attention à ce que je dis. C'est très-mal.

— Et ce jeune homme, quel est-il ? demanda Banks d'une voix qui avait le ton d'un long soupir.

— Qui? Vous le connaissez. C'est Alfred, le fils aîné de M. Dorneval... Que murmurez-vous donc tout bas? Pourquoi hochez-vous si singulièrement la tête.

Banks était plongé dans de douloureuses pensées, et il resta muet. Il ne respirait presque plus et son cœur battait avec agitation. L'image d'Alfred Dorneval était sans cesse devant ses yeux. Ce jeune homme appartenait à l'une des plus riches et des plus honorables familles d'Anvers; il semblait avoir fait une profonde impression sur l'esprit de Félicité. Depuis cette soirée, elle pensait continuellement à lui. Elle l'aimait peut-être... Et il lui avait parlé mariage ! Quel voile obscur descendait tout à coup entre Raphaël et ses rêves brillants !

La jeune fille ne comprenait pas son émotion, et elle allait lui adresser une nouvelle question, lorsque madame Verboord s'écria :

— Félicité ! Félicité ! ton père qui vient là-bas.

La jeune fille, sans attendre sa mère et Raphaël, qui la suivaient, courut comme une biche à travers la lande à la rencontre de son père, et lui sauta au cou en jetant des cris de joie. Elle l'embrassa à plusieurs reprises et dit:

— Ah ! Dieu soit loué, vous voilà, mon bon père ! Votre absence prolongée m'attristait. Maintenant, je suis heureuse. Tout est prêt; maman ne sait rien. Nous aurons tant de plaisir !

— Oui, oui, beaucoup de plaisir, répondit M. Verboord. Tu es dans l'âge des plaisirs et tu dois en profiter, ma fille, car plus tard, plus tard... M. Banks est-il ici?

— Certainement, il est là-bas avec maman... Mais, papa, vous avez l'air triste! Par amour pour moi, oubliez un moment vos affaires de commerce! Depuis longtemps je rêve à ce beau jour, et je me réjouis à l'idée de vous voir partager notre gaieté. Et vous voilà encore soucieux et inquiet! Allons, allons, papa, chassez ces sombres pensées.

— Tu te trompes, mon enfant, dit le négociant avec un sourire qu'il s'efforça de rendre joyeux. Je suis content et libre d'esprit; mais je ne puis pas danser et folâtrer comme une jeune fille.

— Est-ce bien vrai, mon père, que vous êtes joyeux et de bonne humeur?

— Bien vrai!

— Oh! alors je suis contente.

A ce moment, la mère et Raphaël les rejoignirent. Après avoir embrassé sa femme et sa fille, le négociant se mit à parler de choses indifférentes. Madame Verboord lui raconta ce que Raphaël avait dit du plan du petit château, et elle entra dans des explications assez longues. Au commencement, M. Verboord prêta quelque attention à ce qu'elle disait; mais bientôt ses idées prirent un autre cours.

De son côté, Raphaël, absorbé dans ses réflexions

moroses, répondait avec distraction chaque fois que madame Verboord invoquait son témoignage.

Cette conduite singulière avait déjà arraché à Félicité plus d'un reproche, lorsque le négociant dit tout à coup :

— Laurence, l'heure du dîner approche. N'irez-vous pas voir si l'on servira bientôt? J'ai à entretenir M. Banks de quelques affaires, et je voudrais être un instant seul avec lui. Félicité vous suivra.

Cet ordre parut attrister la jeune fille.

— Mon père, s'écria-t-elle, à peine ai-je le bonheur de vous voir, que déjà vous me renvoyez pour parler d'affaires. Vous ne tenez pas parole

— Je ne te chasse pas, mon enfant, je te prie seulement de me laisser un instant seul avec M. Banks. Tu es trop bonne et trop raisonnable pour ne pas satisfaire à mon désir.

Félicité courba la tête sans répliquer et suivit sa mère, qui s'en retournait par le sentier.

M. Verboord regarda son commis et demanda :

— Vous avez l'air triste, Raphaël. Vous connaissez peut-être la fâcheuse nouvelle?

— La fâcheuse nouvelle? répéta le jeune homme. Non, monsieur; mais je lisais sur votre visage que quelque chose vous causait de la peine.

— En effet, je suis effrayé. J'ai rencontré ce matin M. Dorneval; il me porte beaucoup d'amitié, et m'a montré un télégramme de Londres, par lequel on prédit pour demain une forte baisse sur le café. Cette

tendance à la baisse était déjà sensible il y a deux jours; mais il paraît qu'il va s'opérer une vraie débâcle. Si les avis de M. Dorneval sont fondés, je suis menacé d'une grosse perte. Voyons, que me conseillez-vous, que feriez-vous à ma place?

Banks répondit après quelques instants de réflexion.

— A votre place, monsieur, ce que je ferais? J'attendrais jusqu'à demain. Si la Bourse était encore passablement bonne et si je pouvais, sans perte notable, trouver un acheteur, je me déferais de mon café; mais, si le cours baissait considérablement, je garderais mon café et j'attendrais la hausse.

— Et si la baisse continue?

— C'est une chance, monsieur, je le reconnais. Le commerce n'est que vicissitudes.

— Ainsi, vous croyez que l'article pourrait revenir au cours d'il y a huit jours?

— Je crois pouvoir vous le prédire, monsieur. D'après vos propres paroles et d'après le sentiment général, la baisse annoncée serait l'œuvre d'une coalition de puissantes maisons anglaises. Une fois que les prix seront très-bas, elles les relèveront, pour se défaire, avec un grand bénéfice, des marchandises achetées; s'il en est ainsi, ceux qui auront gardé leur café auront leur part de gain.

M. Verboord se frappa le front en poussant un pénible soupir et dit :

— Mais, mon cher Banks, je n'ai pas le temps

d'attendre. Vos prévisions fussent-elles fondées, il s'écoulerait peut-être des mois entiers avant qu'on remontât à un cours favorable. J'ai besoin d'avoir cette semaine de grandes, très-grandes sommes à ma disposition. Et l'envoi de fonds d'Amérique qui n'arrive pas !

— Il peut arriver demain, monsieur. Peut-être aussi la baisse annoncée sur le café ne se déclarera-t-elle pas encore demain. Alors vous pourrez vendre.

— Mon Dieu ! s'écria M. Verboord avec une agitation fiévreuse, ce sont des suppositions qui ne peuvent me donner qu'un espoir douteux. Je reconnais, mon cher Raphaël, que je suis très-abattu et très-effrayé. Le pressentiment d'un grand malheur me poursuit. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est ainsi. — Il m'est impossible de rester à Brasschaet. Il viendra des lettres; on peut m'envoyer des télégrammes de Londres et d'Amsterdam. Je n'aurai pas un instant de repos ici. J'ai donné ordre au cocher de préparer les chevaux; je retourne immédiatement à Anvers; mais comment faire comprendre cela à ma femme, et surtout à Félicité ?

Une étincelle de joyeuse surprise illumina les yeux de Raphaël. Ce que Félicité lui avait dit lui avait fait une blessure au cœur. Il sentait bien qu'à la fête la force lui manquerait pour cacher sa douleur et feindre la gaieté. Et que répondrait-il pour expliquer son insurmontable mélancolie? Aussi saisit-il avec

une joie secrète cette occasion de fuir un lieu où il ne pouvait trouver ce jour-là, ni repos ni plaisir.

— Monsieur, dit-il, je vous en prie, donnez-moi un nouveau témoignage de votre bonté. Si vous partez, mademoiselle Félicité pleurera. Il y a si longtemps qu'elle attend cette fête avec une joyeuse impatience. Madame Verboord ne sera pas moins triste. La diligence va passer tout à l'heure dans le village. Laissez-moi aller à Anvers.

— Non, mon ami, cela ne se peut pas.

— Je vous en supplie, monsieur, jouissez au moins en paix de la joie de ce beau jour!

— Mais votre départ, Raphaël, ne me délivrera pas de mes inquiétudes. Que feriez-vous à Anvers?

— S'il vient des lettres ou des nouvelles, monsieur, je les recevrai et les ouvrirai, comme vous me permettez ordinairement de le faire en votre absence. S'il y a quelque chose d'important dans ces dépêches, je prendrai une voiture et je vous les apporterai. De cette manière, vous pourrez rester ici sans inquiétude très-tard dans la soirée, et même jusqu'à demain; car, si je ne viens pas, c'est qu'il n'y aura rien qui puisse vous inquiéter.

Le négociant secoua silencieusement la tête.

— Peut-être pourrais-je vous rendre un service, reprit le jeune homme. Si je trouvais un acheteur, monsieur, me permettriez-vous de céder le café au cours d'hier?

— C'est aujourd'hui dimanche, Raphaël.

— En effet, je n'ai qu'un faible espoir, monsieur, mais qui sait! J'ai la main heureuse.

— Certainement, je vendrais le café à ce prix; mais il ne faut pas y penser, mon ami, en présence des mauvaises nouvelles.

— Et puis, monsieur, il y a fête ce soir, à la Grande-Harmonie. J'y trouverai des courtiers et des commis-voyageurs, et je tâcherai de savoir d'eux quel est le sentiment général. De cette manière, demain matin, à l'ouverture des bureaux, nous connaîtrons l'état des affaires et nous pourrons, en connaissance de cause, décider ce qu'il reste à faire.

M. Verboord réfléchit pendant quelque temps. Puis prenant la main de son commis :

— Raphaël, vous êtes un brave et dévoué jeune homme. En effet, ma fille pleurerait à mon départ imprévu; ma pauvre femme serait désolée. Soit, retournez à Anvers et faites comme vous venez de dire. Mais je puis être bien sûr qu'à la moindre nouvelle importante vous accourrez à Brasschaet?

— Bien sûr, monsieur.

— Venez alors; nous ne pouvons savoir combien ces dames vous retiendront encore, et vous devez profiter du passage de la diligence.

Le négociant, suivi de son commis, se dirigea en toute hâte à travers les landes vers la maison; mais, lorsqu'ils eurent marché pendant quelque temps en silence, il ralentit peu à peu le pas et pencha sa tête

sur sa poitrine. Au bout de la dernière sapinière, il dit à Raphaël d'un ton singulièrement ému :

— C'est étonnant, mon ami, comme ces idées noires me poursuivent et me tourmentent ! Je crains de me voir tout à fait ruiné, pauvre et misérable.

— Mais, monsieur, quel fondement ont donc ces mauvais rêves ? s'écria Banks effrayé.

— Aucun fondement, je le sais. Ah ! c'est pénible ! Avoir travaillé toute sa vie comme un esclave sans un instant de repos ; avoir été assez heureux pour amasser une fortune considérable pour son enfant, et puis dans sa vieillesse trembler qu'un seul coup du sort ne vienne tout vous ravir !... Mais, comme vous le dites, il n'y a pas de fondement à de pareilles idées, du moins pas encore maintenant.

En disant ces mots, il pressa de nouveau le pas, jusqu'à ce qu'il fût arrivé devant le jardin. Là il s'arrêta et demanda à son commis :

— Et vos fleurs, Raphaël ? Les avez-vous déjà données à Félicité ou à sa mère ?

— Non, monsieur, répondit le jeune homme, elles sont sous le hangar à côté de l'écurie.

— Je les donnerai en votre nom à madame Verboord. Avez-vous parlé de vôtre succession ? Pas encore. Eh bien je communiquerai l'heureuse nouvelle au moment favorable. N'en parlons plus maintenant, sinon vous ne pourriez pas partir à temps. Tenez-vous bien et ne laissez pas soupçonner la cause de votre départ imprévu.

Ils s'approchèrent de la maison et virent Félicité assise sur un banc à côté de sa mère.

La jeune fille sauta debout et courut à la rencontre de son père en jetant des cris de joie. Elle le prit par la main, le tira à part et lui dit :

— Ah ! Dieu soit loué ! vos affaires de commerce sont terminées. Maintenant vous voilà à la joie de ce jour heureux. Papa, je vous en prie, trouvez un moment pour éloigner maman pendant quelques minutes. Je vais me mettre au piano avec Raphaël pour lui apprendre le refrain d'une chanson. Ne faites semblant de rien. Voici maman !

— Je suis fâché, ma fille, de te faire de la peine, dit le négociant, mais le commerce a des rigueurs inexorables. M. Banks ne dînera pas avec nous : il doit partir immédiatement pour Anvers.

Félicité recula en poussant un cri.

— Comment ? quoi ! s'écria-t-elle, Raphaël partirait ? O cher père ! pourquoi m'effrayez-vous inutilement ?

— Non, non, ça ne se peut pas. C'est pour rire, dit madame Verboord. Le dîner va être servi.

— C'est ainsi, je le regrette ; mais il n'y a rien à y faire, affirma le négociant. Raphaël doit partir sans retard pour ne pas manquer la diligence.

La jeune fille comprit au son de la voix de son père qu'il restait peu d'espoir de le faire changer de résolution. Elle courba la tête et dit avec abattement :

— Hélas ! moi qui, depuis plus d'une semaine, était

si contente parce que Raphaël devait passer cette journée avec nous ! Je me promettais tant de plaisir, tant de bonheur !... Ah ! chère maman, dites une bonne parole pour que Raphaël puisse rester. S'il part, je n'aurai plus que du chagrin aujourd'hui.

Le cœur de Banks battait violemment. Les paroles de la jeune fille étaient comme un baume sur sa blessure, et il commençait à s'accuser d'étourderie et d'injustice ; mais l'image du jeune M. Dorneval se présenta à ses yeux, et il courba de nouveau la tête avec découragement.

Madame Verboord tenta un effort près de son mari, pour que Raphaël pût du moins assister au dîner ; mais la réponse sévère qu'il lui fit la convainquit qu'il fallait se soumettre à la nécessité.

— Ne restez pas plus longtemps, mon ami, dit le négociant à l'oreille de son commis. Partez à l'instant, sans autres explications. C'est le seul moyen de mettre fin aux plaintes de Félicité.

Raphaël balbutia un salut et se dirigea vers la grille. Lorsqu'il atteignit la rue, il entendit Félicité crier son nom. Il se retourna et vit la jeune fille lui tendre les mains avec les yeux pleins de larmes.

Il y avait dans son regard quelque chose qui l'émut jusqu'au fond de l'âme, une affliction immense, une douleur vraie de son départ..... peut-être l'étincelle d'un amour ignoré !

Le pauvre jeune homme oublia la recommandation de son patron et s'arrêta avec hésitation, tandis qu'un

sourire indéfinissable errait sur ses lèvres... Mais à ce moment il vit le négociant lui faire des signes d'impatience. Il poussa un cri étouffé, sortit en toute hâte du jardin et disparut entre les arbres du chemin.

III

Trois jours après, M. Verbourd était assis avec sa femme et sa fille, dans une chambre de sa maison, autour de la table où était servi le déjeuner.

La physionomie du négociant trahissait une grande inquiétude, ses joues étaient plus pâles que d'habitude, il avait le regard fixe d'un homme qui est plongé dans ses pensées jusqu'à l'oubli, et autour de ses lèvres se creusait le pli de la réflexion anxieuse.

De temps en temps il mangeait une bouchée, évidemment sans savoir ce qu'il faisait, puis il ouvrait un portefeuille et feuilletait pour la dixième fois certaines dépêches importantes; puis encore il écrivait des chiffres sur l'enveloppe des lettres et hochait la tête avec découragement devant le résultat défavorable de ses calculs.

Madame Verboord regardait son mari avec un mélange de compassion, de tristesse et de mécontentement.

Des larmes contenues étincelaient dans les yeux de Félicité, et elle semblait vouloir parler à son père; mais chaque fois la parole expirait sur ses lèvres.

Depuis un quart d'heure, un silence complet régnait dans la chambre, lorsque madame Verboord dit d'un ton de reproche :

— Verboord, mon ami, vous n'agissez pas bien avec nous. Il y a quelque chose qui vous chagrine; on croirait qu'un malheur vous a frappé. Et vous nous refusez toute explication à ce sujet! Que sommes-nous donc pour vous, si vous nous refusez le droit de vous consoler ou du moins de partager votre douleur? Allons, expliquez-moi ce qui vous tourmente, versez votre inquiétude dans le cœur de votre femme...

Le négociant fit un mouvement d'impatience, il répondit cependant sans se fâcher :

— Laurence, ma chère, vous m'importunez inutilement, je ne sais ce que vous voulez dire. Naturellement, je pense à mon commerce, et vous avez tort de vouloir me distraire.

— Il est probable que votre inquiétude n'a aucune cause importante, reprit madame Verboord ; mais ne comprenez-vous pas combien votre dissimulation doit nous désoler et nous effrayer? Hier au soir,

lorsque nous revînmes de Brasschaet, vous étiez déjà triste comme maintenant; vous ne nous avez pas accordé un moment; vous êtes sorti tout de suite; ce matin encore, vous êtes si inquiet, que l'expression de votre figure seule suffirait pour nous remplir d'inquiétude. Cependant, quelques bonnes et sincères paroles pourraient nous rendre le repos du cœur.

— Oui, mon père, une seule bonne parole! supplia Félicité.

— Il y a des choses que vous ne comprenez pas, dit M. Verboord! Vous vous imaginez qu'un négociant peut toujours sourire et être gai comme un rentier. Qu'est-ce que sa vie, sinon une perpétuelle préoccupation et un éternel calcul? Ne lutte-t-il pas sans cesse contre le sort, et ne peut-il pas chaque jour succomber à l'imprévu dans cette lutte? Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que le danger soit toujours présent à ses yeux, et qu'il concentre toutes les forces de son esprit sur les chances d'y échapper?

— Vous êtes réellement menacé d'un grand danger? dit sa femme en soupirant.

— Un négociant est toujours menacé; mais pourquoi croire maintenant que je crains un malheur irréparable? Il n'en est rien. Allons, laissez-moi réfléchir en liberté, et prenez votre déjeuner, Laurence, sans vous inquiéter en vain.

Il tourna la tête et tira de nouveau son portefeuille, comme s'il voulait reprendre ses calculs interrompus.

Félicité se leva, lui saisit la main et dit du ton le plus doux de sa voix :

— Ah ! cher père, j'ai bien du chagrin ! Le jour de la fête de maman n'a pas été très-heureux, car alors aussi, vous étiez mélancolique et pensif. J'espérais que cela passerait et que je vous reverrais de bonne humeur. C'est pourquoi j'ai insisté près de maman pour revenir en ville ; hélas ! à peine m'avez-vous dit quelques paroles ! Oui, pour la première fois de votre vie, cher père, vous ne m'avez pas embrassée !... Oh ! laissez-moi vous consoler.

M. Verboord, absorbé dans ses réflexions, ne parut pas faire attention à cette tendre prière. Au lieu de répondre, il se frappa le front, se leva et prit son chapeau.

— Vous allez sortir? demanda sa femme étonnée.

— Oui, je dois sortir immédiatement pour quelques minutes, dit-il. J'ai oublié une chose, une chose importante. D'ici à une demi-heure, je serai de retour.

— Mais vous n'avez pas fini de déjeuner, Verboord !

— Je n'ai pas d'appétit. A tout à l'heure ! Soyez toutes les deux sans inquiétudes, il n'y a pas de raisons pour craindre un malheur...

A ces mots, il sortit en toute hâte.

Félicité se mit à pleurer à chaudes larmes. Ses pleurs augmentèrent l'angoisse de madame Verboord, plus effrayée qu'auparavant par les dernières paroles

de son mari. En effet, pourquoi parlait-il de désastre et de malheur? Le danger qui le menaçait devait donc être bien grave.

Elle essaya pendant quelque temps de convaincre sa fille qu'elle s'était alarmée à tort; mais Félicité, qui n'avait pas osé pleurer en présence de son père, soulageait son cœur de larmes contenues, et restait sourde aux bonnes paroles de sa mère.

Poursuivie par sa propre anxiété, madame Verboord se dit que son mari n'avait pas le droit de lui cacher ainsi la cause de sa douleur. Ce n'était point par curiosité, mais par un sentiment du devoir qu'elle désirait la connaître. N'avait-elle pas la mission de partager et d'adoucir le chagrin de son mari? S'il avait du chagrin, ce n'était que par amour pour elle et pour sa fille; car M. Verboord n'estimait l'argent et la fortune que parce qu'il assurait par là le sort de celles qu'il aimait par-dessus tout. Elles, qui étaient le but de ses soins et de ses inquiétudes, ne pouvaient-elles donc pas le consoler et relever son courage? Pour ne pas les attrister, il cachait ses souffrances; mais elles n'accepteraient pas ces généreux sacrifices et exigeraient leur part légitime dans son chagrin.

Madame Verboord se dirigea vers l'angle de la chambre.

— Thérèse, allez au bureau, dit-elle à la servante qui se présenta quelques instants après, et dites à M. Banks que je désire lui parler.

Ce nom fit lever la tête à Félicité, et un sourire plein d'espoir brilla à travers ses larmes.

A peine madame Verboord fut-elle assise de nouveau, que Raphaël Banks se présenta dans sa chambre.

L'appel bienveillant de madame Verboord l'avait surpris agréablement; car il espérait voir Félicité, et cette espérance suffisait pour faire battre son cœur de joie.

Lorsqu'il vit couler des larmes sur les joues de la jeune fille, il fut pris de pitié. Elle lui adressa un regard de douceur. Il resta au milieu de la chambre et balbutia un salut.

— Veuillez vous approcher, monsieur Banks, dit madame Verboord d'un ton sérieux. Prenez cette chaise et asseyez-vous près de la table. Ce que j'ai à vous dire est important, et je ne saurais parler à mon aise si vous étiez debout devant moi.

Le jeune homme s'assit.

— Monsieur Banks, reprit-elle, mon mari est fort triste; il paraît craindre un danger menaçant ou regretter un malheur accompli. Connaissez-vous la cause de son chagrin?

Raphaël, surpris par cette question inattendue, hésita un moment, comme un homme qui cherche une réponse. Enfin il murmura :

— Madame sait bien que monsieur est très-soucieux depuis trois mois; c'est le résultat d'une agitation nerveuse.

— Oui, cela est très-pénible pour moi et pour ma Félicité; mais ce n'est pas ce que je vous demande. Nous sommes convaincues que M. Verboord a en ce moment une raison particulière d'être inquiet, et qu'il nous cache cette raison pour ne pas nous causer du chagrin. Nous voulons la connaître pour le consoler, comme c'est notre devoir, Vous connaissez sans doute cette cause, puisque vous jouissez de toute sa confiance. Eh bien, nous vous prions, monsieur, de nous dire ce que nous désirons très-ardemment savoir :

Cette prière mit Raphaël dans le plus grand embarras; il murmura en balbutiant :

— Madame, je vous prie de m'excuser. Ce que mon patron a cru devoir vous cacher, je ne puis, contre son gré, vous le dire.

— Il y a donc quelque chose d'extraordinaire, quelque chose de grave? Et vous le savez, monsieur?

— Soyez assez bonne et assez généreuse, madame, dit le commis, pour ne pas insister davantage. Je crois savoir, en effet, pourquoi mon maître est inquiet depuis son dernier voyage à Brasschaet; mais, puisqu'il ne vous en a pas parlé, vous comprendrez sans doute que je n'oserais jamais révéler ce qu'il veut garder secret.

— C'est donc bien terrible? s'écria madame Verboord avec angoisse. Un malheur, un désastre menacerait mon mari, et je ne pourrais pas le savoir?

— Mais non, madame, il ne s'agit pas de désastre

ni de malheur, du moins dans ma pensée, dit Raphaël ému de compassion et presque poussé à l'indiscrétion par le regard doux et suppliant que Félicité fixait sur lui.

— Consolez-nous tout à fait, mon bon monsieur Banks, supplia madame Verboord; dites-nous ce qui inquiète tant mon mari, nous vous en serons reconnaissantes comme d'un bienfait.

Le jeune homme secoua la tête avec hésitation.

Félicité s'approcha de lui, tint ses yeux remplis de larmes fixés sur les siens, leva les mains vers lui, et dit d'un ton suppliant :

— Ah! Raphaël, soyez bon! Si vous persistez dans votre mystérieux silence et si vous partez, j'aurai beaucoup de chagrin et je serai convaincue qu'un grand danger menace mon père. Vous qui êtes si bon, ayez pitié de notre douleur. Tranquillisez ma mère; donnez-moi le moyen de consoler mon père à son retour! Vous refuseriez? Dois-je donc croire que mes larmes vous laissent insensible? que vous n'avez pas la moindre amitié pour moi?

— Eh bien, madame, dit le commis, profondément ému et tout à fait vaincu, j'espère que monsieur me pardonnera cette indiscrétion. Ce que je vais vous dire vous délivrera du moins de votre appréhension; c'est mon excuse. Vous savez que mon patron a une partie considérable de café dans ses magasins. Dimanche, déjà, les nouvelles faisaient prévoir une forte baisse de l'article; c'est pourquoi je quittai si

inopinément la maison de campagne. Depuis ce momoment, la baisse a fait des progrès continuels; et si nous devions vendre aujourd'hui, M. Verboord perdrait en effet une partie de sa fortune.

— O ciel! s'écria madame Verboord, je comprends le chagrin de mon mari!

— Pauvre père, soupira Félicité.

— Avec votre permission, madame, votre crainte n'est pas fondée. Je vais tâcher de vous le prouver. D'après certains bruits confus qui circulent depuis une quinzaine de jours, quelques-unes des grandes maisons de commerce de Londres doivent avoir formé une coalition pour accaparer la plus grande partie du café disponible de tous les marchés de l'Europe. Naturellement, pour réussir dans cette entreprise, il faut produire une forte baisse sur le prix de l'article à bon marché. Plus tard ils feront monter le café à un cours exagéré, et ils réaliseront de grands bénéfices. Pour de petits commerçants, cette baisse peut devenir ruineuse: en effet, hier déjà deux maisons peu importantes ont sauté en ville; mais celui qui peut attendre le moment favorable, au lieu de perdre gagnera beaucoup. Mon patron n'a pas besoin de vendre, il peut garder le café jusqu'à ce que le cours soit favorable. Donc, madame, je ne vois pas de raisons d'être très-inquiet.

Les deux femmes le regardèrent d'un regard incertain, comme si elles n'avaient pas compris tout à fait son explication.

Après un instant de réflexion, madame Verboord dit en hochant la tête :

— Oui, si la baisse est le résultat d'une pareille association, alors le prix du café remontera, je le comprends; mais en êtes-vous bien sûr, Raphaël?

— Dans le commerce, madame, on n'est jamais sûr d'aucune chose : on doit toujours se mettre à l'œuvre sur des calculs plus ou moins fondés. J'ai examiné toutes les dépêches qui me sont arrivées, il y a des mois, et j'ai suivi et combiné tous les mouvements de prix des principaux marchés. Le stock du café à Amsterdam et à Londres n'est pas plus grand qu'à la même époque de l'année passée; la récolte des pays producteurs a été plutôt insuffisante qu'abondante; la vente publique de la Société commerciale néerlandaise est encore éloignée. Donc, la baisse doit avoir une cause tout à fait extraordinaire, et, d'après mon opinion, on la trouve dans une coalition des maisons de Londres.

Cependant, si je me trompais, continua-t-il, il serait encore certain que le prix du café ne peut pas rester si bas, vu que nulle part il n'y a un stock dépassant les besoins de la consommation.

— Ah ! Raphaël, il faut dire tout cela à mon père, interrompit Félicité avec un sourire joyeux. Il vous écoute volontiers ; son inquiétude disparaîtra tout à fait.

— J'ai fait ces calculs avec Monsieur votre père, Mademoiselle, répondit le commis, et je lui ai dit

tout ce qui me semblait pouvoir le tranquilliser.

— Et pourquoi ne vous croit-il pas ?

— Il me croit et me donne raison, Mademoiselle ; mais, un moment après, il doute et retombe peu à peu dans ses premières inquiétudes. Il y a des heures où l'homme, sans le savoir, se sent porté à ne regarder les choses que par leur côté le plus grave; mais cette sombre disposition d'esprit est passagère, et je suis bien sûr que mon patron ne restera pas longtemps inquiet.

— S'il pouvait en être ainsi que vous l'espérez ! dit madame Verboord. Certes, la perte de quelque argent n'aurait en elle-même rien de très-pénible pour nous ; mais voir mon mari si plein d'anxiété, cela m'ôte tout mon courage. Vous parlez sincèrement, n'est-ce pas, mon ami ? Ce n'est pas seulement pour nous consoler que vous montrez une si grande confiance ?

— Je puis vous donner une preuve de ma sincérité, répondit le jeune homme. Monsieur vous a dit probablement que j'avais hérité. Cet argent doit m'être cher, car tout mon avenir est fondé sur sa conservation. Eh bien, Madame, j'en ai employé une bonne partie à acheter quelques balles de café. Si la crainte de mon patron se réalisait, je serais presqu'à moitié ruiné par mon premier essai. Il faut donc que j'aie une grande confiance dans la hausse des prix, puisque j'ose y exposer le bonheur de ma vie.

Madame Verboord secoua affirmativement la tête;

Félicité applaudit aux paroles du jeune homme.

— Maintenant, dit Raphaël en saluant, je demande la permission de retourner à mon bureau. Il vient beaucoup de monde, et, comme Monsieur n'est pas à la maison, il faut recevoir les gens. Soyez certaine, Madame, qu'il n'y a aucun danger réel, et que vous pouvez attendre tranquillement des circonstances plus favorables.

Il se retourna et fit quelques pas vers la porte ; mais la jeune fille courut à lui et dit d'une voix étouffée :

— Oh ! merci, merci, Raphaël, pour la bonne consolation que vous venez de donner à ma mère ! Parlez-en encore à mon père, et dites-lui qu'il n'a pas de raisons d'être inquiet. Votre parole douce et persuasive le délivrera de sa crainte, et moi, Raphaël, je n'oublierai jamais votre dévouement et je vous serai toujours reconnaissante.

Le jeune homme frémit; car Félicité, pour l'encourager, lui serrait amicalement la main. Tout ému de joie, il sortit de la chambre en murmurant des paroles sans suite.

Dans le bureau, il y avait quelques personnes qui attendaient, la plupart des courtiers et des commis-voyageurs qui venaient montrer des échantillons de différentes marchandises ou demander le prix des articles de la maison Verboord.

Comme Raphaël n'avait pas reçu d'ordres spéciaux pour les affaires, il satisfit en peu de temps aux

demandes des visiteurs, et bientôt le dernier quitta le bureau.

Le jeune homme s'approcha ensuite des autres commis, leur distribua leur ouvrage; puis il se mit à écrire en silence à son pupitre. Sa plume s'arrêtait souvent, tandis qu'un sourire venait errer sur ses lèvres. Il pensait à Félicité, à son regard si doux, à sa poignée de main amicale, et son esprit se perdait peut-être dans la contemplation d'un avenir radieux.

Il y avait quelque temps que personne ne s'était présenté au guichet, lorsqu'un jeune homme accourut dans le bureau en riant et en se frottant les mains.

— Tu parais bien content, l'ami Walput? dit Raphaël. Y a-t-il de bonnes nouvelles?

— Comment! tu ne sais pas? s'écria joyeusement le commis-voyageur. Une hausse soudaine sur le café! La baisse était causée par de fausses nouvelles. Il est arrivé sur le marché des ordres d'acheter de grandes quantités de café. On annonce une importante amélioration d'Amsterdam. Deux liards par livre, Raphaël! Je suis accouru d'abord ici pour voir si M. Verboord voulait se défaire de sa provision de café.

— Il n'est pas à la maison, François, répondit le commis. Dans tous les cas, il ne voudra pas. Il y aurait encore trop de perte pour lui; et, comme le prix est à la hausse maintenant, il voudra naturellement attendre.

— Et tu le garderas aussi, n'est-ce pas? Tu as raison. Quoi qu'il en soit, sur le café que je t'ai vendu avant-hier, tu gagnes déjà quatre cents francs.

— Je te le vends! s'écria le jeune homme avec une joie subite.

— Pourquoi si vite? Le prix montera encore.

— C'est mon premier gain, François. J'ai hâte de le réaliser. Il me semble que j'ai trouvé un trésor!

— En effet, je me rappelle encore combien la première affaire heureuse que je fis — et elle était encore plus minime — m'émut et me fit plaisir. Ainsi, tu cèdes ton café à deux liards de bénéfice. Je le prends; il est vendu.

Contenant sa voix, il murmura à l'oreille du commis :

— J'ai peu de temps, car il y aura beaucoup de mouvement dans les bureaux. Cependant je voudrais te parler un instant en particulier si c'est possible.

Raphaël sortit du bureau et le conduisit devant une des portes du vestibule.

— Voici le cabinet de monsieur, dit-il en l'ouvrant. Nous pouvons y causer en sûreté. Il me semblait bien que la hausse des prix du café n'était pas la seule cause de ta gaieté. Si je ne me trompe, tu n'avais pas même de café. Je parie que tu vas me parler de Lucie Spelt.

— Justement! reprit François. Il y a une nouvelle, une grande nouvelle. Sera-t-elle favorable, je ne le sais pas; mais, néanmoins, je suis content

comme s'il devait m'arriver un grand bonheur aujourd'hui. C'est un pressentiment, et, quoi que je fasse pour devenir raisonnable et modérer mon espérance, tout se teint de rose à mes yeux. Ah! quel service inestimable tu m'as rendu pour tes bonnes paroles chez M. Spelt! Le père de Lucie a fait savoir hier à ma mère, par une lettre très-aimable, qu'il se proposait de venir lui parler ce matin d'une affaire importante. C'est la première fois que M. Spelt s'annonce si cérémonieusement. Que dis-tu de cette nouvelle, ami Raphaël?

Le commis prit la main de François et répondit avec une sympathie sincère :

— Allons, allons, c'est une affaire conclue; on va fixer les conditions de ton mariage. Cela me fait autant de plaisir, François, que si j'étais le futur époux.

— Il y a cependant une chose qui ne me paraît pas très-claire, murmura le commis-voyageur. Si, par hasard, nous vendions d'abord la peau de l'ours? Je me demande pourquoi M. Spelt n'a rien laissé soupçonner de son intention à Lucie. Voudrait-il dire à ma mère que je dois renoncer à tout espoir?...

— Pas du tout, François. S'il veut parler à ta mère, en particulier, c'est pour régler avec elle les conditions matérielles de ton mariage. Oui, oui, ami Walput, tous tes désirs vont être accomplis, n'en doute pas...

— Je voudrais douter, que je ne le pourrais vrai-

ment pas, s'écria joyeusement François. Ah! Lucie Spelt, ma femme! Tiens, Raphaël, je dispose de toi sans demander ta permission. Tu seras mon témoin... et fasse Dieu que je puisse te rendre bientôt le même service!

— Bientôt, bientôt! répéta le commis avec un sourire d'incrédulité sur les lèvres.

— Qui sait? s'écria François. Depuis avant-hier, je crois que l'impossible est devenu possible. Ce que M. Verboord m'a dit de toi...

— Comment! M. Verboord t'a parlé de moi? interrompit Raphaël avec une émotion subite.

— Oui, et d'une façon qui m'a donné beaucoup à réfléchir. Le cœur me battait de joie pour toi.

— Mais, pour l'amour du ciel, François, que disait-il de moi?

— J'étais au café, près de la Bourse, lorsque M. Verboord entra et se plaça à la même table que moi. Il est très-bienveillant envers moi, tu le sais. Nous causions des affaires de commerce, lorsque par hasard je prononçai ton nom à propos des quelques balles de café que je t'ai vendues. Là-dessus, M. Verboord s'est mis à porter aux nues ton intelligence et ton activité; il a dit que tu deviendrais très-riche un jour et que, mieux que personne, tu mérites d'être heureux. En un mot, Raphaël, il n'y a aucune qualité du cœur ni de l'esprit dont il ne te reconnaisse doué, et il parle de toi en des termes si flatteurs que je crus entendre un père qui vantait les vertus d'un

fils bien-aimé. Alors j'ai compris ton espérance, et je me suis réjoui à la pensée que les douleurs d'un amour malheureux te seront probablement épargnées.

Le cœur de Raphaël battait violemment en écoutant les paroles de son ami. Il resta silencieux comme s'il était plongé dans un rêve.

— Allons, dit Walput, du moins je ne serai pas seul content. Ceci non plus n'est pas une mauvaise nouvelle, n'est-ce pas? Adieu, Raphaël!

Le commis lui serra chaleureusement la main, l'accompagna jusqu'à la porte du cabinet, et lui dit d'un ton profondément ému:

— Merci, merci, pour ta bonne amitié.

Lorsqu'il fut seul, Raphaël rentra dans la chambre et resta un instant immobile, le regard fixé vers la terre; mais bientôt il poussa un cri de joie, et ses yeux étincelèrent.

— Quatre cents francs, murmura-t-il. J'ai gagné quatre cents francs! Quelle impression me fait ce premier gain! Si Félicité le savait! Cette nouvelle la convaincrait, elle et sa mère, que la crainte de M. Verboord n'est pas fondée.

Il quitta le cabinet et entra dans le vestibule, au bout duquel il frappa à une porte, et l'ouvrit après avoir reçu une réponse.

— Excusez-moi, madame, s'écria-t-il avec un enthousiasme contenu, je crois que je vous ferai plaisir en vous apprenant une bonne nouvelle. Il y a une hausse subite sur le prix du café!

Les deux femmes surprises, se levèrent et s'approchèrent de lui.

— Dieu soit loué, s'écria Félicité, de délivrer ainsi mon père de ses inquiétudes.

— Les prix sont-ils donc montés tout d'un coup à un cours favorable ? demanda la dame avec quelque incrédulité.

— Pas tout à fait, madame, répondit Raphaël, mais ils montent encore et mon maître pourra probablement vendre le sien avec avantage. Moi qui ai acheté le café à un cours moins haut, je l'ai vendu et j'ai gagné quatre cents francs.

Cette nouvelle n'eut pas le résultat que le commis en attendait. Un léger sourire plissa les lèvres de madame Verboord; la jeune fille le regarda avec étonnement, comme pour lui demander comment un gain si minime pouvait le ravir de joie.

— Ah ! s'écria Raphaël, je suis commerçant, Dieu bénira mes efforts. Je travaillerai, je courrai, je suerai sang et eau, je forcerai le sort à me devenir favorable. Ce premier pas décide de toute ma vie ; il me montre dans l'avenir un but brillant, et je l'atteindrai, quels que soient les obstacles qui s'élèvent devant mes pas.

— C'est donc bien vrai que vous allez devenir négociant ? demanda la jeune fille d'un ton de mécontentement. Vous serez donc aussi soucieux et inquiet ? Ne faites pas cela, vous vous en repentirez. Je deviens toute triste rien qu'à vous entendre dire cela.

— En effet, mon ami, ajouta madame Verboord, vous pourriez peut-être choisir une carrière plus agréable.

— Mais, madame, je me sens appelé au commerce, répliqua le jeune homme, poussé par une irrésistible vocation. S'il est vrai que Dieu m'ait donné quelques qualités d'esprit, c'est certes pour cette partie-là ; et je ne reconnaîtrai pas ses dons avec ingratitude. Je veux devenir riche, très-riche, et je le deviendrai, soyez-en certaine.

— Pauvre Raphaël! soupira Félicité comme effrayée. Que lui arrive-t-il donc !

— Calmez-vous, monsieur, dit la mère. Certainement, nous vous félicitons de votre bénéfice ; mais quatre cents francs ne sont pas une fortune.

Le commis devint rouge de honte ; il lui sembla qu'il s'était laissé aller trop loin, et surmontant son agitation :

— Excusez-moi, madame, balbutia-t-il. J'ai tort et je dois vous paraître insensé ; mais c'est pour moi une foi inébranlable que la fortune ne me refusera pas ses faveurs. En tout cas, si j'échoue, ce ne sera pas faute de zèle et d'activité... Et cependant... non, je ne me trompe pas.

— Je le vois, dit madame Verboord en hochant la tête, les bons conseils n'y feraient rien. Vous êtes possédé du démon du commerce. J'admets que ces calculs continuels et ces luttes incessantes contre le sort aient quelque chose d'attrayant pour un homme ; mais cela ne fait certainement pas une vie agréable

5.

et à la femme et aux enfants ; et vraiment, monsieur Banks, j'aimerais mieux vous voir entrer dans une autre carrière.

— Je vous en prie, Raphaël, ne vous faites pas commerçant ! murmura Félicité.

Le jeune homme était très-ému, le cœur lui battait violemment. Que signifiaient les paroles de madame Verboord? Pourquoi semblait-elle inquiète du sort réservé à sa future femme? Quel était le sentiment qui poussait Félicité à le supplier de renoncer au commerce? La prédiction de son ami François Walput se réaliserait-elle? Mais le commerce était le seul moyen de faire fortune.

Toutes ces idées traversèrent son cerveau avec la rapidité de l'éclair. Ce fut avec hésitation qu'il répondit :

— Madame, le mobile le plus puissant d'un commerçant, le but de tous ses soins et de toutes ses inquiétudes, c'est le sort de sa famille. Quelle plus grande preuve d'amour peut-on donner à ceux qui nous sont chers, que de consacrer toutes les forces de son esprit, toute son âme et toute sa vie à leur bien-être? Et quand Dieu bénit nos efforts et que la fortune les récompense, à quoi nous sert l'argent gagné? A rendre notre femme et nos enfants heureux, à les entourer de luxe et de délices, et à pouvoir dire : « Voici le fruit de mon zèle et de mon amour ! »

La mère de Félicité regardait le jeune homme avec

étonnement, et elle allait lui faire une remarque; mais tout à coup la porte s'ouvrit, et M. Verboord entra dans la chambre.

Il paraissait tout à fait changé; sa physionomie était éclairée par une expression de joie, il riait même à son entrée. Il feignit de s'étonner de la présence du commis, et dit en s'arrêtant à quelques pas :

— Tiens, tiens, il me semble que vous usez agréablement le temps. Moi qui croyais que M. Banks ne quittait jamais le bureau en mon absence !

— Madame aura la bonté de m'excuser près de vous, monsieur, murmura le commis en s'inclinant profondément.

Il voulait se diriger vers la porte, mais le négociant le retint par la main.

— Non, restez, dit-il, j'ai à vous parler.

— Ne soyez pas fâché parce que Raphaël a quitté le bureau, dit madame Verboord. Je l'ai fait appeler pour lui demander la cause de votre inquiétude. C'était une heureuse inspiration, car il nous a apporté de bonnes nouvelles et nous a consolées.

Sans faire en apparence attention à cette explication, le négociant s'approcha de sa fille, prit sa tête entre ses mains et lui appliqua un tendre baiser sur les joues.

Félicité, surprise par cette douce caresse, sauta au cou de son père.

Dès qu'il put se dégager de l'étreinte de la jeune

fille, M. Verboord s'aprocha de sa femme et, lui serrant les mains :

— Ma bonne Laurence, je vous ai fait de la peine? Il faut me le pardonner. Il y a de bonnes nouvelles, et nous pouvons penser que tout danger est passé. Je ne suis pas fâché contre Raphaël. Je sais peut-être ce qu'il est venu vous annoncer.

— La hausse du prix du café.

— Ah! mon garçon, dit-il en menaçant le commis du doigt, vous parlez des affaires de commerce avec les femmes. Ce n'est pas prudent... Néanmoins, puisque vous avez consolé ma femme et ma fille, je vous remercie. Heureux coquin qui ose risquer son argent à l'étourdie, et qui tire immédiatement profit de son imprudence! Car si vous voulez vendre, Raphaël, vous gagnez déjà quelque chose sur votre café.

— J'ai vendu, mousieur, répondit Banks avec un regard où brillait une fierté contenue.

— Déjà! ce n'est pas raisonnable.

— J'ai gagné quatre cents francs, monsieur

— Mais si vous aviez attendu? Maintenant que les prix sont à la hausse...

— En effet, monsieur; mais la pensée d'un premier gain, cela m'ensorcelait.

— Dites donc, mon père, s'écria Félicité, n'est-il pas vrai que Raphaël a tort de se faire commerçant?

— Pourquoi donc, mon enfant?

— Je ne sais pas, papa; il me semble que c'est

une triste profession, et vraiment si j'étais libre de mon choix, je ne voudrais jamais devenir la femme d'un commerçant.

— Au contraire, ma chère, dit M. Verboord en riant, j'espère bien que tu n'auras jamais d'autre mari qu'un commerçant. Tu ne vois que le revers de la médaille ; mais, mon enfant, si je n'avais jamais fait le commerce, comment m'aurait-il été possible d'amasser une fortune et de vous assurer un sort convenable dans le monde ? Le commerce est le seul moyen de s'enrichir.

Il mit sa main sur l'épaule de Raphaël et dit :

— Et voici un gaillard, Félicité, qui ira peut-être plus loin que ton père s'il veut être prudent.

— Oh ! monsieur, je vous remercie mille fois de l'intérêt que vous me témoignez, murmura le commis osant à peine parler, de peur de montrer quelle orgueilleuse et téméraire croyance était descendue dans son cœur.

Le négociant comprit à ses yeux étincelants qu'il acceptait la prédiction avec une confiance sans bornes.

— Vous ne devez cependant pas trop espérer, dit-il, surtout ne pas espérer trop vite. Le commerce a ses vicissitudes, et il faut beaucoup de temps et beaucoup de bonheur pour amasser son premier capital ; mais ayez courage, vous êtes jeune, et, dussiez-vous souffrir quelques revers, à la fin, je le crois, vous gagnerez de quoi faire de grandes affaires... Mainte-

nant j'ai quelque chose à vous dire à la hâte... Dans deux minutes je suis de retour, Laurence.

Le négociant conduisit le commis jusque dans le corridor ; là, il s'arrêta et lui dit :

— Ainsi vous connaissez le mouvement qui s'opère sur le café?

— Oui, monsieur, François Walput m'a donné deux liards de gain par livre.

— La hausse est déjà à deux et demi, et elle continuera. Je commence à espérer que je me tirerai avec avantage de cette affaire. J'ai même tant de confiance, que j'achèterais encore du café si j'avais de l'argent disponible.

— Dans deux ou trois jours peut-être, monsieur, le café reviendra à son haut cours de la saison, remarqua Raphaël. Alors, nous pourrions payer les effets sans devoir attendre l'envoi d'argent d'Amérique.

— C'est justement de cela que je veux vous parler, interrompit M. Verboord. J'ai trouvé un moyen tout prêt. Un bon ami, qui n'a pas besoin de se déranger pour un ou deux millions, m'a offert ses services. Bien que je ne lui aie pas encore dit que sa bienveillance me deviendrait nécessaire, je suis bien sûr qu'il consentira immédiatement à tout ce que je demanderai. Ne vous inquiétez donc plus de cette affaire.

— Monsieur est bien sûr que l'argent sera prêt? demanda Raphaël.

— Certainement. Puisque le riche négociant Dor

neval m'a prié avec insistance de lui offrir l'occasion de m'obliger.

— M. Dorneval! murmura Raphaël avec un léger frisson.

— Eh bien, qu'y a-t-il d'étonnant dans ce nom? demanda M. Verboord en riant.

— Rien, Monsieur, répondit Raphaël se contenant avec effort; mais si vous attendiez jusqu'à demain. Qui sait? vous n'aurez peut-être pas à implorer le service d'autrui.

— Non, je veux ôter ce souci de ma tête; aujourd'hui même, je vais parler à mon ami Dorneval. Allez au bureau, et, s'il y a quelque chose d'extraordinaire, faites-moi avertir.

Raphaël fit un pas pour accomplir l'ordre de son maître; mais, poussé par une singulière pensée, il se retourne et dit :

— Monsieur, je possède maintenant dix mille quatre cents francs. Je serai heureux que vous eussiez la bonté de les employer.

Le négociant éclata de rire, et, tandis qu'il poussait son commis avec une ironie amicale, il s'écria :

— Bien, bien, est-il possible? Il m'offre un prêt, comme un grand capitaliste! Merci, mon garçon, de votre bonne intention, mais nous n'en sommes pas encore là.

IV

M. Verboord se promenait dans une vaste salle d'une maison du Grand-Marché. Il paraissait attendre quelqu'un ; car il regardait avec distraction des gravures pendues à la muraille et tournait la tête vers la porte au moindre bruit qu'il entendait dans le vestibule; mais son extérieur ne trahissait point une préoccupation pénible.

Un monsieur entra avec une hâte visible, courut au négociant et lui prit la main.

— Ah! mon bon ami Verboord, vous m'excuserez de vous avoir fait attendre quelques instants, le banquier Schorul me retenait. Que je suis heureux de vous voir! J'avais l'intention d'aller vous voir demain. Vous me prévenez, je vous remercie. Nous allons traiter d'une affaire importante, n'est-ce pas?

— Importante, oui et non, répondit Verboord. Pour moi, peut-être, mais pas pour vous.

— Je parie que j'ai deviné le but de votre agréable visite.

— C'est impossible, monsieur Dorneval.

— Impossible? Vous venez me parlez d'une belle et charmante demoiselle qui, à ma soirée, a ébloui les yeux de tous les jeunes gens.

— Vous vous trompez, M. Dorneval.

— En un mot, de la charmante mademoiselle Félicité Verboord?

— Pas du tout, je viens vous parler d'affaires matérielles, d'argent, de fonds.

— Tiens, tiens, c'est autre chose! murmura Dorneval avec une légère nuance de déception. Asseyez-vous, j'écoute.

— Permettez-moi, commença M. Verboord, de vous donner quelques explications nécessaires, avant que je vous dise pourquoi je suis venu aujourd'hui. Mes affaires sont un peu embrouillées.

— Vos affaires embrouillées? Vous m'effrayez! interrompit Dorneval avec une grande surprise.

— Ce n'est pas là ce que je veux dire, reprit le père de Félicité en souriant. Jugez-en. Sur l'ordre exprès de mon correspondant de Charleston, — la maison Christoval Ortado, — j'ai envoyé presque toute une cargaison de tissus de coton. L'époque à laquelle on devrait en faire le paiement est échue.

— Et vous n'en recevez pas de nouvelles?

— En effet... Comment savez-vous cela, monsieur Dorneval?

— C'est que, par le même vaiseau, j'ai envoyé à la maison Christoval Ortado une partie de soie et que j'attends aussi un envoi d'argent. La navigation a été très-difficile dans la mer d'Amérique par les violentes tempêtes. La maison Ortado remplit toujours exactement ses engagements.

— Et votre envoi était-il considérable? demanda M. Verboord avec quelque inquiétude.

— Très-considérable : une grande quantité de soie. Mais achevez, mon ami.

— Le prix d'achat de cette cargaison de coton, reprit Verboord, a fait naturellement un vide dans ma caisse. Par hasard, une autre partie de mon capital est immobilisée dans un stock de café que je ne puis vendre maintenant sans grandes pertes. J'ai fait des traites qui échéent lundi prochain. S'il arrivait que le retour de mes fonds d'Amérique tardât jusqu'après cette date...

— Ah ! je comprends, interrompit l'autre. Il vous faut quelque argent comptant.

— Pour quelques jours. Peut-être n'en aurai-je pas besoin.

— Et vous ne voulez pas invoqner la bienveillance de votre banquier, pour sauvegarder votre crédit de toute atteinte ?

— C'est cela, monsieur Dorneval. Jusqu'ici, je n'ai

rien perdu; tout mon capital est intact; il y a toute sûreté.

— Et c'est à moi que vous venez demander ce service? Eh bien! je vous remercie du fond du cœur de cette preuve d'amitié.

— Que voulez-vous dire? demanda M. Verboord en le regardant avec un air de doute.

— C'est tout simple. Vous n'avez pas besoin de tant de détours. Envoyez-moi des promesses de payement à un mois ou plus longtemps, comme vous voudrez, je ferai les fonds. Ma confiance en vous est illimitée, et je suis charmé d'avoir trouvé l'occasion de vous prouver ma bonne volonté; disposez librement de ma fortune.

M. Verboord était profondément touché de la façon aimable et généreuse avec laquelle Dorneval lui accordait le service demandé. Il lui prit la main et le remercia chaleureusement, puis se leva comme s'il se disposait à partir.

— Non, asseyez vous et restez encore, dit Dorneval. Moi aussi j'ai à vous parler d'une affaire importante.

— Si je pouvais vous montrer combien je suis sensible à votre bonne amitié! murmura M. Verboord.

— Vous le pouvez, répondit Dorneval, et je ne doute pas que vous ne le fassiez. Comme vous, je crois qu'une petite explication est nécessaire.

— Voici l'affaire, continua M. Dorneval, madame

Verboord et votre fille Félicité étaient à ma dernière soirée. Si je ne me trompe, c'était la première apparition de votre charmante fille dans le monde. Pourquoi donc, mon ami, tenez-vous ce trésor si longtemps caché? On ne peut pas être si égoïste à l'égard de ses enfants. Quoi qu'il en soit, les yeux de tous les jeunes gens ont été, pendant toute la soirée, fixés sur mademoiselle Félicité. On raconte des merveilles de son naturel, de sa simplicité et de son esprit.

— Vous êtes trop bon, monsieur, et vous exagérez, pour flatter mon orgueil paternel, dit M. Verboord avec un sourire de vanité.

— Pas du tout; et la preuve de ma sincérité, c'est que mademoiselle Félicité a rendu mon fils Alfred, qui est sérieux comme un grand-livre, amoureux jusqu'à la folie. Depuis ce jour, le pauvre garçon en a perdu le sommeil, fait des pâtés dans mes livres, commet des bévues, écrit des bêtises dans mes lettres et n'est même pas en état de faire une addition sans fautes. J'ai vraiment compassion de lui, et je commence à craindre, que si cela durait, il ne restât idiot pour toute sa vie. — Vous paraissez étonné? Il y a de quoi, je le reconnais. Je lui ai dit de faire plus ample connaissance avec mademoiselle Félicité; mais il n'ose risquer aucune démarche à cet effet. Pour le commerce, il n'y a pas d'homme plus exact et plus entreprenant que lui; mais, quant aux affaires d'amour, il est timide et ignorant comme un enfant de sept ans. Je croyais le conduire demain chez vous.

Il tremblait déjà d'avance. Puisque vous êtes ici, je profite de l'occasion pour vous demander votre opinion là-dessus.

M. Verboord attendit quelque temps avant de répondre. Puis il murmura avec hésitation :

— Mon opinion sur quoi?

— Mais sur une intimité plus grande entre nos familles, peut-être sur un mariage prochain entre mon Alfred et votre Félicité?

— Est-ce sérieusement que vous parlez? demanda Verboord avec incrédulité.

— Certes, très-sérieusement! on ne plaisante pas avec le bonheur de ses enfants. Ainsi, vous consentez à ce que je vienne, de temps à autre, vous voir avec mon fils?

— Je suis vraiment confus, monsieur Dorneval. Que vous dirais-je? J'ai les larmes aux yeux. Comment! vous accepteriez ma Félicité pour votre belle-fille? Ma famille serait unie à la vôtre par les liens du sang? Je n'aurais jamais osé espérer un tel honneur, un tel bonheur.

— N'exagérez pas, mon bon monsieur Verboord, dit M. Dorneval en lui serrant joyeusement la main. Certes, ma maison jouit d'une belle renommée, et, sous ce rapport, je m'estime heureux qu'une alliance entre nous puisse aussi favoriser vos affaires. Vous êtes un brave et honnête homme pour qui j'ai toujours eu une estime particulière; mais, à parler franchement, il n'y a pas de générosité dans l'offre

que je vous fais. Supposez que ma fortune soit cinq fois plus grande que la vôtre. J'ai six enfants, et vous n'avez qu'une fille unique; vous avez donc de l'avance sur moi. N'est-ce pas ainsi?

— Il vous plaît de faire un tel calcul, balbutia M. Verboord. Vraiment, votre offre généreuse me confond ; je puis à peine croire que je ne rêve pas. Ah ! j'aime Félicité plus que ma vie, plus que ma fortune. Un pareil mariage pour elle dépasserait tous mes souhaits !

La conversation resta un instant interrompue. Tout à coup, M. Dorneval dit en se frottant les mains :

— Ah çà ! mon ami, puisque cette union entre nous ne vous sourit pas moins qu'à moi, je vous demande pourquoi nous tarderions tant à nous décider? Si je dois conduire souvent mon fils chez vous, nous allons être dérangés dans nos habitudes, et nous perdrons un temps précieux. Alfred restera distrait et rêveur; je crains qu'il n'embrouille mes affaires dans le bureau. D'ailleurs, pourquoi le laisser souffrir inutilement? Ne vaudrait-il pas mieux fixer immédiatement le mariage? Qu'en dites-vous? Est-ce que vous y consentez?

Verboord était ému, et il ne répondit que par des signes affirmatifs.

— Eh bien ! voici mes conditions, reprit Dorneval. Je donne à mon fils un intérêt dans ma maison pour une quote-part de cent mille francs et de plus un

traitement annuel de 6,000 francs, comme premier commis dans mes bureaux. Vous donnerez également à votre fille un intérêt de 100,000 francs. Si plus tard nos enfants veulent élever une maison de commerce à leur compte, nous mettrons chacun de notre côté le capital de leur dot à leur disposition. Acceptez-vous ces conditions?

— Sans hésitation, avec bonheur! répondit M. Verboord.

— J'ai encore trop besoin de mon fils pour ne pas désirer qu'il reste près de moi. Il est mon premier commis, et il me remplace pendant mon absence; il deviendra mon associé. Félicité demeurera donc chez moi. Je ferai approprier tout l'arrière-corps de logis, et le ferai orner avec assez de luxe pour qu'il soit digne de la femme de mon fils aîné. Soyez tranquille, Félicité sera aimée et fêtée ici comme une reine. Et puis, Verboord, cela nous donnera l'occasion de nous voir tous les jours et de devenir de bons amis... Est-ce décidé? Topez-là! avant huit jours, nous signerons le contrat.

M. Verboord prit vivement la main qu'on lui tendait :

— Merci, merci, dit-il. Ah! que ma bonne Félicité sera contente! Comme sa mère se réjouira d'une union si honorable pour son enfant!

Dorneval se leva et M. Verboord fit de même.

— Ainsi, demanda le premier, comme s'il se rappelait une circonstance oubliée, vous ne doutez pas

que mademoiselle Félicité n'accepte avec joie la main de mon fils?

— Soyez tranquille. Elle parle avec tant d'enthousiasme de votre soirée, du plaisir qu'elle y a eu, et surtout de l'amabilité de votre fils, que, sur ma parole, j'avais déjà pensé qu'une subite affection s'était emparée des deux jeunes gens.

— Ah! tant mieux! Mon Alfred est un garçon qui semble né pour le bonheur : tout lui réussit, si vous ne vous trompez pas. Félicité est encore jeune...

— En effet, mais un mariage si favorable, si brillant! M. Alfred est un jeune homme beau, aimable, intelligent, et qui est déjà bien vu dans le commerce. Tout conspire donc ici pour nous faire regarder ce mariage comme une faveur particulière du sort. N'ayez aucune crainte, monsieur Dorneval, je connais ma fille. La chose se présentât-elle sous des conditions moins belles, il suffirait que je la désirasse pour la faire accepter par Félicité.

— Vous ne pourrez encore rien me dire à la Bourse; le temps vous manquera pour parler à votre fille.

— Peut-être. Je cours tout d'une haleine à la maison pour annoncer la joyeuse nouvelle.

— Dans tous les cas, Verboord, je vous verrai ce soir à la Philotaxe. Portez-vous bien. Jusqu'à l'heure de la Bourse ou jusqu'à ce soir!

Ils allèrent ensemble jusqu'à la porte de la maison, et se serrèrent encore une fois la main.

M. Verboord traversa en toute hâte le Grand-Marché et atteignit sa demeure en quelques minutes.

Dans la cage de l'escalier il s'arrêta pensif, et, tandis qu'il essuyait la sueur de son front, il murmurait en lui-même :

— Calmons-nous. Une joie trop subite pourrait la rendre malade ; il faut un peu de prudence.

A ces mots, il ouvrit la porte de la chambre, courut à Félicité et la serra sans mot dire contre son cœur, tandis qu'une larme brillait dans ses yeux. Il vint embrasser sa femme de la même façon ; mais lui dit quelques paroles à l'oreille.

Madame Verboord recula et leva les mains au ciel. Sa figure rayonnait de bonheur. Ses lèvres remuaient, et elle semblait vouloir parler ; mais, sur un signe de son mari, elle se contint.

Félicité, stupéfaite et émue de la joie de ses parents, courut à eux et s'écria :

— Pour l'amour du ciel, mon père, dites-moi ce qu'il y a. Vous paraissez si content, que le cœur me bat d'émotion.

Le négociant jeta en riant un profond regard dans les yeux de sa fille.

— Ne puis-je pas savoir ce qui vous rend si heureux ? demanda-t-elle avec une sorte de dépit.

— Tu peux et tu dois le savoir, répondit son père ; mais il y a des affaires qui ne s'expliquent point par un seul mot.

Et, lui prenant la main, il poursuivit :

— Allons, mon enfant, soyons calmes. Assieds-toi là, à côté de moi ; modère ta surprise et ta joie : tu vas tout savoir.

Il la conduisit près d'une chaise, s'assit devant elle ; et, tout en gardant sa main dans les siennes, il dit d'un ton demi-sérieux, demi-comique :

— Sois sincère, Félicité, et réponds-moi sans crainte. A la soirée de M. Dorneval, il y avait beaucoup de jeunes gens qui t'ont dit mille galanteries et t'ont fait la cour. Une jeune fille, si distraite et si indifférente qu'elle puisse être, fait toujours une distinction entre ceux qui lui rendent hommage. Allons, dis : parmi les jeunes gens qui étaient à cette fête, quel est celui qui t'a semblé le plus aimable ?

— Quelle question ! bégaya la jeune fille embarrassée. Je n'ai pas pensé à cela, mon père.

— Je le crois ; mais penses-y un peu.

Félicité se tut ; elle ne comprenait pas l'intention de son père et le regarda avec un sourire de doute.

— Allons, je t'aiderai, dit M. Verboord. Si je ne me trompe, il y avait, entre autres, à cette fête, les fils de M. Daelmans, les frères Stevens, les jeunes MM. Van Tricht, Verlaet, Wens, Van Heurel, Richter et Williamps... Est-ce un de ceux-là qui t'a paru le plus aimable ?

La jeune fille fit signe que non.

— Alors, c'est un autre; mais qui? Allons, réponds-moi sincèrement. Lequel t'a paru le plus élégant, le plus aimable, le plus distingué?

— Ah ! mon père, puisque vous voulez connaître mon sentiment à ce sujet, dit la jeune fille en riant, je vous le dirai.

— Eh bien, qui est-ce ?

— C'est Alfred Dorneval.

Un double cri de joie retentit dans la chambre.

— Ah ! je le savais bien ! s'écria le négociant en pressant la main de sa fille. Écoute maintenant, Félicité, tu vas tout savoir ; mais reste calme, ne te laisse pas trop émouvoir. — Je viens de chez M. Dorneval, j'avais un grand service à lui demander ; il me l'a accordé avec une bonne grâce sans pareille. Cette affaire terminée, il m'a parlé de toi et de son fils. Il paraît que M. Alfred, depuis qu'il t'a rencontrée à cette fête, ne pense plus qu'à toi ; tu lui as fait une telle impression, qu'il en perd la tête et qu'il menace de devenir malade.

— Pauvre jeune homme ! dit en soupirant Félicité.

— Alfred a confié à son père la cause de son chagrin et lui a demandé la permission de se marier. Comprends-tu ?

Les yeux de la jeune fille étincelaient d'un naïf orgueil ; elle paraissait bien comprendre, mais elle hésitait dans sa croyance.

— De se marier ? demanda-t-elle. Avec qui ?

— Ah ! ah ! s'écria Verboord en riant, avec celle dont le charme l'a enchanté : avec toi, mon enfant.

— Ce bon Alfred ! murmura la jeune fille touchée, sa vive amitié pour moi n'était donc pas feinte.

— Certainement non ; depuis, elle s'est changée en un pur et profond sentiment d'amour. Son père, pour ne pas laisser longtemps le jeune homme plongé dans le chagrin, m'a demandé mon consentement à ton mariage. Et tu comprends bien que je n'ai pas hésité un instant. Félicité, mon enfant, dans un mois on te saluera du nom de « madame Dorneval! »

Et, transporté de joie, il la pressa contre son cœur, sa mère aussi l'embrassa en pleurant.

Quand les parents ravis rendirent à la jeune fille la liberté de ses mouvements, elle se laissa tomber sur une chaise sans mot dire. Elle était très-émue et paraissait trembler; une étincelle de fierté brillait même dans son regard et un léger sourire entr'ouvrait ses lèvres.

Ses parents s'étaient assis à côté d'elle, et se mirent tour à tour à lui parler avec enthousiasme des avantages de ce mariage, sans lui donner le temps de parler.

— O ma chère Félicité, s'écria la mère, que tu seras heureuse! Tu porteras un nom honoré et respecté, et tu brilleras dans le monde parmi les plus riches et les plus notables de toute la ville. Quel honneur!

— Oui, interrompit le père, tu auras des diamants, une riche voiture, une maison royale; car M. Dorneval veut que vous demeuriez chez lui, du moins quelque temps.

— Ah! Félicité, ce sera toi désormais qui recevra le monde aux fêtes de M. Dorneval. Je te vois déjà régner dans ces magnifiques salons, dont tu vas devenir le plus bel ornement.

— Tu seras fêtée et adorée, non-seulement par ton mari, mais aussi par ce bon et généreux M. Dorneval.

— Ta vie sera un délice éternel, ma chère Félicité; les fleurs du plaisir pousseront à tes pieds à chaque pas que tu feras.

— Ah! s'écria le négociant, et, dans mes vieux jours, je verrai ma fille à la tête d'une des plus puissantes maisons de commerce du pays.

Tandis qu'ils essayaient ainsi de faire partager leur joie à Félicité, la jeune fille était tombée peu à peu dans une profonde rêverie.

— Eh bien, mon enfant, tu ne dis rien? demanda la mère. Un pareil lot n'est-il pas digne d'envie?

— Trop beau! je n'ose pas y croire, murmura Félicité.

— Tu es aussi contente que nous; avoue-le franchement, dit M. Verboord en riant.

— Oui, oui, je suis contente, papa, répondit-elle avec hésitation; mais, mais...

— Quoi, mais? Tu m'étonnes!

— Mais déjà quitter ma mère... Je suis encore si jeune!...

— N'est-ce que cela? Tu ne demeureras qu'à un

pas d'ici. Nous serons ensemble tous les soirs ; les deux ménages n'en formeront qu'un.

— Ne pense pas à cela, dit madame Verboord. Je me sens rajeunie de dix années à l'idée seule de cet heureux mariage.

— Songe un peu, Félicité : ton mari reçoit une dot de cent mille francs, je te donne aussi la même somme. En outre, M. Alfred jouit d'un traitement de six mille francs. Dès le premier jour de ton mariage, tu auras donc un revenu de seize mille francs au moins. Et comme les capitaux sont placés dans le commerce, je puis dire : de vingt mille francs.

Et, en outre, la jouissance libre d'une grande maison, de belles voitures et d'un château avec le plus beau parc que l'on puisse trouver. Ah! Félicité, te voilà devenue riche comme une petite reine.

La jeune fille sourit, pour ne pas attrister ses bons parents dans leur joie; mais elle resta visiblement pensive et distraite.

— Ce qui surtout doit te rendre heureuse, Félicité, dit son père d'un ton sérieux, c'est que ton mariage va me délivrer pour toujours de mes inquiétudes et de mes maux de nerfs. Car, une fois que le sort de mon enfant est assuré, je n'ai plus de raison d'avoir des soucis. Je me dépêcherai de faire bâtir à Brasschaet la maison de campagne, je pourrai y consacrer plus d'argent. Au lieu d'un château, tu en auras deux. Je comprends ton émotion, le mariage est un événement important dans la vie d'une jeune fille,

et je te laisserai bien le temps de te calmer; mais faut que je sorte à l'instant; l'heure de la Bourse est là. Allons, je puis dire à M. Dorneval que tu acceptes avec joie, n'est-ce pas?

Le négociant fut obligé de répéter sa question, car Félicité resta muette comme si elle ne l'avait pas entendue. Elle répondit sans émotion apparente :

— Cher père, je ferai tout ce que vous désirez.

— Très-bien ! tu es une bonne fille, je le sais; mais à quoi penses-tu ainsi? On dirait qu'il te reste une arrière-pensée.

— Non, mon père; mais je me demandais ce que Raphaël dira de cette nouvelle subite? Il sera bien surpris, n'est-ce pas?

— Le bon garçon sera tout joyeux. Lui qui se réjouit au moindre bonheur qui m'arrive. Je parie que les larmes lui viendront aux yeux en apprenant ce brillant mariage. Tu le verras; je lui dirai en sortant que tu désires lui parler. Allons, à tantôt, je reviendrai peut-être avec le vieux M. Dorneval. — Dans tous les cas, veille à ce que le dîner soit présentable : on ne peut pas savoir...

Il était déjà sorti de la chambre lorsqu'il prononça ces dernières paroles.

En entrant dans le vestibule, il fit signe à son premier commis; celui-ci, croyant que son patron l'appelait pour l'accompagner à la Bourse, vint à lui le chapeau à la main.

M. Verboord s'avança silencieusement vers la porte

d'un cabinet et l'ouvrit; mais se croyant assez loin du bureau, il resta sur le seuil et dit à Raphaël à demi-voix :

— Raphaël, j'ai à vous annoncer quelque chose qui vous fera plaisir.

— Ah! monsieur, le café a-t-il encore monté?

— Non, non, je ne pense pas au café, mon ami. C'est une tout autre affaire... Félicité va se marier.

Un frisson nerveux parcourut le corps du jeune homme; mais, quoique sa physionomie exprimât un étonnement extraordinaire, quelque chose comme un espoir mystérieux semblait briller dans ses yeux.

— Mademoiselle Félicité va se marier? murmura-t-il.

— Un riche et brillant mariage! Son mari est jeune et beau; il appartient à une des plus importantes maisons de commerce de la ville. Son père possède des millions. Cela vous étonne, n'est-ce pas? Comme vous me regardez! Vous voudriez bien savoir qui va devenir mon gendre. Je n'ai pas le temps maintenant. Entrez au salon, Félicité vous attend; elle-même vous dira le nom de son futur mari. Oh! elle est bien contente.

En disant ces mots, il avait reculé de quelques pas. Lorsqu'il eut fini, il se retourna tout à fait et se dirigea en toute hâte vers la porte.

Raphaël resta immobile comme s'il était frappé d'un coup de foudre. Il ne poussa pas le moindre

soupir et l'expression de son visage ne changea même point pendant quelques instants ; mais bientôt il revint à lui et il rentra tout effrayé dans le cabinet, en fermant machinalement la porte derrière lui.

Là il se laissa tomber sur une chaise et mit sa tête dans ses deux mains comme s'il ne pouvait plus porter le poids de son cerveau.

A la fin pourtant, la clarté se fit dans son esprit, les battements de son cœur se ralentirent, il se leva et regarda dans l'espace d'un air égaré ; puis il murmura en lui-même :

— Un riche et brillant mariage ! Son mari appartient à l'une des principales maisons de la ville ! Son père possède des millions ! Et elle est bien contente. elle-même veut m'annoncer le nom de son futur mari ! Oh ! je le craignais ! Alfred Dorneval ! Tous ces rêves séduisants, toutes ces douces émotions, tout cet espoir enchanteur, ce n'était que de la folie, de l'orgueil..... de l'ingratitude peut-être ! et son sourire, le regard de ses yeux, les paroles de son père, tout cela n'était que fausse illusion ! Et moi, pauvre fou, j'ai cru que le sort me préparait un heureux avenir, tandis qu'il ne faisait que se moquer de ma ridicule présomption ! Mon Dieu, si j'étais coupable, en effet, je suis bien cruellement puni. Mon cœur saigne, mon âme est déchirée par l'angoisse, le désespoir et la honte, tout est noir !... Mon avenir, un sombre précipice où je ne vois rien que des éclairs menaçants..... Et elle, elle est contente !

Cette pensée cuisante le fit sauter debout pendant qu'il murmurait encore :

— Contente !... heureuse !... Mais si je rêvais ? si mes yeux s'étaient tout à coup égarés ?

Il se frotta un instant le front, puis murmura avec un profond découragement :

— Non, non, l'orgueilleux serviteur qui ose lever ses regards jusque sur la fille de son maître, reçoit la récompense méritée de sa vanité. Je suis un commis, un misérable. Hélas ! pourquoi l'ai-je oublié ? Félicité, la femme d'Alfred Dorneval ! Quelle joyeuse nouvelle ! Ah ! on se réjouit, on triomphe, toute la ville donne des fêtes, l'épousée est chargée de fleurs, les souhaits de bonheur retentissent à sa rencontre. Elle, elle nage dans un sentiment de béatitude infinie... Et moi, je languis de douleur, je meurs oublié, et je descends dans la tombe avec le secret de mon égarement et de mon amour téméraire.

Après un instant de silencieuse réflexion, il reprit d'un ton plus résigné :

— Mourir ! mais tout n'est-il pas mort en moi ? Que me font le commerce, la fortune, l'avenir ? Pour qui ou pourquoi vivrais-je ? Seul en ce monde, sans espérance, sans courage, sans but... O mon Dieu ! pourquoi ne m'avez-vous pas laissé au moins ma pauvre mère, afin que je puisse aimer et travailler pour quelqu'un !

Cette dernière pensée lui arracha des larmes.

Mais bientôt il poussa un cri d'angoisse.

— Ciel s'écria-t-il avec effroi, des larmes sur mes joues ! On m'attend, on peut venir m'appeler. Oh ! non, ne trahissons pas notre coupable faiblesse. Ce serait une injure sanglante pour elle et pour son père. Il est mon bienfaiteur ; je suis homme ; cachons ce douloureux secret dans le repli le plus profond de notre âme torturée... Fuyons loin d'ici... On vient !

Il ouvrit la porte du cabinet et marcha sans se retourner jusque dans la rue ; là, il tourna à droite et à gauche, comme quelqu'un qui cherche son chemin, puis il courut tout à coup dans une direction qui, s'il continuait à la suivre, devait le conduire aux remparts de la ville.

Il sentait un besoin absolu de solitude et d'espace ; après avoir marché devant lui pendant quelques minutes, il tourna à droite dans la rue Sainte-Anne, et sortit rapidement par la porte Borgerhout.

Non loin du chemin de fer, il revint sur le boulevard, sans remarquer que, dans la direction de la station, il y avait un homme qui lui faisait des signes joyeux et courait après lui.

Cet homme le suivit sur le boulevard ; et lorsqu'il l'eut atteint, il se jeta à son cou avec des cris de joie.

— O mon cher Banks, s'écria-t-il, que je suis heureux de te rencontrer ! ma mère a causé avec M. Spelt. Lucie devient ma femme, tout est décidé. Dans six semaines, la noce. Mille mercis, mon ami, de ton secours généreux. M. Spelt assure que tu es la cause

de mon bonheur. Tu lui as dit tant de bien de moi! Mais que vois-je? Est-ce que je me trompe? As-tu du chagrin?

Il recula étonné.

— Tu es pâle, tes yeux semblent rouges. Tu as pleuré? Que cela signifie?

— Ne me demande rien, dit Banks en soupirant, mon cœur est brisé, j'ai la mort dans l'âme; c'en est fait de moi.

— Mais parle donc clairement, Raphaël; tu me fais trembler d'inquiétude.

— Oh! je t'en prie, laisse-moi, je dois être seul, ou je deviens fou.

— Un terrible malheur a-t-il frappé ton maître?

Le commis secoua la tête.

— As-tu fait une mauvaise affaire, perdu ton héritage?

— Non, François.

— Ou perdu ta place chez M. Verboord? Non plus? Dis-moi donc pour l'amour de Dieu, ce qui te désespère ainsi, que je puisse te venir en aide ou du moins te consoler.

— Me consoler? Impossible. Le poignard qui m'a percé le cœur m'a blessé mortellement. Tout espoir est perdu.

— Mais pourtant la voix de ton ami...

— Il y a des secrets que l'homme emporte avec lui dans la tombe.

Le commis-voyageur se tut un instant ; un sourire presque imperceptible passa sur ses lèvres.

— Ah ! je le soupçonnais ! s'écria-t-il. En effet, ce sombre chagrin, ce profond désespoir ! je connais par expérience ce mal douloureux. Mais, mon ami, faut-il croire que le bonheur est perdu parce qu'un nuage noir a paru dans le ciel ? Cette maladie guérit au moindre rayon du soleil. Allons, verse ton chagrin dans mon cœur. Pourquoi me cacher ce que je sais depuis longtemps ?... Félicité, n'est-ce pas ?

— Elle va se marier, dit Raphaël en soupirant.

— O ciel ! se marier ? Avec qui ?

— Avec Alfred Dorneval.

— Est-ce bien vrai ? Le mariage est-il décidé ?

— Irrévocablement.

Le commis-voyageur pâlit ; il prit le bras de Banks, et lui dit :

— Maintenant je comprends ton chagrin. Oh ! c'est un terrible martyre d'être frappé ainsi d'une désillusion mortelle... Mais tu te trompes peut-être. Ce mariage n'est encore qu'un projet. La moindre circonstance peut en empêcher la réalisation. Alors tu aurais souffert inutilement cette douleur cruelle.

— Félicité est contente ; elle envisage ce mariage avec bonheur, murmura le commis avec une amère ironie.

— Contente ? Elle ? Elle est jeune, naïve et pure. On ne trahit pas si subitement son premier amour.

— Ah ! tais-toi, tu me déchires le cœur, dit le

jeune homme. Je me suis trompé. L'orgueil m'avait aveuglé. Dans son doux sourire, dans sa poignée de main amicale, je croyais voir des témoignages de son affection ; l'extrême bonté de ses parents pour moi me paraissait un encouragement. Hélas ! elle ne se doutait pas même de mon espoir téméraire. Elle va se marier ; ce mariage doit me faire mourir... Et son père vient me l'annoncer avec la conviction que cette nouvelle me transportera aussi de joie. Et elle, Félicité, elle veut elle-même me dire le nom de son futur, pour que je prenne part à sa joie et à son triomphe ! Pauvre fou ! je rêvais d'amour, de bonheur, d'avenir ; je voyais au loin s'ouvrir devant mes yeux un paradis... Et je me réveille, l'âme ulcérée, le désespoir dans le cœur et la tombe béante à mes pieds !...

François Walput conduisit son ami près d'un banc et le força de s'y asseoir.

— Allons, Raphaël, dit-il, tâche de te calmer un peu, et parlons en hommes raisonnables. Suppose qu'en effet ce mariage ait lieu ; mais une blessure, quelque douloureuse qu'elle soit, se guérit peu à peu. Tu es jeune, tu te consoleras, et un temps viendra où tu ne penseras plus à ce coup du sort.

— Jamais ! jamais ! murmura Raphaël d'une voix rauque. Il n'y a plus de repos, plus d'espoir, plus de bonheur possible pour moi. C'est ma vie que l'on a brisée.

— Le désespoir donne de pareilles idées, Raphaël.

Le temps, d'autres affections, les soucis du commerce guériront la maladie de ton âme.

— Il ne reste plus de place dans mon cœur pour un autre amour; le commerce m'est odieux. C'est pour elle que je voulais devenir riche, pour qu'elle ne regrettât jamais son amour pour moi, pour que je fusse à même de lui rendre ce qu'elle m'aurait sacrifié. Pour qui travaillerais-je maintenant? Pour moi! Dans quel but? je n'ai plus d'ambition, plus de courage. Tout le monde m'est devenu indifférent. Il ne me reste plus qu'à partir, et à aller languir et mourir loin d'elle.

— Comment! s'écria Walput, tu veux quitter Anvers? Quelle folie! Non, non, demain tu auras déjà trouvé quelques forces contre le désespoir et tu auras déjà surmonté cette fatale tentation.

— Sois raisonnable à ton tour, mon ami, dit Raphaël. Je verrais entrer M. Alfred Dorneval dans la maison de mon maître sans trembler d'effroi et peut-être de jalousie? Il me faudrait compter un à un les jours qui s'écouleront jusqu'à l'heure où il conduira Félicité à l'autel? Est-il possible que j'assiste jusqu'au bout aux préparatifs de mon malheur, et que j'attende qu'on se réjouisse autour de moi d'un événement qui me fera haïr la vie? N'est-ce pas que mon cœur saignerait mille fois? On ne peut cependant pas exiger cela d'un homme?

Walput hocha la tête avec découragement.

— Pauvre Banks! dit-il en soupirant, quelque

raison que tu aies de te croire malheureux, tu juges l'affaire plus noire qu'elle ne l'est réellement. Si aujourd'hui tu restes sourd à toute consolation, demain tu envisageras ton état avec plus de clarté et de calme. Et quant à ton projet de quitter Anvers, je suis bien certain que tu ne l'exécuteras pas.

— Mais, quand je ne voudrais pas l'exécuter, j'y serais forcé, répliqua Raphaël. M. Verboord a agi généreusement avec moi ; sa femme a consolé ma mère sur son lit de mort. Si un fol égarement m'a fait méconnaître le devoir de la reconnaissance, je n'oublie pas cependant ce que je dois à mes bienfaiteurs. Qui sait si, après son mariage, Alfred Dorneval ne viendra pas demeurer dans la maison de M. Verboord ? Il serait donc mon maître et me donnerait des ordres ? Et si je quitte ma place de commis avant cette époque, ne la rencontrerai-je pas tous les jours dans une riche voiture et à côté de celui qui m'a ravi la lumière de ma vie ? Non, je pourrais révéler ce que j'ai osé espérer un jour. Ce serait uue honte sanglante pour les âmes généreuses qui ont droit à ma reconnaissance.

Le commis-voyageur regarda sa montre et dit avec douceur :

— La Bourse est déjà ouverte, je ne puis m'empêcher d'y aller. Viens avec moi, Raphaël ; tu dois dîner et alors il sera temps d'aller à ton bureau.

— Je ne vais plus à mon bureau, répondit Banks.

— Comment ! tu as renoncé à ta place ?

— Non, mais c'est égal.

— Je ne puis cependant pas te laisser seul, dans une telle disposition d'esprit, Raphaël. Allons, sois homme. Viens avec moi en ville, je te conduirai à ta chambre, et après avoir passé par la Bourse, je reviendrai te chercher. Nous irons nous promener et nous causerons jusqu'à ce que ton désespoir soit un peu calmé. Je dirai à M. Verboord que tu as un grand mal de tête et que tu lui demande la permission de rester chez toi. Ainsi du moins ton absence n'étonnera personne aujourd'hui.

Le commis resta muet.

— Tu veux donc me faire manquer la Bourse? demanda Walput. Soit! M. Spelt, qui croit qu'il me rencontrera à la Bourse, le prendra comme il voudra, je ne te quitterai pas.

Raphaël se leva.

— Tout m'est égal, dit-il; il ne faut pas t'exposer pour moi à des désagréments, Allons, je te suis.

Ils tournèrent derrière un bosquet de lilas et se trouvèrent dans la grande allée. Le commis marchait la tête basse. Walput l'arrêta tout à coup et lui dit:

— Nous avons le temps, Raphaël; en moins d'un quart d'heure j'ai fini à la Bourse, Je suis dans une grande indignation et le sang me bout.

— Contre moi? demanda Banks avec surprise.

— Non, contre Félicité et ses parents. Leur conduite envers toi est blâmable et cruelle. Comment! on reçoit dans la famille un jeune homme beau et

sensible comme toi; on le laisse causer librement avec une jeune fille; on fait naître comme à dessein les occasions de lui inspirer une espérance flatteuse? Et puis, parce qu'un richard offre sa main, on sacrifie le malheureux à l'ambition et on lui brise le cœur sans la moindre pitié! Si j'étais à ta place, je me vengerais par un profond mépris.

Cette sortie de Walput n'était peut-être qu'une indignation feinte par laquelle il voulait éveiller dans le cœur ulcéré de son ami un sentiment de dépit et de colère, dans la conviction que c'était la meilleure arme contre son désespoir.

Raphaël le regarda avec un triste sourire et répondit;

— C'est encore une enfant naïve, François; elle n'a jamais soupçonné que je ressentais pour elle ou que j'espérais d'elle autre chose que de l'amitié. La bonté de ses parents les a aveuglés. Ils n'ont pas remarqué ce qui se passait dans mon cœur. Contre qui me fâcherais-je? Qui est coupable? Qui a quelque chose à se reprocher, sinon moi seul?

François renouvela ses tentatives; mais Raphaël, absorbé dans de douloureuses pensées, ne semblait plus écouter et regardait la terre.

Pendant qu'ils se trouvaient dans l'allée solitaire, ils n'aperçurent pas une calèche découverte qui accourait au grand trot de deux chevaux anglais pur sang.

Comme ils n'entendaient pas le bruit des roues sur

le sable uni, la personne qui conduisait la voiture leur cria de toutes ses forces de se garer.

Ils firent un saut de côté, et, pendant que la voiture passait comme un éclair en les enveloppant d'un nuage de poussière, ils entendirent le mot « maladroits ! » prononcé par une voix railleuse.

— Alfred Dorneval ! s'écria le commis-voyageur avec colère.

— Oh ! la prédiction ! s'écria Raphaël en frissonnant. Tiens, voilà l'avenir, voilà ce qui m'arrivera, et elle, elle sera assise à côté de lui... Non, non, arrière ! tout un monde entre elle et moi !

Walput prit la main de son ami et murmura :

— Allons, allons, malheureux ami. Il pourrait revenir : partons !

Et les deux jeunes gens disparurent dans un sentier, derrière un massif de lilas en fleurs.

V

Le lendemain, d'assez bonne heure, Félicité était debout près de la fenêtre de sa chambre, la tête penchée sur sa poitrine et le regard tourné vers la terre. Elle était plongée dans une rêverie profonde et resta pendant longtemps immobile comme une statue, sans que le moindre geste vînt trahir les émotions de son cœur.

Madame Verboord, qui était entrée depuis un instant dans la chambre, regarda la jeune fille en souriant et en hochant la tête, comme si elle savait la cause de la distraction de sa fille.

Elle s'approcha de la fenêtre en disant :

— Allons, mon enfant, tu ne peux pas...

Félicité tressaillit et se mit à trembler; mais elle reconnut sa mère et dit en soupirant, pendant qu'une légère rougeur colorait ses joues :

— O chère mère! c'est vous! Comme vous m'avez effrayée!

Sa mère la regarda cette fois avec étonnement.

— D'où te vient cette frayeur? demanda-t-elle. Que crains-tu donc, mon enfant?

— Je ne sais pas, ma mère, bégaya la jeune fille avec tristesse. J'étais absorbée dans mes pensées, votre voix m'a surprise, et j'ai eu peur comme si quelque mal me menaçait.

— Qu'est-ce que cela signifie? s'écria madame Verboord en riant; on dirait que tu as du chagrin?

— Ah! maman, dit plaintivement Félicité, je suis fatiguée et émue; une inexplicable mélancolie pèse sur moi.

— Asseyons-nous, mon enfant; je t'aurai bientôt consolée... La nuit a été un peu fatigante, parce que tu n'as pas dormi, n'est-ce pas?

J'ai rêvé, maman, rêvé continuellement.

— Sans doute, cela en vaut bien la peine. Tu as rêvé de ton heureux mariage. Tu as assisté en imagination aux préparatifs de la noce, essayé ta riche toilette et tes bijoux, et tu t'es peut-être vue toi-même avec ton fiancée au pied de l'autel.

— Oui, ma mère, soupira la jeune fille, je crois que j'ai rêvé de tout cela, que je vous ai vue, vous, mon père, M. Dorneval, et encore d'autres personnes; mais il ne m'en reste dans la mémoire qu'un souvenir vague et confus.

7.

— Mon enfant, ce qui te rend un peu mélancolique ce matin, ce n'est que la fatigue. Je suis bien certaine que tes rêves étaient doux et agréables.

— Non, maman, je dois avoir pleuré et tremblé dans mes rêves; car je me suis réveillée pleine de crainte, et, maintenant encore, une inquiétude secrète, que je ne puis surmonter, me poursuit.

— Mais, enfin, qu'as-tu donc rêvé ?

— Je n'en sais rien; des choses affreuses, sans doute. Il me semble pourtant qu'une voix mystérieuse a murmuré toute la nuit à mon oreille : « Renonce à ce mariage qui doit te rendre malheureuse. »

— Par exemple ! quel enfantillage ! s'écria madame Verboord. Dans tous les cas, tu sais qu'on doit toujours prendre les rêves dans le sens opposé ? Donc, ceci veut dire positivement que tu seras très-heureuse. Et qui pourrait en douter un moment?

— Ce qui se passe en moi, ma mère, est étrange et inexplicable. Ce mariage vous fait tant de plaisir, à vous et à mon père, qu'il ne saurait que m'être avantageux. Et cependant cette union m'effraye.

— Des idées de jeune fille, nous connaissons cela ! répliqua madame Verboord. Tiens, Félicité, avant mon mariage, j'avais eu pendant longtemps le loisir de connaître et d'apprécier à sa valeur le caractère de ton père. Il m'aimait et je lui portais une affection très-vive. Mon désir le plus ardent était d'être unie à lui pour toujours. Eh bien, lorsque mon père m'annonça que j'allais me marier avec M. Verboord,

je fus tellement surprise par cette nouvelle, que je me mis à trembler comme une feuille. J'allai me cacher dans ma chambre et je versai des larmes pendant toute la journée. J'étais heureuse; pourtant j'avais peur et je pleurais. C'est la même chose pour toi.

Félicité soupira.

— C'est assez compréhensible, reprit madame Verboord. Une jeune fille vit à côté de sa mère dans une naïveté enfantine, aimante, joyeuse, insouciante et sans la moindre responsabilité. Elle sait bien que, pour la plupart de nous, le mariage est une nécessité de la vie, et elle soupire après l'époque où un mari de son choix viendra lui donner un nom et une position dans le monde. Mais, vienne le moment désiré, alors elle regarde avec anxiété tout ce qu'elle va quitter : sa naïve joie d'enfant, son indépendance virginale, la maison où fut son berceau, ses parents bien-aimés... D'ailleurs, l'inconnu de l'avenir l'effraye; les nouveaux devoirs d'épouse et de mère qu'elle accepte, la vie avec une responsabilité personnelle et beaucoup d'autres réflexions de cette nature inquiètent son esprit. Mais, Félicité, il en est ainsi de tout le monde. Tout cela n'empêche pas que nous ne soyons heureuses et que nous remercions Dieu de sa bonté pour nous.

La jeune fille ne parut pas tout à fait convaincue.

— Ne me crois-tu pas? demanda madame Verboord. Attends un peu et tu verras!

— Ce que vous me dites est sans doute la vérité, répondit Félicité. Cependant, pour moi, ce n'est pas tout à fait la même chose. Vous, chère mère, vous aviez eu le temps de bien apprendre à connaître mon père, et vous désiriez depuis longtemps vous mariez avec lui. Hier, j'étais encore une naïve enfant, qui n'avait jamais pensé à des choses aussi importantes. M. Dorneval est assurément un jeune homme aimable ; mais je ne l'ai vu qu'une seule fois...

— C'est assez, puisque ce peu d'instants a fait naître dans vos cœurs une affection réciproque.

Félicité hocha négativement la tête.

— Quelles lubies sont-ce là? s'écria madame Verboord d'un ton de reproche. Pourquoi cacher que tu as été sensible aux preuves de l'amour timide d'Alfred?

— Je le croyais hier, maman, murmura Félicité.

— Et maintenant?

— Maintenant, il me semble que je ne pourrai jamais l'aimer. Je ne sais pas d'où cela provient, mais, quand je pense à lui, mon cœur se serre.

Madame Verboord jeta sur sa fille un regard presque courroucé.

— O chère maman! ne sois pas fâchée entre moi. Ce sont de folles idées, n'est-ce pas? et j'ai certainement tort. Cela se passera. Mais puis-je implorer une faveur?

— Eh bien, parle.

— Me faut-il quitter si subitement ma mère chérie

et mon bon père? Cette pénible séparation est sans doute la cause de ma tristesse et de ma crainte. Ah! je vous en supplie, maman, dites une bonne parole à mon père, pour que le mariage soit un peu retardé. Que ma prière ne vous fâche pas; seulement quelques mois, quelques semaines, si peu que ce soit, pour que je puisse m'habituer à l'idée de vous quitter!

Madame Verboord, touchée de ce témoignage d'amour filial, répondit avec douceur :

— Puisque tu le désires si ardemment, mon enfant, je veux bien conseiller à ton père de ne pas trop hâter le mariage. Cependant, il entendra parler de remise avec chagrin. Ne disait-il pas qu'il avait demandé et obtenu un grand service de M. Dorneval? Et si le père d'Alfred insiste? Ton père ne voudrait ni n'oserait peut-être pas lui résister. Tu ne voudrais cependant pas faire de la peine à ton père, Félicité?

— Non, maman.

— Et s'il insiste?

— Alors je me soumettrai et je ferai ce qu'il désire.

— Sans te plaindre, n'est-ce pas?

— Sans me plaindre, maman; mais tâchez cependant d'obtenir un délai.

— Je ferai ce que je pourrai, mon enfant. Sois consolée maintenant et chasse les pensées qui t'in-

quiètent. Tiens, prends ta broderie, tu y trouveras une distraction.

— Maman, dit la jeune fille, quand je suis descendue, j'étais décidée à aller à l'église. Je sens le besoin de prier. Cela me calmera et me consolera.

— Va donc à l'église, Félicité. En effet, la prière est le seul moyen de rendre la paix aux cœurs agités.

La jeune fille jeta un châle sur ses épaules, prit son livre de prières, et se disposait à sortir, lorsqu'une pensée soudaine la retint.

— Maman, dit-elle, M. Banks est-il au bureau?

— Je n'en sais rien, répondit madame Verboord. Les bureaux ne sont pas ouverts, il est encore trop tôt.

— Serait-il gravement malade, maman?

— Non; une migraine ne signifie rien, le lendemain on n'en ressent plus rien. Si, par hasard, il ne venait pas au bureau, nous enverrions quelqu'un savoir comment il se porte.

— A tantôt, maman, dit Félicité en sortant d'un air rêveur.

Lorsqu'elle fut dans la rue tout près de la maison de M. Spelt, Lucie, prête à sortir, parut sur le seuil de la porte. La fille de l'épicier courut à son amie en souriant, et dit :

— O Félicité, que je suis aise de te rencontrer! Nous avons été ensemble au pensionnat et nous sommes toujours restées amies. Le bonheur qui m'arrive te réjouira donc aussi. Tu ne sais pas! Je

vais me marier avec François Walput. Qu'en dis-tu?

— Moi aussi, je vais me marier, répondit Félicité.

— Toi aussi, tu vas te marier? Ah! ah! l'heureuse nouvelle! Que ce bon Banks doit être content! Je suis sûr qu'il en est à moitié fou.

— Mon père dit qu'il était tellement surpris et joyeux, qu'il n'a pu dire un seul mot.

— C'est donc d'une douce émotion qu'il est tombé malade?

— Tu sais qu'il est malade? demanda Félicité étonnée. Mon père l'avait invité et il n'est pas venu. Il avait été pris d'une migraine subite et il a envoyé son ami, M. Walput, pour l'apprendre à mon père.

— Je sais tout cela, répondit la fille de l'épicier, et il s'en est fallu de peu que mon père ne se fâchât à cause de cela, d'une façon qui aurait peut-être fait encore remettre mon mariage. On avait décidé que François Walput viendrait prendre le café chez nous avec sa mère. Mon père avait monté son meilleur et son plus vieux vin. A la Bourse, Walput s'approcha de lui en disant qu'il lui serait impossible de venir, parce que son ami Raphaël Banks était très-malade et avait besoin de son aide.

— Ciel! Raphaël serait-il si gravement malade? s'écria Félicité effrayée.

— Non, c'est l'effet de l'émotion. Ne sois pas inquiète, mon amie. Ce sera passé aujourd'hui. — D'abord, mon père fut très-fâché contre François, parce que notre petite fête devait être remise, cepen-

dant, comme il porte une estime particulière à M. Banks, il a tout pardonné et remis la fête à après-demain.

— Je ne comprends pas, murmura Félicité pensive, comment Raphaël peut être si ému.

— Dam ! un tel mariage ! Ah ! quand pendant des années on a aimé en secret, sans oser en rien dire, presque sans espoir, et qu'on entend tout à coup le père de celle qu'on aime, vous dire : Soyez heureux, je vous donne la main de mon enfant unique. »

Félicité regarda la fille de l'épicier avec un grand étonnement. Elle se tut un moment, puis demanda :

— Mais, Lucie, de qui parles-tu?

— Comment, de qui je parle ? Mais de M. Banks.

La pauvre jeune fille courba la tête pour ne pas montrer la rougeur qui colorait son front.

— Que signifie ceci? s'écria Lucie étonnée.

— J'ai à peine vu une fois mon futur époux ! soupira Félicité.

— N'est-ce pas avec Raphaël que tu vas te marier?

— Non, Lucie; c'est avec Alfred Dorneval, le fils du riche négociant du Grand-Marché.

— Est-ce que je rêve, ou suis-je éveillée ? murmura Lucie en tressaillant de surprise. Alfred Dorneval ? Oh ! maintenant, je comprends la maladie du pauvre Raphaël. Il en mourra certainement !

— Il en mourra ? répéta Félicité. Non, non, Lucie, puisque mon mariage lui fait plaisir.

— Arrêtons-nous un peu ici, sur le marché, dit

Lucie. Je suis tout étourdie, les oreilles me tintent. Alfred Dorneval? Ce n'est pas possible!

Elle conduisit son amie vers le côté le plus solitaire du marché, et lui demanda d'une voix émue :

— Ce mariage est-il décidé, irrévocablement décidé?

— Oui.

— Comme tu dis cela tranquillement, Félicité!

— Mes parents croient que je serai heureuse. Que puis-je contre leur volonté?

— Ainsi tu pourrais donner sans chagrin le coup de la mort à Raphaël? Lui qui t'aimais si ardemment, qui ne voyait que toi, n'espérait qu'en toi, ne voulait vivre que pour toi?

— Pour l'amour du ciel, Lucie, ne me dis pas ces choses-là! balbutia Félicité émue. Tu me fais frissonner. Que Raphaël ait de l'amitié pour moi et qu'il eût traversé le feu pour m'être agréable, je le sais bien... Mais ce que tu t'imagines? Non, tu te trompes assurément.

— Comment, est-il possible? s'écria Lucie. Il faut donc te convaincre que Raphaël t'aime de toutes les forces de son âme? Tu ne l'as jamais remarqué? Tu ne l'aimes donc pas du tout, le malheureux jeune homme? Eh bien, écoute, je puis te donner une preuve. Mon père était tellement engoué de Raphaël, de son beau et noble visage, de son intelligence et de son air distingué, qu'il avait décidé de me marier avec M. Banks. — Cela t'étonne, n'est-ce pas? C'est

pourtant ainsi. — Mon père a appelé Raphaël chez nous et lui a offert positivement ma main. Raphaël n'a pas de fortune, il a beaucoup de chance de devenir riche un jour, à ce que croit mon père et le tien aussi, Félicité; mais pour cela il lui faut un premier capital. En acceptant ma main il obtenait largement ce capital. En outre, sans me flatter, je ne suis pas des plus laides. Ce mariage devait donc être pour lui un bonheur inattendu. Eh bien, il a refusé net.

— Il a refusé! soupira Félicité d'un ton singulier.

— Oui, et sais-tu pourquoi? Il l'a dit à son ami François, qui, du reste, l'avait déjà deviné, parce qu'il portait au cœur un autre amour, un amour si profond qu'il lui ferait refuser toutes les richesses de la terre, pour ne pas y être infidèle. Qui pouvait-il aimer? Ses yeux ne te l'ont-ils pas dit cent fois. D'ailleurs, il n'y a pas à en douter, il l'a dit à François Walput.

Félicité était profondément émue. Elle ne pouvait en croire ses oreilles. Cette révélation ne la blessait pas cependant, car, tandis qu'elle était plongée dans ses pensées, un sourire imperceptible entr'ouvrait ses lèvres.

Lucie reprit avec compassion :

— Pauvre Banks, qui a fait si généreusement mon bonheur et celui de son ami Walput! qu'est-ce qui lui est réservé désormais en ce monde? Une vie de tristesse et de désespoir, sans doute une courte vie, car il languira et mourra de chagrin. Félicité, tu

peux encore le sauver. Tes parents t'aiment tant! Ils ne résisteraient pas à tes larmes et à tes supplications. Oh! que ne puis-je le préserver de ce terrible coup et lui rendre ainsi le bien qu'il nous a fait avec tant de désintéressement! Tu ne parles pas, Félicité? Ton cœur est donc impitoyable pour ses souffrances?

A ce moment, une vieille femme accourut de l'autre côté du marché et se jeta au cou de Lucie.

— Ah! ah! ma chère nièce, on va donc se marier avec celui qu'on avait choisi depuis si longtemps? Je le connais; c'est un brave jeune homme, d'une famille honnête et d'une bonne réputation : ça suffit. Sa mère a été mon amie dans le temps. Ton père m'a fait savoir cela hier, et je suis arrivée par la première diligence. Viens avec moi à la maison; j'ai tant de choses à te dire!

— Je viens, je viens, chère tante! murmura Lucie avec embarras.

— Tiens, qu'a donc cette demoiselle? s'écria la vieille dame étonnée. Si jeune et avoir déjà du chagrin!

Lucie prit sa tante par le bras et l'amena de l'autre côté du marché; elle se retourna encore une fois et vit que Félicité lui demandait le silence. Lucie la rassura par un signe et disparut avec sa tante.

La fille de M. Verboord continua sa route à pas chancelants et tout absorbée dans ses tristes réflexions. Elle ne savait que croire; elle craignait d'ajou-

ter foi à la révélation qu'on venait de lui faire ; mais la lumière descendit peu à peu dans son esprit; et, lorsqu'elle entra dans l'église, elle sentit que ses larmes débordaient. La sainteté du lieu lui prêta cependant la force de surmonter les signes extérieurs de son émotion.

Elle s'agenouilla sur une chaise, ouvrit son livre de messe et s'efforça de prier.

Mais, quelque effort qu'elle fît pour élever ses pensées vers le ciel, elle ne pouvait s'empêcher de songer à ce que Lucie lui avait dit. De temps en temps le tintement de la sonnette à l'autel la tirait de ses rêveries, et alors elle essayait de suivre la prière du prêtre; mais les paroles de son amie ne cessaient de résonner à son oreille.

Alors sa jeunesse, comme si elle était peinte sur une toile magique, passa lentement devant ses yeux. Elle se rappela avec une lucidité étrange tous les jours, tous les instants où Raphaël s'était trouvé en sa présence, ses moindres paroles, son plus léger sourire, le tremblement de sa voix et l'éclat de ses yeux. — C'était donc bien vrai; le malheureux jeune homme l'avait caché, — et maintenant elle allait se marier! La seule annonce de ce mariage l'avait rendu malade! Il mourrait peut-être parce qu'il l'avait aimée.

La jeune fille frissonna et rassembla ses forces pour ne pas fondre en larmes. Ce qui l'effrayait plus encore, c'était une voix intérieure qui lui criait : « Et

toi aussi, Félicité, tu l'aimes! » mais elle étouffa cette voix, et elle s'efforça de se persuader que cette pensée était une illusion de son esprit agité. Mais la voix la poursuivait comme un mauvais rêve.

Enfin la jeune fille reconnut, avec un soupir d'angoisse, que la voix mystérieuse ne lui reprochait que la douloureuse vérité.

Les sons répétés de la sonnette annonçaient que le curé en était à la communion.

Félicité courba la tête et se frappa trois fois la poitrine; mais, quoiqu'elle élevât ardemment et sincèrement son esprit vers Dieu, une figure humaine se mêla peu à peu à son adoration, et, lorsque le prêtre descendit de l'autel, elle suppliait le ciel d'avoir pitié du pauvre Raphaël et de le protéger.

Félicité se leva et quitta l'église. Dans la rue, elle marcha la tête baissée. Il lui semblait que le regard des passants la ferait rougir de honte; elle craignait que chacun ne lût sur son visage la cause de son émotion. Tout l'effrayait : les maisons et les hommes. Pour elle, il n'y avait de consolation et de refuge que dans le cœur de sa bonne mère.

Mais elle ne trouva pas sa mère dans la salle à manger. Elle se laissa tomber sur une chaise, mit ses mains devant ses yeux et se mit à pleurer abondamment.

Elle resta longtemps ainsi à soulager son cœur de son angoisse, jusqu'à ce qu'une douce voix lui dit :

— Tu pleures, Félicité?

La jeune fille attira sa mère contre son cœur, et dit en soupirant :

— Oh ! chère mère, aide-moi, console-moi ! Ta pauvre enfant est bien malheureuse !

— Malheureuse? répéta madame Verboord, très-étonnée du ton désespéré de Félicité. Tu as donc oublié ce que je te disais ce matin? Cela se passera. Toutes les jeunes filles qui vont se marier sont ainsi émues et effrayées.

— Non, ma mère, ce n'est pas cela. Un secret, un pénible secret qu'on m'a révélé...

— Confie-moi ce secret si important.

Félicité ouvrit la bouche pour parler; mais elle hésita et murmura quelque chose d'inintelligible.

— Eh bien, mon enfant, j'écoute, dit madame Verboord avec un sourire d'incrédulité.

— Je n'ose pas, ma mère; voyez comme je tremble. Ah! j'ai peur que vous ne me grondiez; mais soyez certaine qu'avant aujourd'hui je n'en avais jamais rien su. Vous êtes si bonne pour moi!

— Mais explique-toi donc, Félicité; ce que tu veux me dire est une énigme.

La jeune fille se tut encore un instant comme pour rassembler ses forces et son courage; puis elle reprit d'une voix plus ferme :

— Je suis innocente; vous êtes ma mère, et, si je ne pouvais verser mon chagrin dans votre cœur compatissant, où chercherais-je des consolations? Ma mère, cela vous frappera de surprise, cela vous

attristera peut-être aussi : Raphaël est tombé subitement malade; c'est parce que... parce que Raphaël... la douleur... le chagrin...

— Et bien, qu'y a-t-il? Raphaël?...

— Il m'aime, ma mère.

Madame Verboord éclata de rire; mais le regard suppliant et les mains levées de Félicité lui firent pitié.

— Allons, mon enfant, on t'a fait accroire cela pour se moquer de toi, murmura-t-elle avec calme.

— O maman, ne riez pas! dit Félicité d'un ton solennel. Par votre tendresse pour votre unique enfant, je vous en supplie, croyez-moi, c'est la vérité.

Madame Verboord, qui commençait à douter, pâlit de surprise. Elle prit la main de sa fille.

— On t'a trompée, Félicité. Parle, qui t'a dit cela?

— Lucie Spelt.

— Qu'est-ce que Lucie peut savoir de cela?

— Son père voulait lui faire épouser Raphaël, et Raphaël a refusé parce qu'il avait un autre amour au cœur, et il a avoué à son ami Walput que... c'est moi... qu'il aime.

— Quelles choses inouïes me contes-tu là? s'écria madame Verboord. Raphaël aurait donc perdu toute... Mais je ne puis ni ne veux le croire. Ce sont des contes de voisins.

— Et, lorsque mon père lui a dit hier que j'allais me marier, il est tombé tout à coup malade, si dan-

gereusement malade que François Walput a dû veiller toute la journée près de son lit!

Il y eut quelques instants de silence. Madame Verboord se parlait à elle-même et sembait agitée par une profonde indignation. Elle se fit cependant violence pour se calmer, s'assit à côté de sa fille, et lui dit d'un ton sévère :

— Non, mon esprit refuse de croire à un tel égarement. Raphaël, que nous regardions comme un jeune homme dévoué et reconnaissant, dont l'esprit sérieux, dont la modestie, dont l'humilité respectueuse nous inspiraient une confiance sans bornes, Raphaël aurait oublié à tel point ce que nous avons fait pour lui! Non-seulement il aurait osé lever les yeux jusqu'à la fille unique de son patron, mais encore il aurait parlé à d'autres personnes de sa folle espérance! Lui, nous outrager ainsi, nous qui ne lui avons fait que du bien! Cela ne se peut; avec un cœur comme le sien, on ne devient pas ingrat en un jour.

La jeune fille, les yeux remplis de larmes, implorait le pardon de Raphaël en murmurant d'une voix presque inintelligible :

— O maman, ne sois pas impitoyable pour lui!

Madame Verboord, comme s'il s'était opéré une réaction dans ses réflexions, hocha la tête avec un sourire et dit :

— Eh bien, supposons qu'on ne t'ait pas trompée. Quelle signification la folie de Raphaël peut-elle avoir

pour toi, mon enfant? S'il s'est préparé lui-même une amère déception, c'est sa propre faute; nous ne devons pas nous en inquiéter. Tu te marieras; M. Banks quittera notre maison, et, avant peu de temps, il ne pensera même plus à son égarement, sinon pour regretter d'avoir oublié ainsi son devoir.

— Non, non, maman, sanglota la jeune fille en versant un torrent de larmes, le chagrin le rendra malade, le désespoir le tuera. Ah! cette pensée m'épouvante. Lui, le bon, le généreux jeune homme, il mourrait parce qu'il aurait eu trop d'amour pour moi? Quel avenir horrible! Je n'aurais plus jamais de repos sur la terre; son visage apparaîtrait dans mes rêves, je le verrais pâle, languissant et m'accusant d'être la cause de sa mort prématurée! Ma mère, ma mère, ne le faites pas mourir!

Madame Verboord allait se répandre en reproches; car il y avait dans les paroles de Félicité quelque chose qui avait blessé son cœur maternel. Les larmes amères et l'excessive angoisse de sa fille la touchaient néanmoins et retinrent son indignation. D'ailleurs, elle craignait de se tromper et voulait encore douter.

— O mon enfant! dit-elle. Dieu fasse que mon soupçon ne soit qu'une crainte vaine! Tu regrettes que M. Banks ait du chagrin au moment où tu vas devenir heureuse. Naturellement, jusqu'ici il s'est montré dévoué à tes parents et bienveillant, respectueux et serviable pour toi. Je comprends que ton

cœur soit sensible à la douleur que tu crois que ton mariage lui causera. Mais, ma chère Félicité, ta compassion n'est que de l'amitié, n'est-ce pas !

La jeune fille rougit jusqu'aux oreilles et laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

— Parle, parle, Félicité ! s'écria madame Verboord avec angoisse. Ne me laisse pas dans ce doute pénible. Tu ne ressens pour M. Banks que de l'amitié, n'est-ce pas? S'il a oublié ce qu'il devait à ses bienfaiteurs, toi, du moins, tu n'as pas laissé pénétrer dans ton cœur un penchant secret? Allons, dis, parle franchement, je te l'ordonne !

— Ma mère, ma mère, pardonnez-moi ! soupira la jeune fille en tremblant.

— Te pardonner? Pourquoi, ô ciel?

— Je crois que j'aime Raphaël...

— Non, non, ce n'est pas vrai? tu te trompes, c'est une illusion de tes sens !

— Je l'ai confessé à Dieu lui-même dans l'église, ma mère.

— C'est incroyable ! et depuis quand mon enfant m'aurait-elle trompée ainsi?

— Trompée, ma mère! Félicité vous tromper? Ah! quel reproche cruel ! Hier encore je ne savais pas ce que signifiait le mot amour, et je croyais n'aimer personne que vous ou mon père... Mais mon mariage, ce changement complet dans ma vie, mes rêves affreux de cette nuit, sa maladie, son dé-

sespoir, tout cela a fait briller dans mon esprit la fatale clarté.

Les dernières paroles de la jeune fille avaient calmé l'effroi et l'indignation de madame Verboord. Elle ne doutait pas de la vérité de l'explication de Félicité, car la naïve enfant n'avait jamais menti, et la révélation même était une preuve convaincante de sa sincérité. Après un instant de silence elle dit avec douceur à sa fille, qui n'avait pas cessé de pleurer :

— Félicité, mon enfant, chasse ces idées de ton esprit. Calme-toi ; reviens à la raison, à la conscience de ton devoir. Pense à ton bon père. Qui sait si, nerveux comme il est, il n'en tombera pas malade de chagrin ?

— Oh ! je vous en supplie, ne lui dites pas, ma mère !

— Mais pourras-tu lui cacher l'émotion qui te fait verser des larmes au moment le plus heureux de sa vie ?

— Mon père ne saura pas ce qui m'effraye ; mais pour vous, ma mère, je ne pourrais pas avoir des secrets, fussé-je coupable.

— Je te remercie, Félicité, de ton affection pour moi. Ainsi je puis espérer que tu n'attristeras pas ton père ; que par respect, par amour pour lui, tu surmonteras ta douleur, et que tu montreras contente quand il te parlera de ton mariage ? Ah ! si tu ne faisais pas cela, il en tomberait certainement malade.

— Vous avez promis, ma mère de faire retarder ce mariage.

— Oui, j'essayerai.

— Et je tâcherai de m'habituer peu à peu à l'idée de notre séparation.

— Et d'oublier ton erreur?

— Et d'oublier Raphaël ! sanglota la jeune fille.

Un pas pesant se fit entendre dans le vestibule.

— Ciel ! j'entends ton père ! s'écria madame Verboord d'une voix étouffée. Il ne doit pas te voir aussi pâle et les yeux remplis de larmes. Viens dans ta chambre jusqu'à ce que ton émotion soit calmée.

Elle prit sa fille par le bras, et disparut avec elle par une porte latérale.

Pendant que madame Verboord était occupée à consoler et à encourager sa fille, le négociant était assis dans son cabinet devant une table chargée de livres et de papiers. Il avait aussi quatre ou cinq journaux devant lui. Il en avait un en main et tenait l'œil fixé avec attention sur l'avant-dernière page, où étaient indiqués le cours des marchandises et la cote des actions industrielles des principaux marchés de l'Europe.

Les nouvelles devaient être favorables, car il souriait et hochait la tête avec contentement.

Lorsqu'il fut au bout de la feuille qu'il lisait, il tira sa montre et murmura :

— Déjà dix heures ! J'oublie que j'ai promis à M. Dorneval d'aller ce matin chez lui pour régler

définitivement les conditions du contrat de mariage. Je dois encore m'habiller. Dépêchons-nous; il ne faut pas me faire attendre.

Comme il allait se lever, on frappa à la porte.

— Ah! mon cher Banks, s'écria-t-il, vous êtes guéri ? J'en suis charmé; car si vous étiez resté souffrant, tandis qu'on était dans la joie ici, cela m'aurait fait beaucoup de peine... Mais vous êtes encore malade, très-malade, mon pauvre Raphaël. Quelle pâleur! On dirait que vous avez maigri depuis hier. La fièvre, n'est-ce pas? Retournez chez vous, jusqu'à ce que votre indisposition soit guérie. Votre dévouement pour moi ne doit pas vous faire négliger votre santé.

Le visage du jeune homme portait, en effet, les signes que la fièvre laisse ordinairement après une violente attaque. Ses joues étaient creuses, son front ridé et ses yeux éteints. Mais il y avait dans son expression je ne sais quoi d'indéfinissable qui contrastait avec l'abattement répandu sur sa physionomie. Il tenait la tête levée, son regard était ferme et résolu; près de ses lèvres serrées se creusait le léger pli qui est un signe de résolution et de volonté.

— Allons, asseyez-vous, mon ami, je vais faire chercher une voiture pour vous ramener chez vous, dit M. Verboord.

— O monsieur, restez encore un instant avec moi! supplia le jeune homme. Ma maladie est passée; je me sens assez fort pour implorer une grâce de votre

bonté. Quoique ma demande vous étonne, j'espère cependant que vous me l'accorderez.

— Tout ce qui me sera possible, Raphaël. Je veux vous donner un souvenir de mon estime, à l'occasion du brillant mariage de ma fille. Si vous aviez un service important à me demander, cela me serait très-agréable. Parlez donc sans crainte. Que désirez-vous ?

— Monsieur, répondit Banks, je viens vous supplier de m'accorder ma démission ; et d'accepter ma reconnaissance éternelle pour la générosité avec laquelle vous m'avez toujours traité.

Le négociant le regarda étonné.

— Je ne vous comprends pas, murmura-t-il. Nous avons décidé, n'est-ce pas, que vous quitteriez le bureau dans un mois ou six semaines, pour entreprendre le commerce à votre propre compte. Que signifie donc votre demande ?

— Je vous en prie, monsieur, accordez-moi ma démission immédiate.

— Ainsi vous voulez me quitter aujourd'hui.

— Cette après-midi, monsieur, je veux vérifier les livres et les papiers au bureau et donner au second commis toutes les indications, de manière que mon absence n'entraîne pas le moindre inconvénient.

— Mais, mon pauvre Banks, s'écria M. Verboord, vous êtes plus malade que vous ne le croyez. Cette voix creuse, ce regard singulier... Vous avez besoin de repos, soyez-en sûr. Je ne puis vous retenir contre

votre gré dans mes bureaux ; vous êtes tout à fait libre ; mais ne parlons pas de cela, retournez chez vous. Dès que vous serez retabli, nous en parlerons avec calme.

— C'est impossible, monsieur, dit le jeune homme en arrêtant le négociant par un geste suppliant.

— Comment, impossible? reprit celui-ci. Je ne sais pas, Raphaël, mais votre langage solennel m'effraye ! Qu'est-ce qui vous empêche de prendre le repos nécessaire avant de décider une affaire si importante ?

— C'est, monsieur, que je suis venu pour vous dire adieu. J'entreprends un lointain voyage, et je ne suis pas certain de revoir encore mes bienfaiteurs.

— Vous quittez le pays ?

— Et l'Europe.

— Tenez, Raphaël, croyez-moi, vous avez encore la fièvre, et vos sens sont encore un peu agités.

— Non, monsieur, vous vous trompez. Je ne suis pas malade, et il y a une clarté complète dans mon esprit. Je savais bien que cette nouvelle inattendue vous surprendrait ; mais je ne pouvais pas quitter ma patrie sans vous dire adieu et vous remercier encore une fois de votre bonté.

— On peut partir toutes les semaines, presque tous les jours d'Anvers pour les quatre coins du monde. Votre impatience est au moins inexplicable. Dites, pourquoi êtes-vous si pressé, que quelques jours vous semblent un trop long retard ?

—Une circonstance particulière, répondit Raphaël.

Un bon ami, un condisciple que je voudrais bien accompagner, part avec moi. J'ai réfléchi toute la nuit à ce projet, et je suis fermement décidé à l'exécuter. Le commerce va trop lentement ici pour mon impatience. L'Amérique est la partie du monde où je veux tenter la fortune.

Quoiqu'il y eût dans la froide énergie du commis quelque chose d'affecté, le négociant commença à croire qu'il s'était trompé. Il prit le jeune homme par la main, le fit asseoir et lui dit :

— Maintenant, parlons avec calme de votre étrange résolution. Vous voulez donc aller en Amérique ?

— Oui, monsieur.

— Pour y faire le commerce ? Avez-vous bien réfléchi à toutes les suites possibles d'une pareille décision.

— J'y ai réfléchi et je les ai calculées.

— Non, ce n'est pas possible. Écoutez un instant, Raphaël. Savez-vous comment vont les choses en Amérique ? Là, chacun a soif de faire vite, de faire immédiatement fortune. C'est une lutte ardente, sans repos, sans trêve, de chacun contre tous pour gagner de l'argent, et, dans ce torrent de gens avides, on emploie tous les moyens possibles pour triompher. On écrase ses concurrents, on trompe, on s'élève, on retombe, on fait vingt fois banqueroute, et, sans prendre garde aux victimes qui tombent, on continue sans pitié cette lutte aveugle. Vous avez dix mille francs. Avant que vous touchiez le sol d'Amérique,

une bonne partie de ce petit capital aura disparu. Vous vous trouverez donc dans un pays étranger sans moyens d'entreprendre quelque chose de sérieux. Vous vous verrez immédiatement entouré de toutes gens qui, avec les offres de service les plus amicales, n'ont pour but que de devenir maîtres du peu d'argent que vous possédez. Votre cœur généreux et confiant vous exposera à la séduction et à la tromperie. Dans peu de temps probablement, vous vous verrez manquant de tout; et vous devrez implorer là-bas, loin de votre patrie et de vos amis, une place de commis dans quelque bureau, pour ne pas tomber dans la misère.

M. Verboord avait sans doute exagéré et assombri avec intention la peinture du commerce fiévreux des Américains, pour faire impression sur l'esprit du jeune homme. Quand il eut fini, il le regarda avec des yeux interrogateurs.

— J'ai pensé à tout cela, répondit Raphaël avec indifférence. Cette lutte, ce combat, c'est la vie que je désire. Ils ne tombent pas tous, ceux qui vont tenter le sort en Amérique. Il y en a aussi qui, en peu de temps, amassent de grandes richesses.

— Mais, combien n'en trouve-t-on pas qui reviennent en Europe sans un sou, désespérés, désenchantés et malades d'esprit et de corps? Le bonheur ne vous sourit-il pas assez en Belgique, que vous vouliez mettre la mer entre vous et votre chère patrie? Votre première affaire vous a rapporté un beau bé-

néfice ; j'aurai plaisir à vous aider et à vous soutenir par mes actes et mes conseils, maintenant surtout que le mariage de Félicité me délivre de tout souci. Ah! mon ami, c'est une grande folie que de courir après une ombre, quand on a l'objet de ses désirs sous la main. Tenez, je vous le dis, si vous exécutiez votre projet, j'en serais fort triste, je vous suivrais en imagination et je croirais que vous êtes malheureux. Non, non, restez à Anvers ; je vous assure une prompte réussite. N'est-ce pas, vous renoncez à votre folle résolution ?

Raphaël était profondément ému : cependant il se contint et dit :

— Monsieur, votre bonté est sans bornes ; si je pouvais payer ma dette envers vous, je n'hésiterais pas un instant ; mais je ne puis renoncer à mon voyage en Amérique. Recevez, je vous prie, mes adieux ?

— Ah ! çà s'écria M. Verboord, se levant, je ne vous comprends plus du tout. Vous persistez, vous voulez partir malgré mon conseil. Nous verrons ! Venez avec moi, vous allez bientôt parler autrement.

Et il entraîna le jeune homme par la main jusque dans le vestibule, et se dirigea vers une porte double.

Là, Raphaël résista un peu en murmurant :

— Ciel ! monsieur, que voulez-vous faire ?

— Ce que je veux faire ? Vous conduire dans la salle à manger.

— Je vous en supplie, laissez-moi aller ! s'écria le commis d'une voix étouffée.

— Bon, qu'est cela, maintenant ? demanda M. Verboord très-étonné. Voudriez-vous partir sans dire adieu à ma femme et à ma fille ?

— Non, non, monsieur, ce n'est pas cela, balbutia Raphaël. Vous avez raison, monsieur. Ne faites pas attention à mon agitation. Je vous suis.

En disant ces mots, il tremblait de tous ses membres et était pâle comme un mort.

Un soupir de joie souleva sa poitrine, lorsqu'il vit que madame Verboord était seule.

— Où est Félicité? demanda M. Verboord.

— Elle est un peu indisposée, répondit madame Verboord, dont les yeux étaient fixés sur Raphaël. Elle avait un violent mal de tête, et elle est allée prendre du repos ; mais ce n'est rien.

M. Verboord jeta un regard sur la pendule et dit :

— Il faut que je m'apprête pour aller chez M. Dorneval. Je suis en retard. — Voyez-vous M. Banks, Laurence, figurez-vous que l'envie lui a pris tout à coup de partir pour l'Amérique. Je le laisse avec vous pour que vous le fassiez renoncer à ce sot projet. Il est entêté pour la première fois de sa vie ; mais s'il ose résister à vos conseils, appelez Félicité : elle vaincra bientôt sa résistance. En descendant, je prierai notre jeune rêveur de faire un bout de chemin avec moi. A tantôt. Et vous, Raphaël,

n'oubliez pas que nous sommes tous bons amis, et que nous vous aimons bien sincèrement.

A ces mots, il sortit.

Madame Verboord avait d'abord jeté sur le jeune homme un regard sévère ; mais la douleur qu'elle lisait écrite sur son visage la toucha et lui fit pitié. La nouvelle du projet de Raphaël de quitter immédiatement Anvers, la confirma dans l'idée qu'il était incapable d'oublier ses devoirs, de propos délibéré.

— C'est donc vrai que vous partez pour l'Amérique, monsieur ? demanda-telle.

— C'est vrai, madame, répondit le jeune homme. Recevez les adieux respectueux de celui que vous avez si généreusement protégé. Le souvenir de votre bonté et de vos bienfaits restera dans ma mémoire jusqu'à mon dernier soupir. En quelque endroit que je me trouve, croyez-le, je prierai pour vous et je demanderai à Dieu qu'il vous accorde une longue et heureuse vie. Ah ! je vous en supplie ! n'essayez pas de changer ma résolution ; je serais trop affecté de ne pouvoir suivre vos conseils.

— Vous craignez que je ne veuille vous retenir ? demanda madame Verboord. Oh ! non, au contraire ; votre départ me prouve que je ne m'étais pas trompée sur vous. Votre résolution est louable et je l'approuve.

Raphaël rougit et pâlit, il regarda en tremblant madame Verboord.

— Oui je sais que, sans vous en douter peut-être, vous avez laissé grandir dans votre cœur une espé-

rance impossible. Je devrais, comme mère vous accuser ; mais puisque vous comprenez votre devoir et que vous vous sacrifiez généreusement pour le repos de ceux qui ont toujours désiré votre bien-être, ne puis que vous plaindre. Allez, monsieur, cherchez dans un voyage lointain l'oubli de votre égarement. Nous penserons à vous avec pitié pour votre chagrin et reconnaissance pour votre dévouement.

Le jeune homme ému regardait le plancher et restait muet. Il tremblait visiblement.

Madame Verboord reprit d'un ton compatissant ;

— Ne perdez pas courage, Raphaël, la fortune vous sourira sans doute dans l'industrieuse Amérique. Si cependant il arrivait que le sort vous fût défavorable, rappelez-vous toujours qu'il y a Anvers des amis qui ne souhaitent que de vous voir heureux.

— Merci, merci ! mon cœur vous bénit ! murmura le jeune homme.

— Ce qui vous désole maintenant, continua madame Verboord d'un ton plus amical, est un sentiment qu'on croit incurable, mais qui s'affaiblit bien vite et s'efface tout à fait avec le temps. Dans quelques mois, vous aurez même oublié que...

Raphaël, vaincu par une émotion soudaine, leva la tête et dit en soupirant, tandis que ses yeux lançaient des flammes :

— Oublier? Oh ! non, non, jamais !... La tombe seule...

— Ne continuez pas, monsieur ! interrompit madame Verboord avec un geste impératif.. Cette folie vous quittera. Cachez dans le plus profond de votre cœur un secret que vous ne pouvez révéler à personne; que Verboord surtout ne soupçonne rien, cela lui ferait trop de peine.

Il y eut un nouveau silence.

— Et quand comptez-vous partir? demanda-t-elle.

— Demain, après-demain, je ne sais pas, madame, répondit Raphaël. Dès que ce sera possible.

— Demain, après-demain? répéta-t-elle avec étonnement. Non, non, cela ne se peut. Cela détruirait peut-être l'effet de votre généreuse intention. Mon mari, vos amis, demanderaient pourquoi ils apprennent le même jour et votre départ inattendu et une autre nouvelle importante. Allons, Raphaël, montrez qu'il n'y a pas de sacrifice qui vous soit trop lourd pour nous garder d'un danger ou nous épargner un grand chagrin. Restez encore quelque temps, ne fût-ce que quelques semaines. Je vous en prie, ne refusez pas ! Le repos de mon mari, l'honneur d'une personne qui m'est plus chère que la vie, sont ici dans la balance. N'est-ce pas, vous retarderez votre voyage jusqu'à ce que vous puissiez partir sans éveiller le soupçon ?

— Je tâcherai de satisfaire à votre désir, madame, répondit Raphaël avec un pénible soupir. Mais cela dépend d'autres circonstances, de ma force ou de

ma faiblesse. Que Dieu me donne le courage de résister à la puissance inexorable qui me domine !

— Voilà M. Verboord qui descend, dit madame Verboord. Par tout ce que nous avons pu faire pour vous, Raphaël, cachez-lui la cause de votre départ !

Le négociant entra en se frottant les mains et en souriant

— Eh bien, nous avons triomphé, n'est-ce pas?

— En partie, du moins, répondit madame Verboord.

— J'achèverai la tâche, Laurence. — Venez, mon garçon ; vous allez m'accompagner jusqu'au Grand-Marché. Je ferais valoir en route tant de raisons irréfutables, que vous ne saurez plus que dire. Nous restons à Anvers, mon chers Banks, au moins jusqu'après la noce. Pendant ce temps, il passe beaucoup d'eau dans l'Escaut et les idées des jeunes gens tournent du blanc au noir. Ah ! je vous apprendrai à quitter ainsi tout à coup votre patrie !

En disant ces mots, il conduisit le jeune homme jusqu'à la porte.

Madame Verboord s'était levée et l'avait suivi. Elle prit la main de Raphaël, la serra tendrement et dit :

— Courage, monsieur, courage ! et soyez inébranlable dans le sentiment du devoir.

— Merci, merci, que Dieu vous récompense, madame ! murmura Banks, les larmes aux yeux, en sortant derrière le négociant.

VI

— Comme tu as peu d'énergie, ma bonne Félicité, dit madame Verboord à sa fille, qui était assise près de la table, muette et rêveuse. Tâche donc d'effacer cette triste expression de ton visage. Tu as vu comme ton père était inquiet en rentrant hier au soir. Je tremblais de peur. S'il avait appris quelque chose, ou s'il avait conçu quelques soupçons ! Ton père va redescendre. S'il te trouve ainsi pensive, il voudra connaître la cause de ta mélancolie. Je t'en prie, mon enfant, ne lui donne pas de raisons de t'interroger.

— Ne craignez rien, ma mère, dit la jeune fille, je me sens forte.

— Fais-toi violence, mon enfant, pour que la paix du cœur te soit entièrement rendue. C'est

bien nécessaire, puisque M. Dorneval et son fils Alfred viennent dîner aujourd'hui avec nous. Si tu ne te maîtrises pas, comment pourras-tu recevoir convenablement ton futur? Je comprends que cette première visite de M. Alfred t'effraye un peu. Dans des circonstances ordinaires, elle te troublerait aussi; mais je t'en supplie, Félicité, n'oublie pas que le repos et le bonheur de ton père peuvent dépendre de ton courage.

— Soyez sans inquiétude, maman, si la nuit m'a assombri l'esprit, ce nuage aura disparu avant midi; et j'aurai tout à fait surmonté l'angoisse qui remplit mon cœur.

— Comment! que signifient ces paroles? s'écria madame Verboord d'un ton de reproche. Ton cœur est rempli d'angoisse? Ah! Félicité, est-ce ainsi que tu te soumets au devoir? Malgré tes bonnes promesses, tu te laisses encore dominer par ton fatal sentiment?

— Ce n'est pas cela, maman, dit Félicité en soupirant. Ce qui m'agite n'est que la compassion. Pauvre Raphaël, il est malade!

— Mais non, mon enfant, ton imagination crée des fantômes. Tu te tourmentes inutilement. Raphaël a compris qu'il s'était laissé tromper par une coupable espérance, et il a pris une courageuse et sage résolution. Dans quinze jours, il partira pour l'Amérique. Que sa soumission au devoir te soit un exemple, Félicité. Il a trouvé consolation et force dans la résignation.

— Hélas ! mon père lui a fait hier, sans le savoir, une blessure mortelle.

— Tu auras rêvé cela, Félicité.

— Maman, rappelez-vous les paroles que papa nous a dites hier au soir à son retour. Ne racontait-il pas qu'il avait annoncé à Raphaël la visite de M. Dorneval? Mon père n'a-t-il pas dit à Raphaël qu'il avait eu un instant l'intention de l'inviter à dîner, mais cela n'était pas convenable maintenant?

— Eh bien, n'est-ce pas naturel? interrompit madame Verboord.

— Une telle humiliation ! soupira Félicité.

— Humiliation? Pas du tout. L'affaire qui doit être traitée ici rend la présence d'autres personnes tout à fait impossible.

Une expression douloureuse, un pli pareil à un léger sourire ironique comprima les lèvres de la jeune fille.

— Mon père a dit, reprit-elle, qu'il le ferait appeler sous un prétexte quelconque au dessert, pour vider un verre de vin à mon heureux mariage. Croyez-vous, ma mère, que le cœur fier et sensible de Raphaël ne se soit pas brisé? Lui, en présence de M. Alfred, admis au dessert comme un domestique, pour boire à sa propre humiliation... peut-être à sa mort prochaine?...

— Mais il ne viendra pas.

— Non, maman, il ne viendra pas; mais il a reçu le coup cruel, et son cœur saigne affreusement.

— Félicité, Félicité, tu avais promis de ne plus penser à lui. Te voilà encore plus faible qu'hier.

La jeune fille courba la tête.

— Chère mère, vous vous trompez, murmura-t-elle. Je l'oublierai. Je serais déjà assez forte pour dominer le sentiment, qu'avec trop de raison vous nommez un penchant fatal; mais la compassion ramène malgré moi son image devant mes yeux.

Madame Verboord hocha la tête avec chagrin. Elle regarda sa fille sans mot dire; puis elle reprit au bout d'un instant :

— Ma pauvre Félicité, tu souffres, n'est-ce pas! Ah! je comprends ton chagrin, mon enfant. Combats tes émotions, lutte contre tes pensées, que la conscience du devoir te soit une arme contre l'emportement de ton cœur. Oh! étouffe un sentiment qui répandrait un deuil éternel sur ta vie, qui te rendrait malheureuse, toi, ton père, ta mère et ton mari! Non, non, tu ne peux accepter le lien sacré du mariage avant d'avoir triomphé de ta faiblesse. Je demanderai un délai et je l'obtiendrai, par quelque moyen que ce soit. Mais aujourd'hui, Félicité, aujourd'hui tu dois rassembler toutes tes forces pour ne pas laisser voir que ce mariage t'effraye. Puis-je espérer que ton amour et ta reconnaissance pour ton bon père te prêteront des forces?

— Soyez tranquille, maman, vous serez contente de moi, répondit la jeune fille avec résolution.

— Eh bien, montre que tu veux et que tu sais rem-

plir ta promesse. J'entends descendre ton père. Qu'il ne remarque pas ta tristesse.

M. Verboord entra. On lisait l'inquiétude et le souci sur sa physionomie. Sa femme lui souhaita le bonjour. Félicité le salua à voix basse et tâcha de sourire.

Mais le négociant vit sans doute qu'il y avait quelque chose de contraint dans ces témoignages de leur affection. Il cacha sa propre inquiétude, et dit d'un ton léger et sans s'asseoir :

— Je ne sais, mais vous êtes toutes deux incompréhensibles. Toi, ma fille, tu vas saluer aujourd'hui comme fiancé l'homme qui doit te donner dans le monde une position brillante avec un nom honoré. Vous, Laurence, vous pourrez serrer dans vos bras celui à qui vous confiez le bonheur de votre fille, avec la certitude qu'il lui rendra la vie douce et enviable. Et vous voilà toutes les deux muettes et pensives comme s'il allait se passer quelque chose de désagréable.

— Mais vous vous trompez, Verboord. Nous sommes contentes et satisfaites.

— Vous devriez être folles de joie, continua M. Verboord. Prenez-moi pour modèle. Il y a de mauvaises nouvelles du café. Dans une autre circonstance, cela m'effrayerait et me causerait du chagrin. Aujourd'hui cela ne m'émeut guère. Un brillant mariage, Félicité, est un si heureux événement, qu'il me fortifie contre tout souci. Je comprends bien qu'une

jeune fille, dans un cas pareil, cache la joie qui l'agite. Soit, mon enfant; mais il faut, néanmoins, te montrer gaie et aimable, surtout envers le père de ton fiancé. Tu souris? Allons, allons, cela ira; tu as de l'intelligence et tu es charmante quand tu le veux. Pour vous, Laurence, je n'ai pas besoin de vous dire que, comme mère de la fiancée, vous êtes responsable du repas. Je ne doute pas que vos ordres ne soient déjà donnés.

— Ne vous inquiétez pas de cela, répondit-elle. Ayez pleine confiance en moi; vous serez satisfait.

Le négociant entra dans son cabinet où il s'assit devant une table. Il ouvrit un journal et se mit à lire l'avant-dernière page. Bientôt il tomba dans une profonde réflexion. Sa physionomie était sombre et ses lèvres étaient serrées; par moments un soupir soulevait sa poitrine. Peu à peu cependant sa figure s'éclaira et il murmura avec un sourire :

— Oui, tout semble présager que la baisse du café va recommencer; mais pourquoi m'effrayer? Puisque M. Dorneval me promet son crédit, je ne dois pas me soucier du paiement des effets. D'ailleurs, dès que les fonds arriveront de Charleston, je suis au-dessus de mes affaires. Maintenant que le sort de mon enfant est assuré, j'aurais bien tort de me laisser attrister par la crainte de quelque perte.

Il reprit sa lecture; mais, comme la première fois, il laissa retomber bientôt son journal et s'enfonça de nouveau dans ses pensées.

9.

— Ce sont de mauvaises prédictions qui se trouvent dans la correspondance de Londres, murmura-t-il. Si elles se réalisaient, je perdrais une partie de ma fortune.

Il hocha anxieusement la tête.

— La baisse n'est pas encore très-forte, reprit-il après un instant de silence. Je ferais peut-être mieux de vendre mon café. Certes, ce serait une affaire très-désavantageuse; mais je serais assuré contre une plus grande perte, et cette inquiétude me quitterait... Sacrifier tant d'argent! Peut-être le cours reviendra-t-il à la hausse demain. Une dépêche d'Amsterdam le prédit... Mais toutes les autres annoncent une nouvelle baisse. Que faire! Et je n'ai pas le temps d'hésiter. Si le cours est encore stable ce matin, je dois saisir le moment, car à la Bourse il peut survenir des changements subits. Il faut se décider immédiatement.

Il se leva et sonna. Un commis parut à la porte du cabinet.

— Dites à M. Banks qu'il vienne.

— M. Banks n'est pas encore au bureau, répondit le commis.

— Il m'avait pourtant promis d'être ici à neuf heures, murmura Verboord mécontent. Soit; il va venir tout de suite, sans doute... Henri, allez immédiatement à la poste chercher mes lettres, vous m'obligeriez de vous dépêcher. Dites au bureau que je veux voir Banks dès qu'il viendra.

— Dans un instant je suis de retour, monsieur, répondit le commis.

Le négociant reprit encore le journal et se mit pour la troisième fois à lire les nouvelles du cours du café sur les différents marchés. Il hochait la tête et regardait de temps en temps vers la porte avec impatience.

Enfin le commis rentra et tendit à son patron tout un paquet de lettres et de journaux.

— Et M. Banks?

— Il n'est pas encore arrivé.

— C'est bien, Henri. Vous lui direz que je désire lui parler immédiatement.

Le commis sortit.

Dans son impatience de connaître les nouvelles qu'apportaient les journaux étrangers, M. Verboord jeta les lettres sur la table, et il allait ouvrir un journal anglais, quand son regard fut tout à coup attiré par la forme extraordinaire et les timbres d'une lettre.

—Ah! d'Amérique, de Charleston! s'écria-t-il avec une joyeuse surprise.

Et il ouvrit vivement la lettre.

Mais à peine eut-il lu les premières lignes que sa main se mit à trembler et qu'il pâlit, tandis qu'un cri sourd s'échappait de sa poitrine.

— O ciel! qu'est cela? soupira-t-il. Non, ce n'est pas possible! Une pareille nouvelle! La maison Ortado impuissante à remplir ses engagements!

M. Verboord se leva et se mit à arpenter son cabinet avec tous les signes de la plus vive agitation.

Enfin il se laissa retomber sur une chaise et dit en regardant la lettre :

— Mais pourquoi cette crainte mal fondée? Oh! les nerfs! Que ne puis-je rester maître de moi? La maison Ortado est solide et puissante. Des circonstances particulières l'obligent à me demander un délai. Dans un mois elle sera en état de faire honneur à tous ses engagements. La vente des cotons envoyés allaient très-lentement, contre toute attente ; mais elle commence à devenir meilleure. Quelques banqueroutes dans les États-Unis ont mis la maison Ortado dans un embarras passager. Qu'y a-t-il là de si désespéré? L'aide de M. Dorneval me donne le moyen d'attendre. Certes, ce n'est pas une bonne nouvelle; mais je m'effraye à tort, je ne perdrai probablement pas un florin avec la maison Ortado.

Le négociant réfléchit ainsi jusqu'à ce que sa frayeur eût fait place à d'autres pensées. Il prit alors un journal anglais et jeta les yeux sur les nouvelles du commerce.

Tout son corps fut pris d'un tremblement nerveux et il redevint pâle.

— La baisse du café fait des progrès à Londres! murmura-t-il d'une voix sourde. Le malheur me menace donc de tous côtés? O mon Dieu, c'est à en devenir fou!... Tête folle! je meurs d'effroi comme

si des malheurs irréparables étaient venus fondre sur moi. La nouvelle baisse n'atteint que 2 p. 100..., mais elle ne s'arrêtera pas là ! Ah ! il faut prendre une décision, maintenant qu'il est encore temps. Banks !... Où est-il donc ?

Et, poussé par son impatience, il sortit du cabinet et jeta un coup d'œil dans le bureau.

— Il n'est pas encore là ! murmura-t-il avec une expression de dépit.

Le négociant se dirigea de nouveau vers le cabinet ; lorsqu'il fut près de la porte, il se retourna et marcha vers la salle à manger, où étaient sa femme et sa fille.

Au milieu de la chambre il s'arrêta et se frappa le front avec étonnement, en murmurant d'un ton mécontent :

— Que viens-je faire ici ? Toutes ces inquiétudes égarent mon esprit.

Sa femme et Félicité avaient remarqué combien sa physionomie était agitée. Elles s'élancèrent toutes deux vers lui ; sa fille lui jeta les bras autour du cou et s'écria :

— Mon pauvre père, que vous est-il arrivé ? pourquoi êtes-vous si affligé ? Pour moi, n'est-ce pas ? Par amour pour votre enfant ? Oh ! calmez-vous, vous vous rendrez malade ! Que le souci de mon avenir n'abrége pas votre vie ; votre santé, mon bon père, vaut plus pour moi que tous les trésors de la terre.

Madame Verboord, de son côté, tâcha de consoler

son mari par de douces paroles et de lui donner de la force contre le malheur inconnu qui devait l'avoir frappé; car il y avait dans le profond abattement de son mari je ne sais quoi d'extraordinaire qui l'effrayait.

M. Verboord vit avec douleur qu'il ne pouvait échapper à une explication. Il se laissa tomber sur une chaise, se fit violence pour donner du calme à sa voix, et répondit :

— Vous vous trompez toutes deux. Je suis fatigué de réfléchir et de calculer. La vie d'un négociant n'est que souci et crainte. Les autres ont des moments de tranquillité et de repos; mais nous, pendant que la fortune nous sourit d'un côté, nous ne pouvons savoir si de l'autre elle ne prépare pas un coup qui doit nous frapper cruellement. Est-ce donc étonnant si quelquefois, en apprenant des nouvelles défavorables, je suis plus inquiet que d'habitude?

Cette explication, au lieu de tranquilliser sa femme et sa fille, augmenta leur anxiété. Les yeux de Félicité versaient des larmes silencieuses.

— Ah! vous nous cachez la cause de votre douleur, soupira madame Verboord. Il y a donc des nouvelles défavorables? Elles doivent être bien graves pour vous frapper ainsi d'effroi!

— Mais non, Laurence, répliqua le négociant; ma physionomie vous trompe, c'est une suite de l'agitation de mes nerfs. Puisque vous voulez absolument savoir ce qui est arrivé, je vous le dirai, quoique ces affaires ne soient pas de nature à être confiées à des

femmes. Mon correspondant de Charleston, qui devait me faire un envoi d'argent considérable, me demande un sursis d'un mois. Cela m'aurait mis dans le plus grand embarras, si M. Dorneval ne m'avait pas promis son aide; car, dans le courant de la semaine prochaine, j'ai de très-gros effets à payer. Mais je puis attendre un mois, même plus longtemps; qu'une maison de commerce demande un sursis, c'est une chose qui est bien de nature à donner des inquiétudes; mais, pour le moment, je n'ai rien à craindre.

— Ah! Dieu soit loué! s'écria Félicité.

— Est-ce tout? demanda madame Verboord d'un ton de doute.

— Encore autre chose qui me rend pensif, en effet, Laurence, répondit le négociant. C'est assez pénible pour en être ému. Il est survenu une perturbation dans le prix du café. Je suis menacé d'une grande perte.

La jeune fille poussa un soupir.

— Calme-toi, mon enfant, dit-il; dans d'autres circonstances le mal serait certainement grand, mais maintenant je suis en état de le supporter sans grande peine. Ton heureux mariage me fortifie contre toutes les adversités. M. Dorneval met sa gigantesque fortune et son crédit immense à mon service. Aussi, Félicité, je t'en prie, sois très-aimable au dîner, qu'un sentiment de reconnaissance te pousse à montrer au vieux M. Dorneval que nous savons apprécier sa générosité à sa juste valeur.

La jeune fille promit à son père qu'elle ne négligerait rien pour le satisfaire.

M. Verboord était retombé peu à peu dans ses pensées.

Sa femme lui prit la main.

— Allons, Verboord, dussions-nous être frappés de quelque perte, ce n'est pas une raison pour se rendre malheureux par une perpétuelle inquiétude. Ce ne sera pas grave, et, quoi qu'il en soit, il nous restera assez de temps pour faire honneur à notre position. Gagner, perdre, puis regagner, n'est-ce pas la chance du commerce?... Vous restez muet, mon ami? A quoi pensez-vous donc?

— A quoi je pense, murmura-t-il en relevant la tête. Je calcule et je me demande s'il ne serait pas prudent de vendre mon café ce matin même. La baisse semble devoir continuer. C'est une décision difficile, et je ne sais vraiment que faire. Et M. Banks ne vient pas! Je ne sais, Laurence, mais il me semble que Raphaël commence à perdre de son activité. Il m'avait bien formellement promis d'être ici à neuf heures. Si quelque chose l'empêchait de tenir parole, il devait m'en avertir, ne fût-ce que par convenance. Et je dois et veux lui parler!

A ces mots, il tira le cordon de la sonnette.

— Thérèse, allez au bureau, ordonna-t-il à la servante qui ouvrit la porte. Dites à M. Henri qu'il se rende immédiatement chez M. Banks et lui fasse savoir que je l'attends avec impatience.

— C'est bien, monsieur, répondit la servante en tendant une lettre à son maître. M. Walput, le commis-voyageur, m'a donné cela avec prière de vous le remettre en main propre ?

M. Verboord regarda l'adresse de la lettre et l'ouvrit en disant avec surprise :

— De M. Banks ? Que signifie ceci ?

Ces mots avaient produit un effet différent sur les deux femmes.

La mère s'était levée avec anxiété. Sur la physionomie de Félicité s'était montré un sourire qu'elle avait réprimé aussitôt.

Tout à coup, M. Verboord frappa si violemment du pied, que le plancher en fut ébranlé; des paroles de colère et des accusations confuses contre Raphaël lui échappèrent.

— C'est inouï ! Obligez donc un jeune homme, faites-lui du bien, aimez-le, occupez-vous de son avenir comme si c'était votre fils : à la fin vous êtes récompensé par la plus cruelle indifférence.

— O ciel ! que contient cette lettre ? s'écria madame Verboord effrayée.

— Ce qu'elle contient ? De belles choses, en effet : écoutez, Laurence. Vous verrez que Banks, comme beaucoup d'autres, n'était dévoué qu'en apparence. Sa lettre est non-seulement un oubli de ses devoirs envers moi ; mais elle est, en outre, grossière et impolie par sa brièveté.

Et il lut les lignes suivantes en tremblant de colère :

« Monsieur,

» La force me manque pour remplir ma promesse. La fatalité et l'inexorable devoir me dominent. Ne m'accusez pas d'ingratitude; mon âme vous portera reconnaissance éternelle. Pardon pour un malheureux. Que Dieu vous protége! Adieu! »

— Eh bien! eh bien! que dites-vous d'un tel égarement? « Je pars! Adieu! » voilà tout. Oh! être récompensé ainsi pour sa bonté! Mais il est peut-être encore temps.

Il rappela sa servante.

— Walput est-il encore au bureau?

— Je crois que oui, monsieur.

— Allez et dites-lui que je le prie de venir ici; je veux lui parler.

Un instant après, François Walput entra dans la chambre. Il se doutait probablement de ce que M. Verboord désirait savoir de lui, car son visage resta froid et sérieux.

— Qui vous a donné cette lettre, monsieur Walput? demanda Verboord, qui ne pouvait contenir sa colère et son impatience.

— Mon ami Raphaël Banks, répondit le commis-voyageur.

— Où vous a-t-il donné cette lettre?

— Chez lui, cette nuit.

— Cette nuit? s'écria le négociant. Vous étiez donc avec lui cette nuit?

— Oui, monsieur.

— Et il veut réellement partir?

— Il est parti. Ce matin, à l'aube du jour, je l'ai accompagné au paquebot anglais. Il est depuis longtemps en mer...

M. Verboord se mordit les lèvres de rage.

— Comme vous êtes resté toute la nuit avec votre ami Raphaël Banks, vous connaissez sans doute la cause de son départ insensé?

— Je la connais, monsieur.

— Eh bien, dites-la moi, je vous en prie.

François Walput courba la tête et resta muet. Ce silence exaspéra Verboord.

— Vous direz ce que vous savez! s'écria-t-il. Je vous l'ordonne!... Vous refusez? N'attachez-vous donc aucun prix à mon estime, à ma bienveillance?

— Veuillez vous calmer, monsieur, dit le voyageur avec la même froideur. La cause du départ de Raphaël est un secret que personne ne sait ni ne saura jamais, que lui et moi. Épargnez-moi le chagrin de vous désobéir. Aucune puissance de la terre ne me ferait révéler ce que mon ami m'a confié.

— Allez, monsieur! s'écria le négociant tout hors de lui. Votre ami est un ingrat, qui, pour suivre de folles idées, oublie le bien qu'on lui a fait!

Le commis-voyageur se tourna vers la porte et dit d'une voix dure avant de quitter la chambre :

— Mon ami est un homme généreux; et ceux qui l'accusent si cruellement devraient bien lui être

reconnaissants de ce qu'il a eu le courage de sacrifier son avenir et son bonheur à son devoir.

M. Verboord voulut demander au commis-voyageur la signification de ces paroles; mais le jeune homme se hâta de sortir et ne parut pas entendre qu'on le rappelait.

Félicité, dominée par un sentiment qu'elle ne pouvait surmonter, avait appuyé sa tête sur la table et cachait ainsi les larmes qui coulaient de ses yeux. Sa mère, qui, pendant cette conversation, avait tremblé de crainte, respirait plus librement maintenant que son mari avait échappé au coup de la révélation.

Le négociant frappait du pied le plancher et grommelait des reproches contre Raphaël et contre son ami Walput. Sa colère était grande.

— Mais comprenez-vous quelque chose à ces folies, Laurence? s'écria-t-il enfin en se retournant vers sa femme. Des secrets, d'impénétrables secrets! Le sacrifice de son bonheur à son devoir! Il est reconnaissant, et il me quitte, malgré la promesse solennelle qu'il m'avait faite hier! Qui sait quelle vile hypocrisie se cache sous tout cela? Si Raphaël, en apprenant la baisse constante du café et le retard de l'envoi des fonds de Charleston, s'était imaginé que l'adversité allait m'atteindre? En récompense de ma bonté pour lui, il me trahirait donc lâchement!

Un cri d'horreur sortit de la poitrine de Félicité. Madame Verboord s'écria :

— O Verboord! ne soyez pas injuste! M. Banks peut être fou, malade ou égaré, mais il ne sera jamais ingrat et lâche. Soyez certain que, s'il eût pu vous épargner quelque grand chagrin au prix de sa vie, il l'aurait donnée sans hésiter!

Félicité se leva, s'élança au cou de sa mère et cacha ses larmes dans son sein.

Une pensée secrète parut surgir dans l'esprit du négociant. Il hocha la tête et dit avec calme :

— En effet, ce départ imprévu me fait beaucoup de peine, la colère me rend sans doute injuste. Ne pleure plus, Félicité. Tous ces malheurs l'un sur l'autre m'ont étourdi; mais maintenant c'est fini. Assieds-toi, mon enfant, et sois consolée.

Il mena sa fille au canapé et retourna près de sa femme, qui pâlit sous son regard.

— Laurence, dit-il d'un ton solennel, il se passe ici des choses qu'on me cache. Vous les connaissez pourtant, et Félicité aussi peut-être. Allons, quel est ce terrible secret que je ne puis connaître?

Madame Verboord haussa les épaules en tremblant et resta muette.

— Et vous aussi? s'écria le négociant étonné.

En ce moment un commis ouvrit la porte et dit :

— M. Dorneval est au bureau et m'a prié de vous annoncer qu'il désirait vous parler.

— M. Dorneval? murmura M. Verboord avec impatience. Eh bien, Henri, faites-le entrer ici.

— Il désire être seul avec vous, monsieur; je l'ai conduit au salon.

M. Verboord alla au-devant de Dorneval, en lui souhaitant la bien-venue et lui tendant la main. Le père d'Alfred ne donna sa main que très-lentement et qu'à demi. Son sourire était si contraint et sa figure si sérieuse, que M. Verboord en fut grandement surpris.

— Vous désirez me parler? murmura ce dernier. Asseyez-vous, je vous en prie.

Dorneval le regarda avec défiance et demanda :

— N'avez-vous pas reçu des nouvelles de Charleston?

— Oui, de mauvaises nouvelles.

— Très-mauvaises; je vous plains, Verboord.

— Il n'y a rien à y faire. Heureusement je puis attendre jusqu'à ce que la maison Ortado soit de nouveau en état de continuer régulièrement ses affaires.

— Quelles sont donc vos nouvelles?

— On m'écrit que, par suite de la faillite de quelques comptoirs dans les États-Unis et à cause de la stagnation du commerce, la maison Ortado rencontre une difficulté passagère, et l'on me demande un sursis d'un mois.

— J'ai aussi reçu une pareille demande.

— Cela ne sera rien; nous en serons quittes pour la peur. N'est-ce pas aussi votre opinion, monsieur Dorneval?

— Ces nouvelles sont fausses, répondit le père d'Alfred. J'ai reçu par le même courrier une lettre d'un de mes bons amis qui demeure à Charleston. Il m'annonce que la maison Ortado a cessé entièrement ses payements...

— Ciel ! s'écria M. Verboord reculant d'effroi.

— Et que les renseignements les plus favorables font croire que les créanciers peuvent espérer à peine la moitié du montant de leurs créances. Il paraît que les affaires de la maison Ortado étaient depuis quelque temps fort embrouillées. Mon ami avoue qu'il lui a été difficile d'obtenir des déclarations sincères. Maintenant, Verboord, ayez courage et ne vous effrayez pas trop. C'est une grande perte, mais nous y sommes tous exposés chaque jour. Une faveur du sort peut vous en rendre autant.

M. Verboord avait appuyé ses coudes sur la table, et sa tête était cachée dans ses mains.

— C'est en effet un coup bien dur pour vous, poursuivit M. Dorneval. Vous perdez au moins cent mille francs, n'est-ce pas?

— Cent mille francs? Beaucoup plus, vous le savez bien !

— Si la maison Ortado paye cinquante pour cent, vous recevrez la moitié de votre créance. Vous pouvez donc compter sur cinquante mille francs au moins. Votre fortune sera un peu diminuée ; mais vous n'êtes pas ruiné pour cela, mon ami ; et je ne vois vraiment pas pourquoi vous perdriez courage.

M. Verboord, touché de ces paroles sympathiques, lui serra chaleureusement la main.

— Hélas! soupira-t-il, le sort me frappe cruellement, mais je remercie Dieu de m'avoir donné votre bonne amitié. Merci, merci, pour vos consolations. Je le sens, elles me donnent assez de forces pour ne pas succomber à mon chagrin. Soyez assuré de mon éternelle reconnaissance.

Dorneval resta quelques instants muet. Il semblait embarrassé de dire une chose qui lui pesait sur le cœur et qui était peut-être le seul but de sa visite,

— Monsieur Verboord, reprit-il enfin, je regrette d'avoir à vous dire qu'il nous sera impossible de venir dîner aujourd'hui chez vous. Le mariage auquel nous avions pensé est une affaire, vous le comprenez bien, n'est-ce pas? qui doit naturellement être remise.

— Comment! vous refusez la main de Félicité pour votre fils? s'écria M. Verboord consterné.

— Pas du tout, répondit Dorneval; mais nous attendrons que l'affaire de Charleston ait reçu une solution définitive. Si votre perte n'est pas trop considérable, nous pourrons reprendre les négociations pour le mariage de nos enfants. Si, au contraire, votre fortune souffre une brèche importante, nous ne parlerons plus de l'affaire.

Le négociant ne se sentait pas loin de devenir fou. Ce qui, jusqu'à cette heure, lui avait laissé un peu de courage, c'était l'heureuse conviction qu'au moins

le sort de sa fille était assuré et qu'elle aurait une position honorable dans le monde. Cet espoir était arraché avec violence de son cœur saignant: car les paroles du père d'Alfred signifiaient bien la rupture définitive de ce mariage. M. Verboord puisa de nouvelles forces dans l'excès de sa douleur et dans l'amertume de sa désillusion, et ce fut avec une indignation difficilement contenue qu'il dit:

— Mais notre convention, Monsieur? Le contrat que nous avons passé hier ensemble? La moindre infortune qui me survient suffit donc pour vous faire retirer la parole que nous nous étions donnée? Je ne croyais pas qu'un ami...

— Mais, mon cher Verboord, interrompit l'autre, nous sommes commerçants. Une convention verbale qui perd la base sur laquelle elle reposait, tombe naturellement d'elle-même. Actuellement, vous êtes incapable de remplir les conditions que nous avions fixées.

— Comment croyez-vous cela? Si c'est nécessaire, je compterai en argent les cent mille francs qui font la dot de ma fille.

— Oui? Auriez-vous donc des fonds secrets?

— Non; mais, en vendant mon café, je puis immédiatement réaliser la somme.

— En effet; mais n'avez-vous pas besoin de cet argent pour payer les lettres de change dont vous m'avez parlé?

M. Verboord fit un bond en arrière, les deux

mains dans ses cheveux; un cri de désespoir lui échappa.

— Vous me refusez votre aide? Vous m'abandonnez sans pitié à mon triste sort?

— Ce n'est pas ma faute, mon pauvre ami, dit M. Dorneval en haussant les épaules. Je m'estimerais heureux de pouvoir vous venir en aide; mais je suis impliqué dans l'affaire de la maison Ortado pour une somme considérable, et il se fait aussi un vide dans ma caisse qui va me causer à moi-même beaucoup de difficultés.

— Grand Dieu! soupira M. Verboord frissonnant de tous ses membres. Je serai donc tout à fait ruiné et déshonoré? Les traites! les traites!

— Si vous vendez votre café...

— Mais il y a bien loin de compte! Il me faudra renier ma signature, et appeler la honte sur la tête de ma femme, sur la tête de mon pauvre enfant! J'y succomberai, c'est ma mort!

Et, rassemblant ses dernières forces, il vint se mettre les mains jointes devant le père d'Alfred et dit d'une voix suppliante :

— Je vous en conjure, par tout ce qui vous est cher, ne me laissez pas sans secours dans un pareil moment. Je possède encore quelques biens; je les grèverai. Oh! prêtez-moi la somme qui me manquera après la vente de mon café! Que je devienne pauvre; mais que je puisse faire honneur à ma signa-

ture; que mon nom, le nom de mon enfant, reste pur de toute tache !

— Voyons, murmura Dorneval, je pourrais peut-être vous rendre ce service...

— Pour l'amour de Dieu, secourez-moi, je me sens mourir !

La porte du salon s'ouvrit tout à coup, après qu'on eut frappé avec précipitation. Un commis tendit un papier et dit :

— Un télégramme de Londres pour monsieur.

M. Verboord, qui peut-être avait l'espoir secret qu'une nouvelle favorable allait lui rendre quelque confiance, prit le papier plié, regarda le commis jusqu'à ce qu'il se fût éloigné, puis brisa le cachet de la dépêche.

— Malheur ! malheur ! pitié ! s'écria-t-il d'une voix déchirante comme si son cœur s'était brisé dans sa poitrine. Ortado en fuite, une banqueroute frauduleuse : tout est perdu !

Et il tomba dans un fauteuil, pâle comme un linge et tremblant comme si une attaque d'apoplexie le menaçait.

Dorneval avait ramassé le papier qui était tombé à terre et l'avait lu. Il s'approcha de Verboord, lui prit la main et lui dit :

— Je vous plains de tout mon cœur, Verboord. Si vous voulez venir chez moi après que votre émotion sera calmée, je chercherai avec vous s'il n'y a pas moyen de venir à votre secours. Maintenant, il faut

que je vous quitte. Cette nouvelle m'appelle chez moi, je perds presque autant que vous. Adieu!

A ces mots, il sortit lentement du salon.

M. Verboord était étendu dans un fauteuil et semblait avoir perdu toute conscience de lui-même.

Il était là depuis quelque temps sans mouvement, lorsqu'une crise soudaine agita ses nerfs. Il courut vers la salle à manger, dont il ouvrit violemment la porte.

Son apparition et surtout la terrible altération de son visage arrachèrent aux deux femmes un cri d'effroi. Elles accoururent vers lui les bras levés; mais il les repoussa amèrement et s'écria :

— Laissez-moi; je deviens fou! Ruiné, pauvre, méprisé! Plus de fortune, plus d'honneur, plus de mariage! c'est fini!

Et il se laissa tomber dans les bras de sa femme, qui l'assit dans un fauteuil en poussant des lamentations.

Tandis que Félicité lui jetait les bras autour du cou et arrosait sa poitrine de ses larmes, il soupira d'une voix faible :

— Raphaël, Raphaël!... Abandonné... abandonné par lui!... Les traites, oh! les traites!... Je meurs...

Et il ferma les yeux et retomba inanimé sur son siége.

Madame Verboord courut vers la porte et cria de toutes ses forces :

— Thérèse! Marie! Henri! Vite, au secours, un médecin!

VII

Il pouvait être cinq heures du matin. Le soleil avait paru à l'horizon, et inondait les bruyères et la campagne de la blonde lumière de ses premiers rayons. Sur le feuillage brillaient les perles de la rosée de la nuit; les fleurs n'avaient pas encore ouvert leur calice; un léger brouillard était suspendu sur les prairies et au pied des bois.

Mais l'alouette matinale planait déjà dans les airs au-dessus des grains ondoyants; les moineaux, sous l'influence du doux mois de mai, folâtraient et pépiaient dans la tendre verdure des tilleuls; les vaches mugissaient pour demander leur pâture, et le diligent laboureur s'en allait, en chantant et en sifflant, à son champ qui attendait son fécondant labeur.

Malgré ces signes d'un réveil général, un silence complet régnait encore dans le hameau derrière Brasschaet; comme les fermes y étaient très-éloignées les unes des autres, le bruit de l'activité des habitants ne pouvait troubler le repos de la nature.

Le pavillon de chasse que le commerçant Verboord avait eu l'intention de transformer en un petit château moderne, n'avait pas changé. Il était encore là, derrière la grille de fer, avec sa façade blanche et ses contrevents verts; mais il avait un certain air négligé et abandonné. Ses murs n'avaient pas été repeints depuis des années, et le temps, aidé de la pluie et de la poussière, l'avait couvert à certains endroits de taches noires ou grisâtres.

A ce moment, on ouvrit la porte de la maison, et une jeune femme, un balai à la main, se mit à balayer avec hâte le chemin pavé qui s'étendait de la maison jusqu'à la grille de fer.

Cette jeune femme semblait être, à première vue, une fille de paysans aisés. Son costume était très-simple et sans la moindre recherche; elle portait un petit bonnet de percaline, blanc comme la neige, un tablier de toile bleue et un fichu bigarré avec de petites fleurs rouges sur fond vert.

Après un examen plus attentif, on aurait cependant remarqué que sa robe était d'une façon qui n'appartenait pas au costume ordinaire des paysannes; ce qui faisait supposer que la jeune fille devait avoir habité la ville; peut-être avait-elle appartenu à un

rang élevé de la société. En effet, la coupe de ses humbles habits, l'extrême élégance de ses moindres gestes, quelque chose qu'on ne pouvait s'expliquer, témoignaient au moins qu'elle avait reçu une bonne éducation.

Ses traits, quoique un peu maigres et brunis par le soleil, étaient remarquablement fins et réguliers, et dans ses grands yeux bleus et dans le sourire imperceptible qui plissait ses lèvres, vivait une âme douce et sensible.

Après avoir balayé le chemin, elle entra dans une chambre du rez-de-chaussée et continua un ouvrage commencé. Un silence complet l'entourait; elle était tout à fait seule et aucun bruit ne vint trahir la présence d'une créature vivante, — jusqu'à ce que le bêlement d'une chèvre se fît entendre derrière la maison.

Alors la jeune fille murmura tout bas :

— Oui, oui, Mieken, je ne t'oublie pas, ma bonne petite bête; mais tout doit avoir son temps. Aujourd'hui, tu pourras te régaler autant que tu voudras. C'est demain le jour solennel... Le 21 mai, sainte Laurence! Ah! il y a quatre ans, quatre ans! Je le voyais partir; il était là-bas à la grille de fer. Il tremblait, et ses yeux étincelants me disaient quelque chose. Hélas! je ne le comprenais pas! Et maintenant, maintenant, il est mort peut-être...

Elle poussa un soupir. Émue par cette douloureuse pensée, elle interrompit son travail, alla à la

muraille où était attaché un petit crucifix, et resta là les mains jointes...

Cette chambre avait un air singulier et montrait, comme le costume de la jeune fille, les traces d'une richesse disparue. Près du foyer où flamboyait et pétillait un feu de bois de bouleau, tout paraissait simple. Il y avait deux ou trois chaises communes et une table en bois blanc; mais plus loin dans la chambre, devant un pupitre en mahoni surchargé de papiers, on remarquait un grand siége à dos sculpté et à coussins de velours d'Utrecht, fripé par un long usage.

Beaucoup de petits objets, appartenant au luxe des riches, et des ornements évidemment faits par des mains de femme, prouvaient que les habitants de la maison faisaient tous leurs efforts pour donner à cet appartement un air de gaieté et de confortable.

La jeune fille se retourna et reprit le balai. Sa prière l'avait sans doute consolée, car l'expression de son visage était sereine, et elle souriait en balayant activement la chambre.

Elle épousseta soigneusement le pupitre, arrangea un peu les papiers éparpillés, versa de l'eau bouillante dans une cafetière, mit celle-ci dans la cendre chaude, y plaça deux ou trois jattes, et se mit à couper quelques tartines d'un grand pain de seigle; puis elle tomba dans une rêverie profonde.

— Quel singulier rêve, dit-elle en s'éveillant, qui m'a arraché des larmes de joie cette nuit! Il était re-

venu ; il se trouvait devant moi avec le même regard profond, avec le même soupir craintif. Sa voix était douce et émue. Rien ne s'était passé ; mon père était en bonne santé et riche... Il faut chasser ces folles images... C'est bien consolant pourtant d'espérer que son amour pour moi ne l'aura pas rendu tout à fait malheureux. Oh! fasse Dieu qu'il m'ait bientôt oubliée! Serait-ce possible? La première impression d'une âme encore vierge... Où peut-il être? Vit-il encore?

Sa voix s'affaiblit et devint presque indistincte pour elle-même.

Toujours rêveuse, elle sortit lentement par la porte de derrière, prit une faucille qui pendait au mur et entra dans le jardin.

Là, un changement notable s'était opéré. De tous les arbres et de toutes les plantes de luxe qui ombrageaient les sentiers sinueux, il n'était resté que quelques seryngas, au pied du mur élevé qui entourait tout le jardin. Le sol était divisé en carrés par des chemins droits, et converti en jardin potager. On y voyait des pommes de terre, des fèves, des pois, de la salade et d'autres légumes; mais pas le moindre arbrisseau, pas de fleurs, sinon dans le lointain un très-petit arbuste, dont les fleurs rouges pendaient en grappes vers le sol.

Au bout du jardin, la jeune fille s'arrêta, le dos tourné vers un banc de verdure sur lequel une place usée indiquait que quelqu'un venait habituellement s'y asseoir.

A ses pieds, près d'un carré de salades entouré d'une bordure de buis, croissaient une dizaine de fleurs simples et de différentes formes, au milieu desquelles s'élevait un charmant arbuste, dont la couronne était si abondamment surchargée de fleurs pendantes, qu'on eût dit une pluie de perles rouges comme corail.

C'est sur ce *fuchsia* soigneusement cultivé que la jeune fille tenait fixé en ce moment son regard immobile. Un éclat extraordinaire illuminait son visage, son sourire était plein d'enthousiasme, et, quoique son expression fût calme et rêveuse, toute son âme semblait être dans ses yeux.

Elle était assurément sous l'influence d'un puissant souvenir ; — car elle se pencha bientôt vers le joli arbuste, cueillit une fleur, la porta en tremblant à ses lèvres, la mit dans son sein, puis leva les mains et les yeux vers le ciel. Peut-être implorait-elle la protection de Dieu pour un ami absent dont le souvenir vivait dans ces fleurs?

Elle poussa un soupir et secoua la tête avec chagrin, comme s'il lui était pénible de quitter cette place; mais le devoir l'ordonnait : elle avait à s'occuper des soins du ménage.

Elle entra dans un autre sentier et s'agenouilla dans un petit champ de trèfle. Elle y coupa avec autant d'adresse que si elle l'avait fait toute sa vie, une quantité de trèfle, en forma une botte et la porta dans la petite étable derrière la maison.

La chèvre, en l'entendant venir, se mit à bêler.

— Tiens, ma bonne Micken, dit la jeune fille en jetant la nourriture à l'animal impatient, voilà ton gâteau de kermesse, aussi tendre que du beurre ! Tu as toujours peur que Félicité t'oublie ! Ah ! bien oui ! Toi qui donnes à mon père le lait frais qu'il aime tant ! Mange autant que tu veux ce matin, c'est la fête de ma mère... Mais je suis en retard. Je vais te traire, ma petite bête.

Elle sortit de l'étable et revint avec un vase. Agenouillée sur une botte de paille fraîche, elle se mit à traire la chèvre et dit, comme si elle se parlait à elle-même :

— Chut, Mieken, je ne te ferai pas de mal... Tu ne sais pas ? Nous allons essayer encore une fois si mon père ne pourrait être guéri par de bons docteurs. Demain, quand la diligence de Hollande passera, il partira pour la ville avec maman, afin d'aller consulter le meilleur médecin. Cela coûte beaucoup, Mieken, beaucoup; mais qu'est-ce que maman peut faire de ses bijoux? Dans notre solitude nous ne voyons personne... Et cette après-midi, Mieken, je vais fêter maman. Elle ne s'attend certainement pas à un cadeau ; mais j'ai, sans qu'elle le sût, travaillé la nuit, et hier j'ai acheté à la ville un beau fichu avec l'argent que j'ai gagné. Elle sera bien étonnée et versera des larmes de joie... Et puis, si le médecin de la ville lui donnait bon espoir, oh ! alors, la Sainte-

Laurence de cette année serait encore un beau jour dans notre vie !... Là ! j'ai fini, Mieken.

Elle se leva et entra dans la maison.

— Déjà descendue? s'écria-t-elle. Bonjour, chère maman. Avez-vous bien dormi ?

Madame Verboord était assise près de la fenêtre. Devant elle il y avait deux chaises, auxquelles était attaché quelque chose comme une frange en soie. Elle était occupée à faire des nœuds dans les fils qui pendaient, et en formait un joli tissu.

Félicité plaça la cafetière sur la table et dit :

— Maman, déjeunons, pour que je puisse aussi travailler un peu aux franges avant que papa s'éveille.

— Avancez un peu la table, Félicité, répondit Madame Verboord. Je puis prendre mon café en travaillant.

— Allons, allons ! s'écria la jeune fille mécontente, ça ne tient pas à cinq minutes; vous pouvez bien respirer en déjeunant, chère mère.

— C'est pour ton pauvre père, mon enfant. Le médecin de la ville coûtera tant ! M. Drooms, le médecin du village, était raisonnable dans ses exigences; mais ton père est fâché contre lui et ne veut plus en entendre parler.

— Il a raison, maman. M. Drooms ne fait que lui tirer du sang, sans autre résultat que de lui ôter des forces.

— C'est vrai, Félicité; mais nous trouverons bien difficilement de quoi payer le médecin de la ville.

— Je ne veux pas, maman, que vous travailliez en mangeant. Je suis jeune et forte. S'il le faut, je puis travailler la moitié de la nuit. Que deviendrions-nous si vous alliez aussi perdre votre santé !

Madame Verboord s'assit près de la table et dit d'un ton très-triste :

— Je n'ai pas dormi, Félicité ; la nuit a encore été mauvaise pour ton père. Il a rêvé presque sans discontinuer et à haute voix. Je l'ai entendu prononcer six ou sept fois le nom de Raphaël. C'est un mauvais signe. Quand il rêve de Raphaël, il grince des dents et se débat convulsivement en murmurant des reproches. Je ne sais pas, Félicité, mais je perds courage.

— Ah ! maman ! vous êtes triste parce que vous n'avez pas dormi, interrompit la jeune fille. Papa n'est-il pas toujours ainsi ?

— Non, non, son état empire visiblement depuis quelques mois.

— Allons ! allons ! ne désespérez pas, maman. N'allons-nous pas essayer de nouveau si les soins des médecins ne pourraient le guérir ? Je suis presque certaine que cette fois cela réussira ! S'il en était ainsi, il me semble que je trouverais encore la vie belle et douce comme si aucun malheur ne nous avait frappés.

Madame Verboord reprit son travail ; Félicité cacha les jattes et le pain noir dans une armoire, plaça une tasse en porcelaine dorée sur la table et coupa

des tartines de pain blanc. Elle prit aussi un sucrier et mit une cuiller d'argent dans la tasse.

Ensuite elle alla s'asseoir à côté de sa mère et se mit à nouer les franges avec des mouvements précipités.

— Quel bonheur encore, mon enfant, que mon père fût passementier et que j'aie appris un travail qui nous est une ressource dans le besoin ! Nous gardera-t-il d'une misère complète ? J'en doute.

— Comment pouvez-vous parler ainsi ? murmura Félicité d'un ton de reproche. Nous gagnons beaucoup d'argent à faire ces franges, et il paraît que la mode fera augmenter le salaire des ouvrières, maman. Hier, lorsque j'ai été reporter notre ouvrage, la dame m'a dit qu'elle nous donnerait autant de franges à faire que nous en voudrions.

— Oui ; mais pourrons-nous gagner assez pour payer le médecin ? Car il faudrait continuer jusqu'à ce que nous sussions s'il y a espoir de guérison, oui ou non. Nous devons tâcher d'économiser, surtout, Félicité. Ne crois-tu pas qu'il soit possible de renoncer au journal *le Précurseur ?* Il nous coûte soixante francs : une grande somme pour nous !

— Pour l'amour de Dieu, maman, ne parlez pas de cela, s'écria Félicité avec douleur. Papa attend tous les matins la poste avec impatience, et, dès qu'il a son journal, il devient plus calme et plus content. Ne lui ôtez pas cette consolation ! Vous êtes de mauvaise humeur aujourd'hui, maman.

— L'avenir m'effraye, mon enfant. Notre existence devient de jour en jour plus difficile ; les vêtements et les meubles que nous avons gardés s'usent, et tous nos bijoux ont disparu.

— Mais nous possédons cette maison et le jardin. N'est-ce pas une assurance contre le besoin, maman ?

— Hélas ! voilà la crainte qui me poursuit ! dit Madame Verboord en soupirant. Si nous étions jamais forcés de vendre ce reste de notre fortune passée, ton père devrait signer cette vente. Ce serait certainement un coup de mort pour lui !

— Mais, chère maman, nous ne sommes pas menacés d'un tel malheur, dit la jeune fille d'une voix à laquelle elle tâchait de donner un ton de gaieté et de courage, quoique son cœur fût accablé d'inquiétude. Nous avons encore assez de vêtements. Quand je vais à la ville et que je m'habille bien, nul ne peut remarquer que nous avons des embarras matériels. Dans le jardin il y a tout ce dont nous avons besoin tous les jours. D'ailleurs, je puis encore travailler plus que je ne fais maintenant. Ayez bon courage, il ne nous manquera rien, et papa guérira, soyez-en sûre !

Il y eut un instant de silence. Madame Verboord regarda sa fille avec un regard singulier. Ses yeux se mouillèrent de larmes.

— Ma pauvre Félicité, dit-elle, pour toi c'est encore pire. Nous, nous sommes vieux ; et si le soir de notre vie est triste et douloureux, la tombe est là qui

mettra un terme à nos souffrances. Toi, mon enfant, tu as encore longtemps à rester sur la terre. Tes jeunes années se passent dans une solitude désolée sans autre avenir en perspective. D'autres jeunes filles, riches ou pauvres, jouissent cependant des plaisirs de la vie, liberté, amitié, affection de cœur. Elles espèrent au moins que Dieu leur fera rencontrer un jour le fiancé qui doit les protéger... et toi, Félicité, entre deux vieilles gens malades, tu es réduite à nourrir ton âme affligée d'un pénible souvenir ! Oh ! de pareilles pensées sont cruelles pour le cœur d'une mère !

Et, comme elle se mit à pleurer, Félicité se jeta à son cou et l'embrassa avec tendresse.

— Votre amour pour moi vous trompe, ma bonne mère, dit-elle. Je ne suis pas malheureuse, au contraire. Que papa se guérisse et que vous ne vous affligiez pas à tort, c'est tout ce que je désire. Le souvenir dont vous me parlez est ma seule consolation. Je sais que c'est un sentiment enfantin ; mais cette chimère est pour moi une source de courage et de forces. Pourquoi? Je ne puis le dire. Peut-être uniquement parce qu'elle est une distraction pour mon esprit et qu'elle m'empêche de sentir ma solitude. C'est une bizarrerie, maman ; vous savez bien que je n'espère rien. Raphaël ne vit plus, sinon il aurait écrit à ses amis ou à ses connaissances d'Anvers. Depuis son départ, personne n'a rien appris de lui ; mais son affection pour moi fut la cause de son mal-

heur. Je veux garder sa mémoire jusque dans la tombe. Le plus pénible pour moi, c'est que papa se met en colère chaque fois qu'il entend le nom de Raphaël, même lorsque ce nom tombe de ses propres lèvres. Ainsi je ne puis jamais parler de lui avec papa, et je dois cacher que je pense à lui... Allons, maman, tout cela n'est rien. Travaillons vite, le travail est bon et facile ; nous y gagnerons un bon salaire, et, que vous le vouliez ou non, ce soir, quand vous serez couchée, je ferai encore quelques aunes. De cette manière nous pourrons facilement payer le médecin. Ayez pleine confiance.

Elles restèrent quelque temps muettes ; leurs mains se mouvaient avec agilité, et l'ouvrage avançait rapidement. Sans doute madame Verboord n'espérait pas grand'chose des soins du médecin ; car, pendant qu'elle réfléchissait, elle poussa un soupir.

Félicité, pour combattre la tristesse renaissante de sa mère, s'écria tout à coup d'un ton léger :

— Ah ! maman, j'ai oublié de vous dire quelque chose. Hier, en revenant de la ville, j'ai rencontré, non loin de la poste, quelqu'un qui se promenait sur les remparts extérieurs. Devinez qui? Lucie Spelt, c'est-à-dire Madame Walput, avec une bonne et deux enfants, un garçon et une fille. De si jolis enfants ! Des anges ! Qu'elle doit être heureuse !

— Très-heureuse, sans doute.

— Et savez-vous comment se nomme le petit garçon? Raphaël, il se nomme Raphaël ! Je n'ai pas osé

l'embrasser; madame Walput aurait sans doute remarqué mon émotion.

— Que t'a-t-elle demandé, et que lui as-tu dit? murmura madame Verboord avec quelque inquiétude.

— Elle s'est plainte, maman, de la mauvaise réception que nous lui avons faite, lorsqu'elle est venue nous voir ici, il y a trois ans. Elle a dit qu'elle avait envie de venir avec son mari et ses enfants à Brasschaet.

— Ciel! tu l'as fait renoncer à cette visite, n'est-ce pas, mon enfant? Ton père est aussi irrité contre M. Walput que contre Raphaël lui-même. Il croit que Walput a donné de mauvais conseils à son ami. D'ailleurs, la présence d'étrangers agite terriblement les nerfs de ton père.

— Je le sais, maman. Aussi j'ai répondu de façon à faire sentir à madame Walput que nous ne désirions pas sa visite. Je lui ai dit que papa était malade et ne voulait voir personne. Il m'était pénible de repousser aussi froidement l'amitié de madame Walput, car soyez certaine, maman, qu'elle nous porte une amitié sincère. Grâce à Dieu, elle est heureuse. Elle aussi, elle pense tous les jours au pauvre Raphaël, qui fut la cause de son mariage avec François Walput. C'est pour cela sans doute qu'elle a fait baptiser son joli petit garçon sous le nom de Raphaël. J'avais envie de lui baiser les mains pour ce souvenir; mais j'ai craint de trahir mon émotion et je l'ai quittée précipitamment.

— Ne t'a-t-elle pas parlé de Raphaël? Elle sait peut-être où il est.

— Non, maman, elle ne le sait pas; car elle m'a même demandé de ses nouvelles. Elle croit aussi qu'il est mort; il y avait deux larmes dans ses yeux. M. Walput n'a pas cessé de faire toutes sortes de démarches pour obtenir des nouvelles de Raphaël; mais jusqu'aujourd'hui ses efforts ont été infructueux... Ah! j'entends descendre papa.

Félicité se leva pour prendre le pot au lait, puis elle courut au-devant de son père et l'embrassa avec tendresse, le conduisit à la table et resta près de lui jusqu'à ce qu'elle fût assurée que rien ne lui manquait et qu'il ne désirait rien.

Puis elle alla se rasseoir et reprit son ouvrage, sans cependant quitter son père des yeux.

M. Verboord avait beaucoup vieilli; ses cheveux gris étaient devenus d'un blanc d'argent, sa tête penchait un peu sur l'épaule gauche, et il y avait quelque chose de pénible, quelque chose d'égaré, dans son regard distrait. A part cela, il ne montrait aucun signe de maladie, sinon une remarquable maigreur. Son linge était fin et très-blanc, et son costume du moins ne trahissait ni la gêne ni la pauvreté.

Il était évident que sa femme et sa fille s'efforçaient avec une affectueuse sollicitude de le préserver de tout ce qui eût pu lui faire sentir la perte de sa fortune. Pour lui il y avait du pain de froment; il avait une cuiller et une fourchette en argent; ses vête-

ments étaient toujours soignés et même élégants, et il se voyait toujours entouré de meubles qui avaient garni son cabinet de commerçant.

Il avait bien murmuré longtemps contre l'étrange existence de sa femme et de sa fille, contre leur mise simple et contre la métamorphose du jardin anglais en jardin potager; mais elles lui avaient fait accroire qu'elles avaient conçu tout a coup une passion pour la vie de campagne, et qu'elles trouvaient grand plaisir à s'y livrer. Quoique M. Verboord se crût plus riche qu'il ne l'était, il savait bien que sa fortune avait considérablement diminué. Il admirait le dévouement des deux femmes, quoiqu'il n'en comprît pas la nécessité, et il avait renoncé à les contrarier dans leur singulier penchant.

Lorsque Félicité l'avait embrassé, il avait serré la jeune fille contre son cœur avec un sourire et lui avait dit quelques douces paroles; puis sa figure était devenue sérieuse. Il s'était assis près de la table et s'était mis silencieusement à déjeuner, pendant que les deux femmes cherchaient à lire sur sa physionomie jusqu'à quel point l'insomnie avait agité ses nerfs.

Tout à coup il leva les yeux sur elles et les regarda un instant en silence.

— Ah çà! Laurence, demanda-t-il, quand cet ouvrage sera-t-il donc terminé? Ces franges n'ont donc pas de fin?

— C'en sont d'autres, répondit madame Verboord.

Encore quelques semaines. Cela n'avance pas beaucoup, en effet; mais à quoi passerions-nous notre temps ici, si nous ne nous amusions pas à travailler?

— Et pour qui est donc cette nouvelle frange?

Madame Verboord hésita et chercha une réponse.

— Pour la fille aînée de Lavens, qui demeure derrière l'église, dans les prairies.

— Elles font des franges pour tout le village. Quel goût étrange! se dit M. Verboord. Il y a une histoire d'une certaine Pénélope; celle-là était reine, et elle travaillait encore à une frange sans fin... S'il y avait beaucoup d'argent à gagner avec cela, je le comprendrais... Gagner de l'argent? Pourquoi pas? Tout n'est-il pas inconstant dans ce monde? Un seul coup du sort peut nous ravir toute notre fortune; mais un seul sourire du sort peut nous rendre dix fois plus riche... Le cours du café haussera. Certes, certes, il est faible maintenant; mais les nouvelles d'hier étaient favorables. Attention, Verboord, profite de la chance! il y a de brillants bénéfices à faire!

En prononçant ces mots, il s'était dirigé vers le pupitre.

Il prit un numéro du journal le *Précurseur* et lut les nouvelles commerciales sur l'avant-dernière page. Ce qu'il y trouva ne lui fit pas plaisir. Il ouvrit tout un paquet de vieux journaux et se mit à chercher quelque chose qu'il ne trouva pas; car il devint peu à peu très-chagrin, et commença à se lamenter d'une

voix sourde. Ses nerfs paraissaient très-agités, car il tremblait visiblement et la sueur de l'impatience brillait sur son front.

Les deux femmes se tenaient tranquilles et continuaient à travailler, en se regardant de temps en temps avec tristesse.

— Ah! ah! j'y suis, s'écria tout à coup le vieillard avec un enthousiasme maladif. Voilà! voilà! La coalition des maisons de commerce de Londres a déprécié fortement le cours du café; maintenant elles vont le faire monter à un cours exagéré. J'ai gardé mon café! Je gagnerai eent mille francs... Je veux mettre toute ma fortune dans le café; oui, oui, il y a moyen de gagner un million, deux millions... beaucoup de millions!

Et, avec un sourire égaré, il regarda fixement le journal qui lui apportait une nouvelle si favorable.

Les femmes n'osaient pas le détromper de son erreur, car Félicité dit d'une voix étouffée :

— Pauvre père! il n'est pas bien aujourd'hui, ses nerfs sont très-agités. Heureusement, il ira avec vous à la ville; le médecin lui donnera quelque chose pour le calmer.

— Hélas! c'est toujours la même chose, dit madame Verboord. Quand il est ainsi très-agité, il trouve chaque fois quelque chose qui l'agite davantage. Le journal qu'il a en main est *le Précurseur* d'il y a quatre ans. Les nouvelles qui le réjouissent tant s'y trouvent réellement, et il les regarde comme tout

à fait fraîches. Il faut faire disparaître ce journal, mon enfant.

— Oh! non, maman! supplia la jeune fille avec effroi. Papa le chercherait sans cesse; il n'aurait plus un instant de repos.

— C'est vrai, soupira madame Verboord, ce serait encore pis. A la grâce de Dieu!...

Elle fut interrompue par un cri perçant sorti de la poitrine de son mari. Ses cheveux étaient droits sur sa tête et son visage était livide; il dit d'une voix altérée qui passa successivement à la colère et à la fureur.

— Quoi! est-il possible? un tel malheur! La maison Ortado en faillite? Ma fortune perdue? Les lettres de change, les lettres de change! Le nom de ma pauvre enfant terni pour jamais! Non, non, je vendrai mon café; je ferai de l'argent, j'échapperai à la honte. Il faut se mettre immédiatement à l'œuvre. Banks! Banks!... où est-il? Je lui ai fait du bien, je l'ai aimé; lui, il m'a abandonné et trahi au jour de l'adversité. Dieu le punira de son ingratitude. Oh! voilà les traîtres, le déshonneur, la honte! Grâce, grâce, je suis impuissant! Prenez mon sang et ma vie; mais par pitié ne déshonorez pas le nom de ma femme et de ma fille!

Il laissa tomber lourdement sa tête sur le pupitre et continua de soupirer.

Les deux femmes avaient assurément assité plusieurs fois à pareilles scènes; car, bien que leurs yeux

fussent humides, elles ne pleuraient pas et continuaient silencieusement leur ouvrage.

Le vieillard resta longtemps sans faire un mouvement, il ne soupirait plus. Cette immobilité complète effraya Félicité. Elle se leva en disant :

— Maman, je vais au jardin avec papa. L'air vif le rafraîchira, et je tâcherai de détourner son esprit de ces pénibles pensées.

Elle s'approcha du pupitre, prit le bras du vieillard et dit :

— Venez, cher père, nous allons nous promener dans le jardin. Il fait une délicieuse journée de printemps.

M. Verboord se leva et suivit sa fille, sans aucune observation. Sa physionomie était calme, comme s'il ne se rappelait plus ce qui venait de l'agiter si violemment.

— Félicité, dit-il en entrant dans le jardin, mes nerfs sont malades; je ne suis pas bien aujourd'hui.

— Maman ira avec vous chez le médecin, répondit Félicité; il vous guérira, papa.

— Eh bien, partons tout de suite. Pourquoi attendre?

— Mais, cher père, vous savez bien que vous ne trouverez le médecin chez lui que demain. Il doit aller aujourd'hui à Bruxelles en consultation. Il m'a dit hier lui-même qu'il connaissait des remèdes infaillibles contre les maladies de nerfs. Allons, mon père, continuons notre promenade. Le soleil est si

chaud et le ciel si bleu ! Restez à côté de moi, le chemin est assez large, et j'aime à me promener bras dessus, bras dessous avec mon bien-aimé père. La lande nous envoie ses senteurs embeaumées; le vent d'ouest joue dans le feuillage; ne sentez-vous pas, mon père, l'air circuler autour de votre tête comme un courant rafraîchissant? N'est-il pas vrai que cela vous fait du bien au cerveau?

— Oui, oui, certes, ma bonne Félicité, répondit M. Verboord; mais je n'ai plus envie des petits pois.

— Tiens, pourquoi !

— Parce que cette terre a bu la sueur de mon enfant, soupira-t-il. Ne le nie pas, Félicité, je le sais bien. Je t'ai vue, travaillant comme un homme; la sueur coulait de ton front. Depuis lors, je déteste les petits pois.

— Mais vous vous trompez, papa, répliqua la jeune fille. Votre amour pour moi vous fait mal voir les choses. Vous savez bien que le vieux jardinier Etienne vient faire tout l'ouvrage ici.

— Il y a longtemps que je ne l'ai vu.

— Eh bien ! j'étais déjà à la grille pour aller lui dire de venir planter nos pois, quand une idée folle m'a passé tout à coup par la tête. « Mon père, me dis-je, adore mes petits pois. Ils lui paraîtront bien meilleurs quand il saura que Félicité les a plantés.» Cette pensée me plaisait. Cinq minutes après je tenais la bêche à la main. Je n'ai pas caché mon travail; car je désirais être vue de vous. Le rouge de mon

front, c'était l'animation de la joie. Oh ! je voudrais déjà les voir sur votre table. C'était pour mon père. Qui sait si je ne pleurerai pas de joie, la première fois que vous me direz : « Qu'ils sont tendres, les pois que ma Félicité a plantés pour moi ! »

Le vieillard porta la main à son front et dit en continuant à marcher :

— Le cerveau ! Oui, oui, le cerveau. C'est là qu'est l'âme humaine, dit-on... Mais la pauvre âme y vit beaucoup trop à l'étroit. C'est pour cela qu'elle veut souvent ouvrir sa demeure par la violence; et c'est alors que les yeux s'obscurcissent, et que les pensées tourbillonnent et roulent comme dans un précipice sans fond qui va tout engloutir... C'est affreux, affreux ! Là où devrait rayonner le soleil de l'intelligence, règne une obscurité éternelle !... Des souvenirs confus, des idées sans suite, de vaines chimères, des illusions, des fantômes. C'est donc là ce qu'on nomme l'âme, ô mon Dieu !

Il voulut hâter le pas, comme pour fuir une réflexion pénible; mais Félicité l'arrêta et s'écria avec une joie enfantine :

— Ah ! ah ! cher père, le beau temps arrive ! Voyez, les jeunes pois sont déjà en fleur. Vous les aimez tant ! Les premiers sont toujours pour vous. Dans peu de jours ils seront mangeables. Et puis, les jeunes pommes de terre suivront peu après. Des pommes de terre nouvelles, des pois verts, du beurre frais... Quelle fête dans la cuisine ! C'est un don généreux

du Seigneur, mon père, que les premiers fruits de la nature, qui chargent la table du riche et du pauvre des mêmes délices.

Ces naïves marques d'amour et la douceur de la voix de Félicité touchèrent le vieillard et ramenèrent le calme et la clarté dans son cerveau.

Il s'arrêta, prit les deux mains de sa fille, la regarda dans les yeux et dit avec une émotion presque solennelle :

— Comme ton cœur est pur et ton amour sincère ! Tu veilles comme un ange gardien près de l'âme troublée de ton père. Tu lui sacrifies non-seulement tes goûts, mais ta jeunesse, ton avenir, ta vie. Oh ! je le sais ! Il ne fait pas toujours noir là dedans... Hélas! je suis impuissant, le sort m'a brisé; mais ce n'est rien, Félicité. Il y a quelqu'un au ciel qui paye les dettes des pères aux enfants. S'il punit sans pitié les ingrats, il récompense aussi ceux qui font plus que leur devoir. Espère en lui, Félicité... Oui, oui, ma douce et généreuse enfant, crois à la parole de ton père : un jour, tu seras heureuse; car Dieu est juste et il n'oublie rien.

La jeune fille émue sauta à son cou et l'embrassa avec transport; mais il lui sembla que ses yeux recommençaient à briller d'un éclat extraordinaire. Elle connaissait ce symptôme. Elle se contint, resta calme en apparence, prit le bras de son père et continua sa promenade.

Elle savait qu'une forte émotion rendait bien à

l'esprit de son père une clarté momentanée, mais qu'un égarement plus grand en était la suite habituelle. Ce qui faisait sur lui l'effet le plus favorable, c'était une conversation douce et gaie sur des choses matérielles et quasi indifférentes.

Elle se mit donc à lui parler des légumes qu'ils voyaient dans leur promenade. La moindre chose lui donnait matière à causerie; un papillon sur une feuille de chou, les abeilles sur les féveroles, l'alouette au-dessus du champ voisin, la fleur perdue entre les mauvaises herbes, la petite fourmi dans le sentier; l'air, l'espace, le soleil, la bonté de Dieu proclamée par toute la nature.

M. Verboord avait écouté d'abord avec plaisir le gai babil de Félicité; mais peu à peu ses pensées s'étaient égarées dans une rêverie vague, et il lui échappait de temps en temps un geste qui répondait à autre chose qu'aux paroles de sa fille.

Celle-ci s'était aperçue de sa distraction, et c'était pour la combattre qu'elle avait passé à des ordres d'idées de plus en plus élevés.

Lorsqu'ils eurent atteint pour la quatrième fois le bout du jardin et qu'ils repassèrent devant le banc de verdure, le vieillard dit :

— Asseyons-nous un peu ici, mon enfant, et garde le silence pendant quelques instants; je suis très-fatigué.

Ils s'assirent tous deux. Félicité respecta le désir de son père. Il y eut un long silence.

— Voulez-vous vous promener encore un peu? demanda la jeune fille.

— Oh! je suis bien malade, soupira le vieillard. Il y a dans ma tête quelque chose qui tourne toujours et qui m'étourdit.

— C'est sans doute votre maladie nerveuse, papa, répondit-elle en lui baisant les mains; mais vous en serez bientôt délivré.

— Crois-tu, en effet, Félicité, que le médecin pourra me guérir?

— Certainement... Les nerfs attaqués, dit-il, ne se calment ordinairement que par beaucoup de soins; mais le docteur possède des moyens particuliers et a déjà soulagé une vingtaine de personnes qui étaient plus malades que vous.

— S'il pouvait me guérir, Félicité!

— Oh! oui, cher père, espérons en la bonté de Dieu. Nous aurions une heureuse existence! Tout nous sourirait. Je chanterais du matin jusqu'au soir, et je serais contente comme les anges dans le ciel!

— Comme je te récompenserais de ton amour! s'écria M. Verboord avec transport. Je ferais de nouveau le commerce, je saurais gagner de l'argent, devenir riche... La première chose que je veux faire, c'est un grand et beau jardin de plaisance pour ma Félicité, un jardin de plusieurs hectares... Ne crains rien; puisque tu aimes tant à cultiver les légumes, je ne toucherai pas au potager; mais là derrière, le

long du ruisseau, je ferai tracer un parc royal... pour toi, ma Félicité, pour toi seule, parce que tu as veillé sur ton pauvre père malade. Le ruisseau passera au milieu du jardin et amènera de l'eau fraîche dans les étangs. Une vaste pelouse, comme un tapis, s'étendra jusque dans le lointain horizon. Là, sur une colline, il y aura un temple ouvert, avec un groupe sur un piédestal, comme un autel... Mais que représente le groupe? C'est une affaire difficile... Ah! je le sais: Un vieillard malade, qui s'appuie sur l'épaule d'une belle jeune fille. La jeune fille portera une torche dans la main, la flamme de l'amour. Et elle ôtera ainsi les chardons et les épines du chemin du vieillard... Nous appellerons cette élégante construction *le temple de l'Amour filial*... Et quand il fera obscur dans notre cerveau et que nous oublierons ce qui s'est passé, nous viendrons ici pour nous souvenir.

Le pauvre vieillard tremblait d'émotion; des larmes brillaient dans ses yeux, et il resta absorbé dans la contemplation du paradis que son esprit égaré avait créé.

Félicité n'osait ouvrir la bouche, de crainte de donner de nouveaux aliments à l'agitation de son père.

— Eh bien, mon enfant, reprit-il enfin, que dis-tu de cela? C'est bien beau, n'est-ce pas!

— Très-beau, mon père, répondit-elle; mais maintenant je n'ai qu'un désir: que le médecin vous guérisse. Le reste, jusqu'alors au moins, me trouvera indifférente.

M. Verboord n'écoutait déjà plus, se parlait à lui-même et se frottait le front, comme un homme qui s'efforce d'éveiller un souvenir.

— Oui ! c'est cela, dit-il avec joie. Je savais bien que j'avais oublié quelque chose. Un jardin de plaisance sans demeure ! Quelle folie ! Il y aura un château avec une façade sculptée, un grand escalier de marbre devant la porte, et un portique à hautes colonnes des deux côtés. Un palais princier ! C'est orgueilleux, n'est-ce pas? oui, mais, quand on est riche, riche à millions ! Ah ! qu'y a-t-il de trop beau sur la terre pour ma Félicité? Le temps est court. Il faut saisir la chance au vol, on est riche aujourd'hui, pauvre demain. Il faut prendre une décision immédiate. Et Banks qui ne vient pas ! Je dois le consulter sur le plan. Il m'avait pourtant promis de se trouver ici à neuf heures. Où peut-il être? Le sais-tu, Félicité?

Tout à coup il fut pris d'une violente attaque de nerfs, ses traits se contractèrent, et il s'écria furieux :

— Banks ! Banks ! Il m'a abandonné et trahi, parce que le malheur m'a frappé. Mon amour pour lui, mes bienfaits, mon malheur, il a tout oublié, tout ! Vous, ô mon Dieu, vous lui demanderez compte de son ingratitude.

Félicité tâcha de le calmer. Elle voulut le faire lever pour retourner à la maison, et dit en pleurant que sa mère l'avait déjà appelée deux fois ; mais le

vieillard ne l'entendit pas et s'écria tout à coup avec désespoir :

— Pauvre, ruiné, déshonoré ! Raphaël, Raphaël, qu'as-tu fait? Les voilà, les voilà, les fantômes qui me poursuivent, la mort qui me menace ! Fuyons... Les billets ! les billets !

Et Félicité suivit son père en se lamentant.

Sa crainte chimérique le poussait si vite, que la pauvre jeune fille ne le rejoignit qu'au moment où il rentrait dans la maison.

VIII

Il avait fait très-chaud dans la journée. Le soleil, baigné dans la pourpre et l'or, descendait vers l'ouest et allait disparaître derrière les polders flamands. Ses rayons obliques se miraient encore dans l'eau agitée de l'Escaut et faisaient ressembler le fleuve à un torrent de métal en fusion. Les maisons, le long des quais, étaient tout empourprées; leurs carreaux de vitre étincelaient comme des rubis; l'air même semblait rougeâtre.

Des milliers de bourgeois de toute classe et de tout âge se promenaient en ce moment pour respirer la brise du soir le long des quais. Rien de particulier n'attirait leur attention; les travaux étaient finis et, hors deux ou trois grands vaisseaux à l'ancre au milieu du fleuve, l'Escaut était tout à fait libre et tranquille.

Tout à coup un certain mouvement se fit parmi les promeneurs. Beaucoup s'arrêtèrent et se montrèrent une colonne de fumée noire, qui devenait visible derrière la *Tête de Flandre*. Le bateau à vapeur de Londres allait paraître devant la ville. Certainement, on voit ces choses-là plusieurs fois par jour à Anvers; mais, pendant le silence du soir, quand tout mouvement a cessé, c'est un spectacle saisissant que l'arrivée du gigantesque steamboat de Londres. Il fend l'onde comme un colosse triomphant; un long nuage marque sa trace; il tousse bruyamment et vole en avant sur un lit de vagues écumantes. Son pont fourmille de monde. Quelques-uns des passagers, qui viennent d'Amérique ou des Indes orientales et revoient peut-être leur ville natale après une longue absence, brandissent leurs chapeaux et lèvent les mains.

Ce jour-là, le steamer avait beaucoup de passagers à bord, et il y avait sur son pont une foule de messieurs et de dames, qui essayaient d'avancer leurs bagages pour être visités avant les autres par les douaniers.

Il y avait un voyageur avec des favoris noirs qui montrait plus d'impatience que les autres et empêchait chacun de mettre ses malles devant les siennes. Il calmait les uns par sa politesse, aux autres il inspirait du respect par son regard hardi et son air décidé.

Il avait évidemment l'habitude de vivre dans une

foule sauvage, car, au milieu des cris de ses compagnons, il restait indifférent et regardait la foule avec un tranquille sourire. Ce passager paraissait encore jeune. Sa figure était brûlée par un long séjour dans les pays chauds, et on voyait au premier coup d'œil qu'il avait traversé l'Océan.

Son costume était riche, et il le portait avec une élégance particulière; cette distinction, jointe à la noblesse de ses traits, à la dignité de son langage et de son maintien, le fit prendre pour un personnage important. Aussi ses bagages furent-ils visités d'abord, et on lui accorda immédiatement la permission de quitter le bateau à vapeur.

Il entra dans une voiture et cria au cocher :

— Place Verte, hôtel Saint-Antoine !

A la porte de l'hôtel, on lui annonça qu'il n'y avait de libres que quelques petites chambres au dernier étage et un appartement somptueux au premier, sur la rue. Le prix en était très-élevé; mais l'étranger, sans autre remarque, répondit d'un ton indifférent :

— C'est bien, madame, qu'on me conduise à l'appartement du premier.

— Monsieur, soupera-t-il ?

— Non, dit-il, pas aujourd'hui; j'ai soupé suffisamment sur le steamer. Qu'on monte mes malles.

Dans sa chambre il changea de costume pour sortir.

Il descendit bientôt et demanda l'annuaire du commerce qui indique la demeure des principaux bourgeois et industriels.

Lorsqu'il eut trouvé ce qu'il cherchait, il murmura en lui-même :

« — Walput-Spelt, négociant, rue de l'Empereur. » Ah! je comprends!

Il sortit de l'hôtel, se promena lentement et regarda autour de lui avec un visage souriant, comme si chaque maison éveillait en lui un souvenir.

Lorsqu'il eut atteint la place Verte, il ralentit le pas, son cœur battit, et il retint un cri d'admiration.

Il faisait nuit, et l'on avait déjà allumé les becs de gaz; mais, du côté du couchant, le ciel était encore un peu éclairé, et sur ce fond pâle se détachait la majestueuse tour Notre-Dame comme une sombre pyramide.

L'étranger était sans doute un fils de la belle ville d'Anvers; autrement, son cœur n'aurait pas battu si fort à la vue de ce chef-d'œuvre de l'architecture ogivale. Pour un Anversois, cette tour est l'emblême du foyer paternel. Depuis son enfance il a toujours vu, de tous les coins de la ville et même des campagnes éloignées, s'élever ce géant de pierres qui domine la ville comme un phare. C'est ainsi que la tour est mêlée à tous ses souvenirs; et, quand il la revoit, après une longue absence, ses yeux se mouillent et toute sa vie passe devant lui en une seule minute.

L'étranger laissa son émotion se calmer et continua alors sa promenade; mais il s'arrêta tout à coup, le regard tourné vers une haute maison.

Dix minutes se passèrent sans qu'il eût fait le moindre mouvement. Il tenait le regard fixé sur la maison, mais il aurait été impossible de deviner ce qui attirait là son attention, car dans cette maison on ne voyait pas de lumière, et rien n'y remuait.

Enfin l'étranger s'assit sur le banc qui se trouvait derrière lui sous les tilleuls, et il murmura :

— C'est donc là qu'elle demeure ! riche, contente, heureuse, adorée de son mari, fêtée par chacun !... Et elle ignore qu'il y a quelqu'un sur la terre qui a payé chacune de ses joies d'un chagrin mortel !. . Blessure incurable du cœur ! rien n'y a fait. Il me semblait que j'étais devenu assez fort pour ne me rappeler cet amour que comme un égarement de ma jeunesse, et mon âme est émue, et je tremble ici de crainte et de tristesse au souvenir de mes rêves anéantis ! O mon Dieu ! je m'étais créé un paradis sur terre. Vous m'avez puni de tant d'orgueil, et vous m'avez condamné à une vie triste et solitaire, sans espérances et sans but. J'ai imploré de vous la richesse, lorsque les trésors pouvaient me donner le bonheur. Maintenant, je suis riche... mais il est trop tard : tout l'or du monde ne peut combler le précipice creusé entre elle et moi pour l'éternité !

Il vit alors qu'il y avait de la lumière dans une chambre du premier étage. Une ombre de femme, portant un enfant sur les bras, passa derrière le rideau transparent. L'ombre disparut aussitôt.

Quelques instants après, l'étranger soupira :

— Oui, elle vit devant mes yeux. Elle est assise là avec deux enfants sur ses genoux. Quel amour dans ses beaux yeux ! Comme son noble visage rayonne d'orgueil maternel ! Son mari, Alfred Dorneval, est près d'elle. Qu'il est heureux, hélas ! hélas !...

Il courba la tête et s'enfonça dans de sombres pensées. Tout à coup il murmura :

— Que signifie cette larme sur ma joue ? Je rêve encore, comme si la fatalité n'avait pas irrévocablement anéanti mes illusions. Elle aurait été la mère de mes enfants. O folie ! ce lieu me fascine... C'est comme si quatre années de douleurs et de souffrances avaient été sans effet sur moi. L'homme fort qui a lutté contre la fortune comme un athlète désespéré, cet homme soupire ici au souvenir d'un espoir évanoui ! Combien ce premier sentiment d'amour est indestructible !

Il se leva et marcha du côté des maisons. Il fut obligé de se garer, car une voiture arrivait; et, comme il vit que la voiture s'arrêtait devant la grande maison, il se retourna et se rapprocha un peu de la porte.

Il fut pris d'une émotion qu'il ne put surmonter, lorsqu'il vit descendre un monsieur qui offrit la main à une charmante jeune femme.

Le monsieur était Alfred Dorneval. Il avait le visage tourné vers l'étranger et celui-ci le connaissait très-bien; mais la dame avait un voile de dentelles, et ses traits étaient restés invisibles.

— Cependant l'étranger crut l'avoir reconnue, car un nom lui échappa;

— Félicité ! murmura-t-il.

Le monsieur et la dame étaient déjà entrés, et la voiture avait aussi disparu sous la porte cochère.

Une servante sortit pour fermer les persiennes.

L'étranger s'approcha d'elle et lui demanda:

—Mademoiselle, c'est M. Alfred Dorneval qui vient de rentrer là, n'est-ce pas?

Il reçut une réponse affirmative.

— Et la jenne dame?

— C'est ma maîtresse, la femme de M. Alfred, dit la servante.

— Merci.

Et l'étranger s'éloigua dans la demi-obscurité en poussant un soupir.

Quelques instants après il atteignit la rue de l'Empereur et s'arrêta avec hésitation devant une maison de belle apparence, comme s'il doutait de ce qu'il ferait.

— Si j'allais voir Walput? dit-il... Ce ne serait pas convenable, il est trop tard. Demain matin... Ne fût-ce que pour annoncer mon arrivée? Oui, oui. Walput demeure ici près, chez son beau-père. Je veux serrer aujourd'hui même ce bon François dans mes bras...

Il avança encore de quatre ou cinq maisons et tira la sonnette.

— C'est ici que demeure M. Walput? demanda-t-il à la servante qui vint ouvrir.

— Oui, monsieur, mais il n'est pas à la maison.

— Et madame?

— Madame non plus.

— C'est dommage. J'aurais été si heureux de le trouver à la maison! Et resteront-ils longtemps dehors?

— Mes maîtres sont allés chez madame Walput mère. Dans un quart d'heure ils seront de retour. Veuillez les attendre; entrez, monsieur.

Une voix d'enfant criant dans une chambre contiguë.

— Catherine, Catherine! ma sœur Victoire veut voir les images toute seule!

— Ah! M. Walput a des enfants? s'écria l'inconnu avec une joie singulière.

— Deux petits anges, répondit la servante. Vous allez voir, monsieur.

Dans la pièce où ils entrèrent il y avait un petit garçon et une petite fille de trois ans, deux jumeaux sans doute, occupés près de la table à regarder des images dans un grand livre. Le petit garçon avait des cheveux bruns frisés, des joues roses et de grands yeux étincelants, la petite fille était blonde et un peu pâle, mais sa figure était fine et charmante.

— Qu'il doit être heureux! se dit l'étranger. C'est son portrait; il revit dans son fils... Et ce petit bouton de rose-là, c'est Lucie!

— Mes enfants, dit la bonne, venez avec moi dans

une autre chambre. Ce monsieur veut attendre le retour de votre père.

— Je vous en prie, n'éloignez pas ces petits anges! dit l'étranger. Ils n'auront pas peur de moi.

— Monsieur aime les enfants? demanda la servante en riant.

— Oh! infiniment; ceux-ci surtout.

— Puisque vous le désirez, monsieur, je vais donc rester ici pour les garder.

— Je vous en saurai gré.

A l'apparition du monsieur aux favoris noirs et aux joues brunes, les deux enfants s'effrayèrent légèrement et ils le regardèrent avec surprise d'un air interrogateur; mais le sourire qui animait son visage était si plein d'amitié et de tendresse, que le petit garçon se mit aussi à lui sourire comme s'il avait été une vieille connaissance.

La servante se tourna vers le petit garçon et lui dit:

— Donnez la main à monsieur, Raphaël.

— Raphaël? s'écria l'étranger en levant les mains; il se nomme Raphaël, ô mon Dieu!

Mais il se contint, prit la main de l'enfant, qui, timidement, s'était approché de lui, et il se mit à le couvrir de caresses.

Il prit une chaise, plaça l'enfant sur ses genoux et l'embrassa avec autant de tendresse que si c'eût été son propre fils, en répétant toujours:

— Raphaël! Mon cher ange, tu t'appelles Raphaël!

Oh! sois béni pour le bonheur que tu me causes!

Étonné de l'impression que le nom du petit garçon avait faite sur l'étranger, la servante dit avec intention :

— Savez-vous, monsieur, pourquoi il s'appelle Raphaël? Ma maîtresse me l'a raconté plus d'une fois. Son père a eu un ami qui est parti il y a quatre ans pour l'Amérique et y a sans doute péri, car on n'a jamais rien appris de lui. Il paraît que cet ami était très-aimé de mes maîtres. En mémoire de lui, ils ont nommé leur fils Raphaël.

L'étranger tenait l'enfant serré contre son cœur et l'embrassait avec effusion. Des larmes brillaient sur ses joues et ce ne fut qu'après quelques instants qu'il put répondre :

— Cet ami regretté, c'est moi, Raphaël Banks.

— Et mes maîtres qui vous croient mort! s'écria la servante. Oh! qu'ils seront contents.

Raphaël ne fit pas attention à cette exclamation, et promit mille cadeaux à l'enfant. Il n'y avait rien de trop beau pour le petit Raphaël; il aurait un cheval de bois, une petite voiture avec deux agneaux vivants, des livres avec des images, des sucreries et des bonbons à profusion. La petite fille, qui entendait parler de ces choses merveilleuses, s'approcha timidement et fut bientôt sur l'autre genou de l'étranger, partageant ses caresses et ses promesses.

Pauvre Banks! il n'avait pas d'enfants, lui, et le sort l'avait condamné à ne jamais porter le doux nom

de père. L'espérance de sa jeunesse était perdue pour toujours; la seule femme qu'il eût aimée était mariée, et la loi du devoir et de l'honneur lui défendait même de rien faire pour la revoir. Sa vie était donc fermée; il n'aimerait plus jamais et resterait sans enfants, lui qui cependant les aimait tant!

Voilà les pensées qui lui passaient en ce moment par la tête.

Pendant qu'il oubliait le monde en tenant les deux enfants sur ses genoux, une clef grinça dans la serrure de la porte.

— Voilà mes maîtres, dit la servante.

L'étranger mit les enfants à terre et se dirigea vers la porte; mais M. et madame Walput parurent sur le seuil.

Walput regarda un instant l'inconnu qui lui souriait si singulièrement. Tout à coup il ouvrit les bras et s'élança :

— O ciel! En croirais-je mes yeux? s'écria-t-il, Raphaël! Raphaël!

— François, mon bon François! s'écria Banks.

Et il se jeta avec des cris de joie dans les bras de son ami.

Lucie l'embrassa aussi. Des larmes coulaient de tous les yeux. Au bout d'un instant, Walput s'écria :

— Cela me paraît impossible. C'est pourtant vrai. Mon cher Banks, nous avons si souvent pleuré votre mort... et vous vivez! Vous voilà de retour dans votre patrie, en bonne santé!

— Je me suis souvenu de vous tous les jours dans mes prières, dit madame Walput. Dieu soit loué de m'avoir exaucée !

— Vous avez prié pour moi? balbutia Raphaël profondément ému. Une amitié si vive et si constante ! Ah ! comment ai-je mérité cela !

— Mais, mon cher monsieur Banks, ne savez-vous donc plus ce que nous vous devons? reprit madame Walput. Vous êtes la cause de mon mariage avec celui que mon cœur avait choisi. Depuis lors, la fortune n'a pas cessé de nous sourire; notre existence est un vrai paradis. Voyez ces enfants, notre espoir et notre orgueil ! Sans votre aide, nous eussions été malheureux. Ah ! mon fils s'appelle Raphaël. Ainsi, votre souvenir continuait à vivre dans ce que nous avons de plus cher au monde !

— Épargnez-moi, chers amis, balbutia Banks les larmes aux yeux. Je croyais qu'une existence rude et fatigante avail émoussé ma sensibilité; mais je me suis trompé : votre amitié me trouble jusqu'au fond de l'âme.

— Mais, Raphaël, dit Walput, votre figure est bien brunie ! Vous avez probablement vécu dans les pays chauds. D'où venez-vous? Le sort vous a-t-il été favorable? Allons, satisfaites notre curiosité. Racontez-nous quelque chose de vos aventures.

— C'est une longue histoire, dit Banks en souriant. Je suis un peu fatigué...

— En peu de mots, supplia Lucie. Nous voulons

savoir ce qui vous est arrivé. Vous ne pouvez pas nous refuser cette satisfaction.

— Qu'il en soit ainsi, puisque vous le désirez, répondit Raphaël. Je tâcherai de vous donner une esquisse complète de mes aventures. Plus tard, nous aurons le temps d'en parler amplement ; alors, je vous raconterai des choses étonnantes. Écoutez donc, mes amis...

— Pardon, encore un instant, interrompit madame Walput en se levant. Mes enfants doivent aller se coucher et demandent un baiser de M. Raphaël.

L'ami les serra à plusieurs reprises contre son cœur ; Lucie regardait Banks avec orgueil. Son cœur battait en entendant l'éloge qu'il fit de la beauté et de l'amabilité de ses enfants.

— Çà, ami Raphaël, s'écria M. Walput, nous oublions les lois de l'hospitalité. Avez-vous soupé?

— Oui, il y a plus d'une heure.

— Ne prenez-vous rien?

— Rien.

— Une bouteille de vin alors, à votre heureux retour ; j'ai d'excellent *hockheimer*.

Le vin fut versé, M. et madame Walput rapprochèrent leurs chaises et Raphaël commença ainsi :

— Tu sais, François, dans quelle disposition d'esprit je me trouvais quand tu me conduisis au bateau à vapeur. Je restai quelques jours à Londres, assis dans ma chambre, la tête dans mes mains, jusqu'au jour où je partis pour New-York sur le paquebot

transatlantique... A peine en mer, je tombai gravement malade. C'était une espèce de délire, qui devenait parfois si violent qu'on devait me lier sur mon lit. Tout ce que j'avais espéré, tout ce que j'avais craint, tout ce qui s'était passé dans ma vie tourbillonnait dans ma tête comme un courant vertigineux. On m'avait tiré beaucoup de sang et je refusais toute nourriture. Dans ma folie, je voulais me laisser mourir de faim. Ce mal s'aggrava tellement que l'on prédisait déjà que le lendemain je serais couché au fond de la mer. Il y avait sur le steamer un vieux Hollandais qui cachait, sous une apparente froideur, un cœur sensible. Lui seul avait compassion de moi, et était nuit et jour près de mon lit, combattant la maladie qui me minait. La fièvre m'abandonna enfin; mais je restai si faible, qu'à notre arrivée à New-York, on dut me porter hors du navire. Le Hollandais, qui avait veillé sur mon bagage et sur mon argent comme sur son propre bien, me chercha un logement chez d'honorables bourgeois, et remit à la voile pour Mexico, où il allait tenter la fortune qui lui avait été défavorable dans sa patrie. — J'étais encore très-malade, surtout de la tête. Du matin au soir, et même la nuit, je ne pensais qu'à la blessure qui saignait dans mon cœur. J'espérais mourir, la vie était pour moi un douloureux fardeau. Cependant, après un mois ou deux mes forces se rétablirent tout à fait, et à la fin du troisième, je me sentais plus fort que je n'avais jamais été. Je ne pouvais

rester inactif. J'éprouvais un irrésistible besoin de mouvement et d'activité. Je voulais échapper au désespoir qui m'oppressait et m'étouffait comme un manteau de plomb. Assurément, c'était un reste de ma folie; car je résolus de risquer les neuf mille francs que je possédais encore, dans une seule affaire. L'idée de devenir pauvre et d'avoir à lutter contre la misère me souriait. New-York ne me plaisait pas. Le souvenir du bon Hollandais me poussa vers le Sud. J'achetai à New-York pour huit mille francs de bijoux en cuivre doré; boucles d'oreilles, bagues, chaînes, petites croix et autres bijoux de femmes. Avec tout cela, je me mis en route pour Mexico dans l'espoir d'y retrouver mon sauveur, le Hollandais. A Vera-Cruz, je fus atteint de la fièvre jaune et la mort tendit encore une fois ses bras vers moi... Je lui échappai, et je me dirigeai avec quelques compagnons de voyage dans l'intérieur du pays, pour me rendre par les montagnes à Mexico, la capitale. En route, nous fûmes attaqués par des bandits. Un de nous resta mort et je reçus une balle dans le bras...

— Ciel ! s'écria Lucie.

— Ce n'était pas grave, poursuivit Raphaël. En quelques semaines la plaie fut guérie. Nous mîmes les voleurs en fuite après un combat acharné. Plus tard, je vous raconterai cela dans tous les détails. — Arrivé à Mexico, je ne retrouvai pas mon Hollandais. Je fis des affaires magnifiques avec mes bijoux en cuivre doré. Je les vendis pour de l'argent ou les

échangeai dans les villages ou les fermes isolées, contre de la cochenille, de l'indigo, de la vanille et autres marchandises précieuses. Ainsi, j'obtins de mes bijoux cinq ou six fois leur prix d'achat. Au bout de quelques mois, je me vis en possession de plus de cinquante mille francs. C'était fabuleux! Je faisais toutes sortes d'affaires; les plus hasardeuses et les plus mauvaises les premières. Je voulais braver le sort; mais c'était comme un enchantement : quoi que j'entreprisse, tout m'apportait des bénéfices considérables. J'étais sûr d'amasser à Mexico, en peu d'années, une fortune considérable; mais j'appris par quelques voyageurs que le Hollandais demeurait à San-Francisco en Californie, et y faisait le commerce. Je m'embarquai à Acapulco et débarquai bientôt à San-Francisco, où je retrouvai le Hollandais en bonne santé. Ce fut le seul moment de joie que j'eus depuis mon départ d'Anvers; car tout, heur ou malheur, m'était indifférent. Le Hollandais était un ancien négociant, qui avait failli en Europe par un grand malheur. Il tentait de nouveau la fortune et avait vu monter son capital à environ quarante mille francs. C'était un homme très-entreprenant et très-hardi; mais son apparente témérité était fondée sur une grande expérience et un calcul exact des chances. Nous nous associâmes sous la raison Pieters et Cie. C'est sans doute parce que mon nom était ainsi caché sous celui du Hollandais que vos efforts pour apprendre quelque chose de moi sont

restés sans résultat. Quant à moi, je ne voulais plus avoir de rapports avec l'Europe, et je ne vous écrivis pas... Pardonnez-le moi; c'était une suite de mon désespoir, quelque chose comme une résolution maladive. Notre principal commerce consistait à transporter aux mines toute espèce de provisions, outils et vêtements, et à les vendre là aux chercheurs d'or ou aux boutiquiers. Moi, toujours poursuivi par une insurmontable tristesse, je devins le voyageur de la maison. Je ne m'accordai pas un seul jour de repos. Un jour, j'étais dans les mines, au pied des montagnes neigeuses; le lendemain, j'étais à San-Francisco, puis dans la Sonora, puis dans le Texas, puis enfin aux îles Sandwich. Je voyageais, j'achetais, je vendais et je donnais à notre maison une étonnante activité. Nous gagnâmes énormément d'argent... Le Hollandais avait dans l'intervalle combiné une affaire qui devait nous enrichir en un seul jour. Il y avait à San-Francisco un Suisse qui, lors de la découverte des mines d'or, possédait un vaste terrain à l'autre extrémité de la ville. Ce Suisse, qui était un ami de mon associé, voulait retourner en Europe, et offrit de vendre son terrain, de la main à la main, pour vingt-sept mille piastres, ce qui fait en notre monnaie deux cent mille francs. Le marché fut conclu. Le Hollandais divisa immédiatement sa propriété en lots et la fit vendre publiquement comme terrain à bâtir. Le produit atteignit presque un million. Que vous dirai-je encore? Nous eûmes quelques malheurs

qui ralentirent l'augmentation de notre fortune; cependant, au bout de trois années, nous avions chacun un capital de six cent mille francs.

— Vous possédez six cent mille francs? murmurèrent ses auditeurs stupéfaits.

— En ce moment, je possède déjà beaucoup plus. La fortune m'a favorisé en peu de temps d'une façon si étonnante, que je suis riche de plus de huit cent mille francs. Mais écoutez encore un instant : je dois vous dire pourquoi je suis revenu à Anvers, quoique j'eusse décidé de ne jamais rentrer dans ma patrie. — Le temps avait presque guéri la plaie de mon cœur, je le croyais du moins. Je pensais encore à l'amère déception qui m'avait fait quitter l'Europe, mais il n'y avait plus rien de pénible dans ce souvenir; au contraire, ma seule joie consistait à me rappeler les rêves de ma jeunesse et à vivre en imagination dans ce monde d'illusions et de douces émotions. Puis, lorsque je me vis à la tête d'une assez belle fortune, je pensai à mon ancien maître Verboord. Ma mère m'avait dit sur son lit de mort :

« Mon fils, n'oublie jamais la générosité de ces bonnes gens; paye-leur ma dette, si cela est possible, et sois-leur reconnaissant jusqu'à la fin de ta vie. » Ces paroles que ma mère avait prononcées en me bénissant, résonnaient toujours à mon oreille. Mais je ne savais que décider. Les Verboord sont riches. Que pourrai-je faire pour eux?

— Les Verboord! interrompit Walput, ils sont pauvres!

— Pauvres! répéta Banks. Que voulez-vous dire?

— L'affaire est toute simple. La maison Ortado de Charleston a fait banqueroute et a entraîné M. Verboord dans sa chute. En outre, le café a baissé sensiblement, et le prix est resté pendant longtemps à un taux très-bas. Verboord est tout à fait ruiné et il a fait vendre tout ce qu'il avait pour satisfaire ses créanciers. — Comme cette nouvelle t'émeut, Raphaël!... Le malheur de Verboord ne me toucha pas beaucoup, moi, je l'avoue. Ces gens t'ont fait trop de mal, et je regardais leur chute comme une punition du ciel. Calme-toi, ne te laisse pas trop affecter par leur désastre : ils ne le méritent vraiment pas.

Raphaël n'avait pas entendu les dernières paroles de son ami.

— C'était donc en effet la voix de ma mère qui me poussait vers l'Europe, murmura-t-il. Dieu m'a fait amasser des trésors, uniquement pour payer une dette de reconnaissance.

Lorsqu'il releva la tête, il était pâle; mais un joyeux sourire se dessinait sur ses lèvres.

— Vous dites que M. Verboord est pauvre? demanda-t-il. Où est-il maintenant? Pourrai-je encore le voir aujourd'hui?

— Il n'est pas très-pauvre, répondit Walput. Lorsque tous les créanciers furent payés, il resta encore quelque chose à Verboord, car il a gardé sa petite

maison de Brasschaët, et il y demeure sans rien faire. Personne ne sait de quoi il vit. Il paraît qu'il est malade et souffre d'une grave maladie nerveuse.

— Une maladie nerveuse ! soupira Banks. En effet, ses nerfs étaient très-sensibles.

— Les Verboord sont orgueilleux...

— Ah ! j'ai le pouvoir de le guérir ! s'écria Raphaël. Demain, il oublira son malheur ; je lui rendrai ce que le sort lui a ravi : ma mère se réjouira dans le ciel.

— Comment ! vous sacrifieriez votre fortune pour celui qui vous a rendu la vie si amère?

— Mais c'est le seul but de mon arrivée en Europe. Je voulais nouer des relations commerciales avec Verboord. Il nous aurait fait de grands envois de toutes sortes de marchandises ; nous les aurions vendues là-bas en Californie ou au Mexique pour son compte ou pour le nôtre. Mon intention était de doubler en peu de temps la fortune de M. Verboord; car l'argent m'est tout à fait indifférent, et quel meilleur emploi aurais-je pu en faire que d'exaucer la dernière prière de ma mère mourante? Maintenant qu'un grand malheur l'a frappé, je dois nécessairement changer ma première résolution... Voici ce que j'ai l'intention de faire. Je vais proposer à mon ancien patron de devenir mon associé sous la raison Verboord et Cie, à Anvers. Je monterai une autre maison à San-Francisco. Avec huit cent mille francs, de l'expérience, de nombreuses relations et une activité

infatigable, on doit réussir. De cette façon, je rendrai à mon bienfaiteur non-seulement sa fortune, mais encore sa position dans le commerce anversois. C'est la panacée qui doit le guérir de sa maladie nerveuse. Oh! maintenant je sens la valeur de l'argent.

Walput hocha la tête avec étonnement d'un air mécontent. Il se fit un instant de silence.

— Mais il y a une chose qui me paraît incompréhensible, s'écria tout à coup Raphaël. Comment M. Dorneval a-t-il laissé tomber mon pauvre patron sans venir à son aide? Et Félicité ?

— En effet, vous ne savez pas, répondit M. Walput avec un sourire singulier. Ceci est au moins une juste punition. M. Verboord et sa femme vous ont laissé nourrir un espoir fallacieux, Félicité se montrait sensible à votre affection... jusqu'à ce qu'une grande fortune vînt les séduire. Alors, ils vous ont sacrifié sans pitié à la richesse, ils vous ont rendu malheureux et presque fait mourir de désespoir. Eh bien! ils ont été tous déçus. Les Dorneval ont rompu le mariage projeté.

— Ciel! elle n'est pas la femme de M. Alfred? s'écria Raphaël en pâlissant. Ce n'est pas elle que j'ai vue?... Elle n'est pas mariée?

— Non elle n'est pas mariée.

— Quelle nouvelle! j'en suis étourdi; tout tourne devant mes yeux.

— Raphaël, mon ami, comme cette nouvelle vous

trouble! Vous tremblez? ne vous trouvez-vous pas bien?

— Elle n'est pas mariée, pas mariée! murmura Banks. Mon désespoir, mes souffrances, ma haine pour la vie, tout cela n'était qu'une illusion! Si j'avais su! Félicité n'est pas mariée, ô mon Dieu!

Walput et sa femme s'approchèrent et lui prirent les mains. Ils craignaient qu'il n'arrivât quelque mal à leur ami, et essayèrent de le calmer par de douces paroles.

Il resta un instant insensible à leurs marques de tendresse. Seulement, lorsque Walput lui rappela encore que Félicité avait agi cruellement avec lui et ne l'avait jamais aimé, il poussa un soupir et dit avec un triste sourire :

— Ah! mes bons amis, ayez un peu de compassion pour le pauvre Raphaël! La blessure de son cœur n'est pas encore guérie : elle ne guérira jamais. En effet, Félicité ne m'a pas aimé... Je respecte trop le premier amour de ma jeunesse, pour accepter un bonheur que l'argent seul me donnerait. Mon émotion est le réveil d'illusions passées; mais le rêve est évanoui!

— Vous allez demain à Brasschaët? demanda Lucie avec hésitation. Comme Félicité sera surprise de vous revoir! Et vous, Raphaël, pourrez-vous rester maître de vous?

— Je vous comprends, répondit Banks. N'ayez

aucune crainte. Je suis homme, et s'il est nécessaire, le sentiment du devoir me donnera la force de maîtriser mes émotions. Je verrai probablement Félicité. Je ne serais pas généreux, si, dans la position où elle se trouve envers moi, je lui témoignais autre chose que du respect. Mon intention n'est-elle pas d'offrir de l'argent à son père sous une forme déguisée? Dans tous les cas, en rendant à son père son bien-être passé, j'améliorerai également son sort à elle. L'idée que Dieu m'a permis de faire quelque bien à celle que j'ai aimée de toute mon âme, m'est une récompense suffisante.

— Puis-je te donner un conseil d'ami? demanda Walput. Ta générosité t'aveugle. Il est probable que, pour toute récompense, tu n'auras qu'une pénible déception. Les Verboord sont des gens fiers, je dirai même des gens méchants.

— Je t'en supplie, François, cesse d'accuser injustement ceux qui furent mes bienfaiteurs, soupira Raphaël avec douleur. Qu'un sentiment enraciné dans l'homme est indestructible! la veille de mon départ et pendant la nuit même, j'ai fait valoir mille raisons pour arracher de ton cœur tes préventions contre les Verboord, mais en vain. Tu as tort, pourtant. Moi seul, je m'étais trompé. Félicité ne m'aimait pas; elle ne savait pas que mon espérance allait plus loin que l'amitié. M. Verboord ni sa femme ne connaissaient mes désirs ambitieux.

— Tu le crois? répliqua ironiquement Walput.

Pourquoi alors te haïraient-ils, toi qui ne leur a jamais fait de mal?

— Me haïr, impossible, François!

— Je n'ai jamais pu pardonner aux Verboord leur conduite envers toi. Cependant, sur les instigations de Lucie, j'avais résolu de leur rendre service, si c'était nécessaire, de venir même à leur secours. Nous sommes allés les voir à Brasschaët dans cette intention. Ils nous ont très-mal reçus, et nous ont fait sentir que nous leur ferions plaisir en n'y retournant jamais. Verboord est sorti peu après notre arrivée sans nous avoir adressé la parole, et nous ne l'avons plus revu, même pour prendre congé de lui.

— Je ne comprends pas, murmura Raphaël. Eux qui, plus que tous les autres, étaient pleins d'affabilité pour chacun?

— Demande-le à ma femme, dit Walput; elle a toujours plaidé en faveur des Verboord; mais, depuis avant-hier qu'elle a causé avec Félicité, elle a tout à fait changé d'idée.

— Vous avez causé avant-hier avec Félicité? s'écria Banks.

— En effet, répondit madame Walput. J'en suis fâchée, mais je dois avouer que sa conduite a fait une mauvaise impression sur moi... J'exprimais l'intention d'aller la voir avec mes enfants à Brasschaët. Eh bien! elle m'a fait entendre clairement qu'elle aimait mieux que je ne vinsse pas. Une autre chose cepen-

dant m'a encore plus indignée. Je croyais que Félicité, que depuis trois ans je revoyais pour la première fois, m'aurait demandé des nouvelles de Raphaël Banks, ou m'en aurait donné. Elle s'en allait sans avoir même prononcé votre nom. Je la rappelai et lui racontai quels vains efforts nous avions fait pour apprendre quelque chose de vous. Les larmes me vinrent aux yeux, en pensant que vous étiez mort peut-être. Félicité écouta avec indifférence, cessa tout à coup la conversation et s'éloigna en murmurant un salut glacial.

— Que peut signifier cela? murmura Raphaêl. Craindraient-ils le regard des hommes? Ils cachent peut-être une triste misère?

— Non, répliqua Walput, ils ne sont pas pauvres, puisqu'ils possèdent encore la maison de campagne et le terrain y attenant. Je vais te dire ce que cela signifie. Ils ont fait du mal et le savent très-bien. Comme cela arrive d'ordinaire, ils haïssent leur victime et nous aussi, parce que nous sommes tes amis dévoués.

— Mais, pour l'amour de Dieu, mon ami, ne parle pas ainsi! me haïr! pourquoi!

— Je te l'ai dit : c'est leur conscience qu'ils veulent faire taire. Verboord t'a appelé, en ma présence, ingrat, et t'a accusé de l'avoir abandonné parce que tu prévoyais le malheur qui allait le frapper.

Raphaêl poussa un soupir et pencha sa tête sur sa poitrine.

— Cela t'étonne peut-être, reprit Walput, que je te dise en ce moment des choses si tristes? Mais je suis ton ami et je fais mon devoir, quelque désagréable qu'il soit. Tu vas demain à Brasschaët. J'ai une double crainte. D'abord, il est très-possible que les Verboord te traitent avec une froideur outrageante et refusent tes secours avec fierté. C'est contre de telles épreuves que j'ai voulu t'armer. La pensée que tu aurais à rougir devant les Verboord m'effraye. Ensuite, il est possible que ta richesse les tente assez pour les pousser à cacher leur vengeance. Dans ce cas, tu deviendrais la victime de feintes et de tromperies.

— Mais non, non! s'écria Raphaël d'une voix étouffée, ce n'est pas possible. Tu es sans doute le jouet d'une fatale illusion. Que Félicité ne m'ait pas aimé, que son père ait blâmé mon départ sous le coup de ses malheurs, ah! je comprends cela... Mais qu'ils puissent me haïr, qu'ils puissent me tromper? Ils sont aussi incapables de nourrir un sentiment de haine que de commettre une mauvaise action. Ces anges de bonté auraient-ils donc perdu tout à coup tous les dons du cœur? Il y a un mystère là-dessous, te dis-je. Demain, je le saurai; demain, mon ami, tu auras à regretter une erreur qui ne prend sa source que dans ton affection pour moi.

— Je le souhaite, Raphaël. Si je me suis vraiment trompé, suis l'inspiration de ton cœur, je t'applaudirai. Mais, dans l'incertitude, sois prudent. Épar-

gne-toi le chagrin et la honte d'un refus outrageant. Tu as été la victime de leur égoïsme, ne sois pas la victime de leur orgueil.

La persévérance avec laquelle Walput renouvelait ses accusations contre les Werboord attristait beaucoup Raphaël. Celui-ci secoua la tête avec dépit, se leva et dit :

— Cher ami, ce que j'ai appris ici a troublé toutes mes idées. Je suis fatigué et j'aspire après un peu de tranquillité et de repos. Il est onze heures passées. Permettez-moi de vous quitter. Demain, à mon retour de Brasschaët, je viendrai ici.

— Dans quel hôtel êtes-vous logé? demanda madame Walput.

— A l'hôtel Saint-Antoine.

— Jusqu'à demain seulement, dans tous les cas.

— Tu feras porter tes effets ici, et tu demeureras avec nous, n'est-ce pas, Raphaël?

— J'accepte avec reconnaissance votre amicale proposition, répondit Banks. Je vous souhaite la bonne nuit, vous bénissant du fond du cœur pour votre généreux souvenir et votre sincère amitié...

M. et madame Walput lui serrèrent la main avec toute sorte de protestations d'amitié, et l'accompagnèrent jusqu'à la porte.

Raphaël marcha vite, comme quelqu'un qui se hâte d'atteindre un but.

Il passa presque en courant devant l'église des Jésuites, mais alors sa marche devint lente et chan-

celante. Il poussa un soupir et se frappa le front.

Il luttait sans doute contre des pensées qui le poursuivaient et le dominaient, car il s'arrêta subitement dans un coin obscur, et murmura :

— Pas mariée ! Félicité n'est pas mariée ! Hélas ! si jamais elle avait eu quelque affection pour moi, tout ce que j'ai osé rêver dans mon orgueil, se réaliserait maintenant. Mon avenir s'éclaircirait tout à coup. Non, non, pas de folle espérance ! Que mon cœur ne soit pas pour la seconde fois déchiré horriblement. Elle me hait ! impossible ! Mais elle ne m'a jamais aimé ! Je ne veux pas acheter le bonheur à prix d'argent. Elle n'est pas mariée, elle est libre ! O mon Dieu ! si elle m'avait aimé !

En poussant cette plainte douloureuse, il traversa le Marché au Lait.

Quelques minutes après, il disparut sous la porte de son hôtel.

IX

Il était à peu près neuf heures du matin, lorsque Raphaël arriva à Brasschaët. Il descendit de sa voiture et commanda au cocher d'aller l'attendre à l'auberge du Cygne.

Il y avait une teinte de tristesse sur le visage du jeune homme; sa marche était lente et il semblait en proie à d'amères pensées.

C'était cependant une magnifique journée de mai. Les oiseaux chantaient dans les arbres, les feuilles étincelaient au soleil, l'air était chargé de l'odeur balsamique des bruyères. La saison, le temps, la riante nature, étaient tout à fait les mêmes que quatre ans auparavant, lorsque le jeune homme, plein d'illusion et d'espoir, suivait ce chemin pour prendre part à la fête de madame Verboord.

Insensible aux beautés qui l'avaient charmé jadis, Raphaël marchait d'un air rêveur.

N'était-ce pas le jour de cette fête qu'il avait entendu pour la première fois tomber des lèvres de Félicité le nom d'Alfred Dorneval ? Son cœur n'avait-il pas alors reçu la blessure qui devait saigner jusqu'à la fin de sa vie ?

Hélas ! la nuit, avec ses sombres inspirations, l'avait entièrement découragé. Ses amis avaient sans doute dit la vérité. Les Verboord devaient être irrités contre lui.

Quel accueil Raphaël attendait-il ? Les Verboord oublieraient-ils et pardonneraient-ils au point d'accepter les secours de celui qu'ils avaient, pendant des années, accusé d'ingratitude ?

La pauvreté et l'abaissement rendent de nobles cœurs défiants et soupçonneux. Si les Verboord refusaient sa proposition et tout secours venant de lui, il ne pourrait donc pas remplir les derniers souhaits de sa mère ! A quoi lui servait alors son voyage en Europe, et que lui importait la fortune ? Deux rêves avaient rempli toute sa vie. Le premier avait été affreusement brisé lorsque la nouvelle du mariage de Félicité lui fit découvrir l'entraînement de son cœur ; le second s'était élevé en lui par un sentiment de gratitude. Si ce dernier but disparaissait aussi devant ses yeux, alors aucune clarté ne pouvait éclairer son obscur avenir. Il resterait peu de jours près de son ami Walput, lui donnerait une marque de son affec-

tion et repartirait pour l'Amérique, pour ne jamais rentrer dans sa patrie.

C'est en roulant ces pensées dans son esprit que Raphaël arriva jusqu'à la grille ouverte du pavillon de chasse. Il entra dans le vestibule, et contempla ce qui l'entourait. Les taches grises sur les murs, les herbes potagères dans les parterres où autrefois brillaient toute sorte de fleurs, l'apparence de la gêne qui se voyait partout, le toucha douloureusement.

Son cœur commença à battre lorsqu'il approcha de la porte du logis. Encore un moment, et il allait être dans la demeure de son vieux maître; encore un moment, et il allait voir Félicité!

Il hésitait, plein de crainte; il lui semblait que déjà des reproches et des accusations s'élevaient contre lui. Il rassembla son courage, puisa des forces dans la conviction qu'il venait payer une dette de reconnaissance, et marcha d'un pas ferme vers la maison.

Il frappa, il appela; mais tout resta muet, et rien ne lui répondit que le bêlement plaintif d'une chèvre.

Il fit un pas, puis encore un, et il se trouva sur le seuil de la chambre où les Verboord se tenaient habituellement. Il n'y avait personne, et aucun bruit ne rompait le silence qui régnait dans cette demeure.

Alors, attiré par certains objets qui lui rappelaient les temps passés, il avança jusqu'au milieu de la pièce. Il voyait le pupitre de mahoni qui avait été

dans le cabinet de son maître, des papiers et des journaux, comme auparavant, le fauteuil en velours et beaucoup de petites choses qui ornaient le mur de la chambre.

Il était clair que les Verboord n'étaient pas tout à fait pauvres, autrement ils n'eussent pas conservé ce riche mobilier. Les papiers et les journaux semblaient indiquer que M. Verboord s'occupait encore de commerce. Et dans ce petit commerce, il trouvait peut-être assez de ressources pour les besoins de son ménage, sans être obligé d'avoir recours à personne.

Cette pensée ranima Raphaël, et un sourire passa sur son visage; mais bientôt son expression redevint triste, car il se dit que cette position favorable des Verboord lui laissait moins d'espoir de les voir accepter son secours.

Il détourna les yeux et regarda de l'autre côté de la chambre. Là, son regard tomba sur les chaises communes, sur la table en bois blanc, sur le foyer avec son feu de bois de saule et avec sa batterie de cuisine. Plus de fauteuil de velours; il y avait seulement trois chaises et une table. C'était donc sur ces planches nues que les Verboord dînaient et sur une de ces chaises de paille que s'asseyait Félicité.

Un soupir souleva sa poitrine.

Après avoir attendu quelque temps, il frappa plusieurs fois contre la porte et fit du bruit, espérant qu'on l'entendrait dans une partie de la maison; mais le même silence régnait toujours.

La porte de derrière, qui donnait sur le jardin, était ouverte.

Certainement les Verboord n'étaient pas à la maison, et la servante, qui était dans le jardin, avait oublié de fermer la porte.

Raphaël traversa la chambre et regarda dans le jardin. Il découvrit dans le lointain une jeune paysanne qui, agenouillée dans un sentièr avec une faucille à la main, enlevait les mauvaises herbes d'un parterre de laitues.

Cette paysanne avait le dos tourné vers lui et ne s'aperçut de sa présence que quand il lui demanda :

— Eh ! la fille ! M. Verboord n'est-il pas à la maison?

Elle se leva et regarda l'étranger avec une expression de mécontentement. Ses yeux semblaient lui reprocher de l'avoir surprise; mais tout à coup la faucille lui tomba des mains, et un cri perçant sortit de sa poitrine :

— Raphaël ! s'écria-t-elle.

— Félicité ! murmura Banks.

Et tous deux levèrent les bras comme pour s'embrasser; mais un même sentiment les retint et leur fit vaincre l'émotion de leur cœur.

Ils se regardèrent un moment avec stupeur et s'efforcèrent de lire dans les regards l'un de l'autre.

Ce rapide examen les remplit de découragement, car tous deux poussèrent un profond soupir, comme s'ils étaient frappés d'un amer désenchantement.

Alors Félicité se souvint qu'elle portait ses habits de tous les jours. Une vive rougeur colora ses joues; elle jeta un regard de honte sur son grossier tablier, et le laissa tomber à terre.

— Mademoiselle, dit Raphaël encore bégayant d'émotion, pardonnez-moi, je vous prie, de vous avoir surprise... J'ai frappé à la porte, mais personne ne m'a répondu. Je viens d'Amérique, pour voir encore une fois votre père, mon vieux maître, et lui parler... Il n'est probablement pas à la maison. Ayez la bonté de me dire quand il pourra me recevoir : je reviendrai, mademoiselle.

Félicité tremblait, ses sens étaient troublés. Comme la douce et suppliante parole de Raphaël l'avait touchée ! C'était toujours la même voix fraîche et pure qu'elle écoutait jadis avec une joie enfantine comme une musique enchanteresse; mais il l'appelait mademoiselle, et il y avait quelque chose de si réservé, de si respectueux dans son accent, qu'elle en fut toute bouleversée; le temps avait donc rompu ces premiers liens... et peut-être le souvenir de ce penchant n'existait-il même plus dans le cœur de Raphaël.

— Mon apparition inattendue vous attriste, mademoiselle? reprit Raphaël. Excusez-moi, je reviendrai tantôt.

— Mais non, Raph..., non, monsieur, bégaya la jeune fille en relevant la tête. Je suis désolée... mon père est à la ville, avec ma mère ; ils ne reviendront

qu'après midi. Voulez-vous vous reposer un peu, monsieur? Pourquoi partir ainsi tout de suite? Voilà quatre ans que vous avez abandonné le pays pour aller en Amérique. Ah! que le sort de l'homme change!

En achevant ces mots, elle se dirigea vers la maison.

Raphaël la suivit, le cœur palpitant et si absorbé dans ses pensées, qu'il n'essaya pas de rompre le silence. Félicité était encore belle. Plus belle peut-être qu'autrefois. Son costume simple lui allait si bien; la teinte brune de ses joues, la fermeté de son regard avaient fait de la jolie enfant une femme remarquable. De plus, il l'avait surprise avec la sueur du travail au front; embarrassée et rougissante, elle avait ôté son tablier de grosse toile. Elle était honteuse de sa pauvreté à cause de lui. Cela avait frappé de douleur le jeune homme. La pitié redoubla la force de son amour, et il se dit tout bas en levant les yeux au ciel :

— Ô Dieu! si elle m'avait aimé!

Alors sa conscience lui cria que la pauvreté de M. Verboord lui imposait le plus grand respect, et que ce serait une cruauté de laisser voir à Félicité ce qui se passait dans son cœur.

Lorsqu'ils furent entrés dans la maison, elle essaya de parler, mais son regard s'attacha sur Raphaël. Elle frémit et pâlit, des larmes ruisselèrent sur ses joues. Elle se laissa tomber sur une chaise avec un cri de désespoir et couvrit sa figure de ses mains.

Ainsi, tandis qu'elle, dans son isolement, n'avait pensé qu'à lui, tandis que son amour pour lui n'avait fait que grandir et s'était changé en une sorte de foi mystérieuse, lui l'avait oubliée. Il la revoyait après quatre longues années d'absence, et son regard était froid, et sa parole polie, comme avec une femme quelconque.

Il fallut à Raphaël un effort suprême pour cacher sa pitié; il attribuait à la honte de sa pauvreté la douleur de la jeune fille.

Les yeux humides et le cœur gros, il tenta quelques efforts pour la consoler, mais il ne laissa pas échapper un mot qui ne fût plein de respect. Il n'osa pas même faire une allusion directe à la situation de M. Verboord.

Félicité, qui avait en partie surmonté son trouble, essuya ses larmes et dit avec un sourire :

— Ne faites pas attention, monsieur, c'est fini. Merci de la part que vous prenez à... Vous venez d'Amérique; le sort vous a-t-il été favorable? N'avez-vous pas beaucoup souffert, si loin de votre patrie et de vos amis? Pour nous, un terrible malheur nous est arrivé. Vous le savez peut-être? Ah! depuis lors, notre vie est bien amère et bien douloureuse.

Raphaël se dit qu'il n'atteindrait point son but par des paroles vagues; il rassembla tout son courage pour surmonter l'agitation de son cœur; le découragement de la jeune fille lui prêta la force nécessaire, et il répondit d'un ton ferme et décidé :

— Oui, mademoiselle, je connais depuis hier au soir la fatalité qui a frappé mon bienfaiteur; certes, cette nouvelle m'a rempli de douleur, mais à cette douleur se mêlait un sentiment de joie et de reconnaissance envers Dieu, qui m'a donné le pouvoir de rendre à mon bon maître tout ce qu'il a perdu.

— Impossible, impossible, soupira Félicité en secouant la tête.

— Croyez-moi, mademoiselle, reprit Raphaël, le seul désir de revoir mon ancien maître et de lui être utile, m'a ramené en Europe. Je n'oublie pas ce que vous et lui, et madame Verboord, avez fait pour consoler ma mère à son lit de mort; je n'ai ni femme, ni enfants, ni famille...

Félicité respira longuement.

— Ma mère — vous étiez à son chevet, mademoiselle! — m'a répété plusieurs fois la même prière et m'a laissé pour héritage une éternelle reconnaissance envers votre père. J'ai donc à payer ici une dette sacrée; du moins, je supplie le ciel qu'on me la laisse payer. Les moyens ne me manquent pas, car je suis riche de plus d'un demi-million...

— Vous êtes riche!... O mon Dieu! il est riche! murmura Félicité pâlissant de nouveau et d'un ton désespéré.

Cette exclamation surprit Raphaël; il n'en soupçonna pas toutefois la signification. Du reste, Félicité releva bientôt la tête avec une sorte de fierté dans le regard.

— Monsieur votre père, mademoiselle, doit avoir beaucoup de chagrin et être très-malheureux, non-seulement à cause de la perte de sa fortune, mais encore parce que lui, qui était habitué à une vie laborieuse, se voit maintenant obligé de languir dans une pénible inaction. Eh bien! je suis venu pour lui rendre tout ce qu'il regrette, du moins pour le lui offrir comme une preuve de ma reconnaissance. Je viens lui proposer de devenir mon associé; nous monterons un magasin à Anvers, il en sera le chef, car je pars de nouveau pour l'Amérique, afin d'élever sous la même raison sociale une seconde maison de commerce à San-Francisco. Je possède là-bas les moyens de donner à chaque maison une grande extension, et monsieur votre père ne doit même rien accepter de moi, puisque sa part dans nos profits sera assez grande pour lui permettre de vivre comme un grand commerçant. Oh! puissé-je ne pas rencontrer de refus. Vos bons parents, mes bienfaiteurs, reprendraient leur position dans le monde. — Et, ajouta-t-il d'une voix hésitante, vous, mademoiselle, vous trouveriez sans doute un époux qui serait digne de vous et qui vous rendrait heureuse.

Des larmes brillaient dans les yeux de Félicité, d'abord des larmes d'admiration pour la générosité du jeune homme, puis des larmes de douleur parce que ses dernières paroles lui avaient déchiré le cœur.

— Puis-je espérer que M. Verboord acceptera ma proposition? demanda Raphaël.

— Que Dieu vous récompense pour tant de générosité, soupira-t-elle. Hélas ! mon père refusera.

— Refuser?

— Inexorablement.

— Me serais-je trompé, mademoiselle? Peut-être monsieur votre père a-t-il pu sauver une bonne partie de sa fortune et n'a pas besoin d'assistance?

— Ah! nous sommes pauvres, nous gagnons le pain quotidien à la sueur de notre front.

— Pauvres ! et il refuserait! Mon ami Walput m'a donc dit la vérité. Mon bienfaiteur me hait?... O Dieu! vous le savez, je ne l'ai pas mérité, et, si je me suis laissé aller à une illusion des sens, j'ai expié assez amèrement cette erreur de jeunesse.

— Mon père, en effet, est irrité contre vous, monsieur, dit Félicité d'une voix étouffée. Il pense que vous l'avez quitté parce que vous prévoyiez que le malheur allait le frapper.

— Mais je suis parti avant qu'il fût possible de prévoir son malheur. Personne ne m'a-t-il donc justifié près de lui? Me croyait-on capable de tant d'injustice? N'y avait-il donc pas une seule personne qui eût foi dans l'honnêteté, dans la pureté de mon âme?

Pendant qu'il disait ces mots, une sorte de reproche muet étincelait dans son regard; sa voix était frémissante et semblait accuser Félicité.

La jeune fille tremblait sous son regard; elle essaya de parler, mais elle ne balbutia que des paroles

inintelligibles. Peut-être l'aveu qui était sur ses lèvres l'effrayait-elle.

Tout à coup, un torrent de larmes ruissela sur ses joues, et, levant ses mains suppliantes vers le jeune homme, elle s'écria d'un ton déchirant :

— Raphaël, Raphaël, pardonnez l'injustice de mon pauvre père : il est fou !

— Fou!... répéta Raphaël pâlissant. Mon bon maître, fou !

Cette affreuse nouvelle l'interdit; il mit la main devant sa figure pour cacher les pleurs qui le gagnaient également. Maintenant, il comprenait tout. La haine de son maître contre lui était une pensée maladive; Félicité ne partageait pas cette haine, puisqu'elle l'appelait une injustice. L'isolement où vivaient madame Verboord et sa fille, leur crainte de la visite d'étrangers, leur refus de s'expliquer avec les Walput, tout cela avait sa source dans un sentiment d'amour pour un malheureux époux, pour un père infortuné; sans doute elles espéraient encore sa guérison et ne voulaient pas qu'il eût à rougir de l'égarement de ses sens. Mais l'aliénation mentale est le plus souvent un mal incurable. Ainsi, Raphaël, qui avait traversé l'Océan pour obliger Verboord, resterait peut-être impuissant. Cette pensée l'avait tout d'abord plongé dans le désespoir.

Félicité se leva et s'approcha. Elle vit que des larmes tombaient de ses yeux. Une émotion irrésistible la dominait; elle lui prit la main et dit :

— Raphaël, vous pleurez de pitié sur mon pauvre père? Hors ma mère et moi, vous êtes la première personne qui ait versé une larme sur son malheur. O mon ami, soyez béni pour votre générosité!

Le jeune homme frémit sous l'étreinte de cette main. Le mot «ami» prononcé avec une si douce voix l'avait ému jusqu'au fond de l'âme, et il s'était levé, regardant la jeune fille d'un œil étonné et interrogateur; mais Félicité, honteuse de ce moment d'oubli, avait repris sa première expression.

— Fou! M. Verboord fou! répéta-t-il avec angoisse. Oh! tranquillisez-moi! Il est irrité contre moi; François Walput dit qu'il me hait. Mon départ aurait-il ajouté à son désastre? Dois-je m'accuser moi-même d'être la cause d'un malheur si funeste? Impossible! Ce serait trop cruel!

— Non, monsieur, répondit-elle. Le mal de mon père a d'autres causes que vous pouvez deviner. Lorsque mon père apprit, le même jour, la chute de la maison Ortado et la baisse extraordinaire du café, il reconnut que sa fortune entière était perdue... Craignant pour l'avenir de ma mère et le mien, il succomba sous le coup du sort. Il tomba dans une grande faiblesse, d'où il ne sortit que pour rester des mois entiers sur un lit de douleur. Il a tout fait vendre pour satisfaire ses créanciers. Nous sommes venus demeurer ici. Rien ne nous était resté. Mon père semblait guéri; son corps du moins n'était plus malade; mais bientôt nous remarquâmes que son

cerveau se troublait. Ce mal empira de jour en jour. Il parlait d'affaires de commerce, de grandes entreprises; il voulait gagner de l'argent; il écrivait, il comptait, il calculait le cours du café.

— Ah! c'est cela! dit Banks avec joie.

— Il fallait le laisser faire, continua Félicité, car à la moindre contrariété, il devenait malheureux et ses nerfs commençaient à travailler. Toutes les fois qu'il arrivait quelque chose qui lui était désagréable, il était tellement agité, que nous devions le conduire dans sa chambre et le mettre au lit pour lui rendre un peu de calme. La figure d'une autre personne qui nous avait connus avant notre ruine suffisait pour lui faire de la peine et pour troubler sa tête pendant plusieurs jours. C'est ce qui l'a condamné, lui et nous, à la plus grande solitude.

— Maintenant je comprends ce que madame Walput me disait, murmura Raphaël.

— Oui, elle m'accuse d'impolitesse, n'est-ce pas? Hélas! je pense presque toujours à elle; je sais qu'elle est fidèle à notre amitié passée, et je lui suis reconnaissante pour ce souvenir. Je ne l'ai vue que deux fois et deux fois j'ai pleuré toute la journée en silence, parce que j'étais obligée de repousser ses bontés avec une froideur apparente.

— Mais la folie de votre père est une maladie qui a ses intervalles de lucidité. Puisqu'il se souvient que j'ai quitté brusquement Anvers, le trouble de son

cerveau ne peut pas durer toujours... Il guérira, soyez-en sûre.

Félicité dit d'un ton désespéré, pendant que deux larmes coulaient lentement sur ses joues :

— Non, non, mon pauvre père est condamné à cette affreuse vie jusqu'au tombeau.

— Comment! s'écria Raphaël Banks épouvanté, il ne guérirait pas... Ma reconnaissance, des trésors, la science des médecins les plus renommés, tout cela serait insuffisant? Non, non, un nouveau but m'est indiqué. Un cruel ennemi s'est levé devant moi, je lutterai et je combattrai jusqu'à ce que j'en aie triomphé.

La jeune fille secoua tristement la tête.

— Je suis riche, j'ai du courage, votre père était mon bienfaiteur, reprit-il, je consacrerai ma fortune entière, toutes mes forces, toute ma vie, à cette lutte. Je ne retournerai pas en Amérique avant que mon pauvre maître ait recouvré la santé. Vous voyez bien, Félicité..., vous voyez bien, mademoiselle, que la principale cause de sa maladie est le désespoir de ne plus faire de commerce. Je lui rendrai des occupations. Ah! puisse-t-il accepter ma proposition! la lumière lui reviendrait tout de suite dans son esprit.

— Oui, mon ami, puisse-t-il accueillir votre noble projet! soupira-t-elle; mais il refusera.

— Non! non! pour toucher son cœur, j'implorerai mon pardon, et, s'il le faut, je le supplierai, à genoux,

de me laisser payer la dette de ma mère. Non, il ne repoussera pas mes larmes, il aura pitié de moi; la voix de celui qu'il aimait comme un fils le touchera. Oui, Dieu m'exaucera; votre père guérira! Vous pleurez, mademoiselle! Votre cœur est-il donc fermé à tout espoir?

— Non, monsieur, dit-elle avec une singulière expression d'enthousiasme; votre parole a, au contraire, fait briller un rayon d'espoir dans mon cœur. Ce n'est probablement qu'une consolante illusion; mais, quoi qu'il en soit, votre noble conduite me remplit de reconnaissance et d'admiration. Il y a eu un triste jour dans votre vie : tout autre que vous aurait accusé mon père. Vous, vous traversez l'Océan, uniquement pour le payer de ce que vous nommez ses bienfaits. Votre âme courageuse a oublié tous les chagrins, toutes les souffrances, pour ne plus se souvenir que de son amitié et de sa bonté. Oh! soyez béni, au nom de mon malheureux père!

— Vous savez que j'ai souffert, que j'ai horriblement souffert, dit Banks en faisant des efforts pour se contenir? Excusez mon émotion, je vous prie, mademoiselle; qui vous a dit cela?

— Certes, monsieur, continua-t-elle, les émotions de la jeunesse s'affaiblissent à la longue et finissent par s'évanouir entièrement; mais, au commencement, le calice du désespoir est bien amer à vider!

— Avez-vous donc reçu quelques nouvelles pendant mon absence?

— Aucune.

— Mais comment alors savez-vous que j'ai souffert ?

Félicité baissa la tête mais ne répondit pas.

Raphaël paraissait très-agité, ses yeux étincelaient et un sourire d'espoir illuminait son visage; d'une voix tremblante, il renouvela sa demande.

Une vive rougeur colora les joues de la jeune fille, pendant qu'elle murmurait :

— J'ai jugé d'après mon propre cœur; j'étais malheureuse, j'étais brisée par la douleur.

— Hélas ! oui, les Dorneval vous ont cruellement offensée ! soupira le jeune homme.

— Les Dorneval ? dit Félicité avec une expression de mépris.

— En effet, ils ont rompu votre mariage.

— Mon mariage? J'ai béni Dieu parce qu'il m'a du moins épargné le lien dont la seule pensée me remplissait de crainte et d'horreur. Certes, je me serais soumise à la volonté et au souhait de mon père ; mais...

Elle semblait frémir.

— Mais?... mais?... reprit Raphaël avec une impatience fiévreuse.

Son émotion la rappela à la conscience de son état. Le ton de sa voix changea, elle reprit avec un calme surprenant :

— Je vous dis ceci, monsieur, pour vous prouver

que, depuis lors, je n'étais pas insensible à votre chagrin. Vous êtes si magnanime, que je ne veux pas paraître ingrate à vos yeux. Quatre ans se sont écoulés depuis ce moment. Le temps a guéri la plaie; et si j'en parle librement devant vous, c'est parce que ces choses-là ne sont pour vous qu'un souvenir de jeunesse.

Raphaël ne put se contenir plus longtemps :

— O mademoiselle! balbutia-t-il, si dans mes paroles quelque chose pouvait vous blesser, je vous prie, pardonnez-le moi! Je ne sais pas, je suis étourdi; on dirait qu'un rêve obstiné me tient sous le charme. Oh! ce sentiment qui m'a porté à la tristesse et à la douleur, qui a fait de ma vie un long et inconsolable regret, ce sentiment m'a poursuivi malgré ma volonté, malgré mes efforts; il ne me laissait point de repos, il remplissait mon cœur. Pas un moment l'ange de ma jeunesse ne m'a quitté : sa douce image était toujours devant mes yeux, durant ces quatre tristes années. Hier, aujourd'hui, toujours. Raphaël doit porter ce sentiment jusque dans la tombe, et, soit qu'il se consume de désespoir, soit qu'il lutte, votre cher nom, Félicité, s'échappera encore de ses lèvres avec son dernier soupir.

La jeune fille était assise la tête courbée, le regard attaché au sol : des larmes silencieuses coulaient sur ses joues.

Effrayé de ses propres paroles, le jeune homme la regarda un moment et reprit :.

— Je vous ai offensée, mademoiselle? Soyez généreuse : pardonnez-le moi.

— Raphaël, Raphaël, je n'ai rien à vous pardonner, soupira-t-elle d'une voix presque inintelligible et sans lever les yeux.

— Cet aveu de ma faiblesse ne vous a pas blessée? Vous souriez à travers vos larmes? O Félicité, ayez pitié de moi! ma tête se perd. Ne restez pas indifférente à ma souffrance. N'avez-vous pas oublié ces jours de doux enchantement et d'innocentes joies? Pensez-vous encore au pauvre Raphaël? Répondez, répondez-moi! Dieu m'a accablé de chagrins; mais, s'il a seulement laissé vivre dans votre cœur mon souvenir, si faible qu'il soit, je tomberai à genoux et je bénirai son saint nom avec transport. Ah! par grâce, Félicité, un mot, un seul mot!

La jeune fille se leva et jeta sur Raphaël un singulier regard. Une flamme secrète brillait dans ses yeux, le sourire avait disparu de ses lèvres, son expression était solennelle.

— Raphaël, dit-elle, je ne fais peut-être pas bien de vous donner la réponse que vous me demandez, mais votre cœur est noble; vous êtes venu pour secourir mon pauvre père; vous vous efforcerez de le guérir, n'est-ce pas?... Peut-être, en effet, cette réponse peut vous rendre joyeux. Eh bien, écoutez... Je vis ici dans une triste solitude, entre un père fou et une mère désolée. Tout est noir et désespéré autour de moi... et cependant mon âme ressent

encore de la joie, et cependant il y a pour moi une source de consolations et de courage. Je me suis fait un autel de souvenir, et devant cet autel je viens toujours prier pour quelqu'un dont je pleurais la mort, ou rêver aux plus beaux jours de ma jeunesse.

— Ah! Félicité, serait-il possible! Encore un mot... l'espoir, le doute, troublent mes sens.

Elle prit une petite fleur fanée sous son fichu et dit :

— Vous ne connaissez pas cette fleur? Tous les matins, j'en cueille une sur l'autel du souvenir, et elle se fane ainsi sur mon cœur, me parlant de celui qui me l'a donnée. Suivez-moi, Raphaël, je vous montrerai le banc que les genoux de Félicité ont déjà profondément usé.

Elle sortit par la porte de derrière et dirigea ses pas vers la partie basse du jardin.

Raphaël jeta un regard étonné sur le petit parterre, qui était entouré d'une bordure de buis, et au milieu duquel s'élevait un beau fuchsia.

— Ici, je viens prier, murmura-t-elle, pour celui qui, dans un jour de joie, a donné cette fleur à ma mère.

— O mon Dieu! sainte Laurence! cria Raphaël. Votre prière était pour moi, Félicité, chère et bonne Félicité!

Et il ouvrit les bras pour presser la jeune fille sur son cœur; mais elle recula de nouveau dans le sentier, et joignit des mains suppliantes. Il la comprit, et,

faiblissant sous son émotion, il se laissa tomber sur le banc, haletant, et n'ayant pas la force de dire un mot. Félicité s'assit à côté de lui et reprit avec douceur :

— Raphaël, mon ami, soyez calme. Je me suis fiée à votre générosité et aussi à votre force d'âme. Souvenez-vous que mes parents ne vous ont pas encore vu. Je suis seule, je ne sais pas comment mon père va vous recevoir.

Le jeune homme ravi tint un moment ses yeux fixés sur les yeux de la jeune fille; un sourire illuminait son visage, il doutait encore de son bonheur; dans le trouble de ses sens, il semblait prêt à se jeter au cou de son amie.

La jeune fille se leva de nouveau et dit avec un accent de reproche :

— Lorsque vous pensiez que je vous avais oublié, vous me témoigniez du respect, Raphaël.

— Oh! donnez-moi la force de me vaincre moi-même, soupira-t-il. Un mot, un signe! Vous, Félicité, vous avez aimé le pauvre Raphaël? vous l'aimez encore?

Elle montra les fleurs en se taisant.

— En effet, s'écria-t-il, aucune parole ne vaut cette preuve de votre pure, de votre durable affection. Merci, merci!

— Raphaël, accordez-moi une grâce?

— Tout, ma vie même!

— Maintenant que vous connaissez le secret de

mon cœur, nons ne pouvons pas rester seuls ensemble.

— Vous abandonner déjà ? soupira le jeune homme. Vos parents ne reviennent qu'après midi; personne ne peut nous voir ni nous entendre.

— Ma conscience, le respect que vous me devez, dit-elle doucement, mais avec un accent de fermeté. Je ne peux plus vous parler avant que mon père ou ma mère sache ce que j'ai osé vous avouer.

— Vous avez raison, vous êtes un ange, murmura-t-il en se levant. Eh bien! Félicité, je vous obéis, je pars.

Et ils retournèrent tous deux par le sentier.

— O Félicité! s'écria Raphaël, que le Dieu de miséricorde me fasse grâce devant votre père!

— Je tâcherai de le préparer à votre vue, répondit-elle. Accordez-moi pour cela le temps nécessaire. Revenez seulement à trois ou quatre heures... Espérons, Raphaël.

— Puissé-je réussir! Oh! je n'abandonnerais plus jamais votre père; je vivrais entre votre mère et vous. Ce serait un paradis sur la terre!

Lorsqu'ils furent rentrés dans la chambre et que la jeune fille murmurait déjà un adieu, le jeune homme sembla hésiter, il la contempla en silence et le cœur palpitant. Qu'elle était belle! quelle âme noble et pure brillait sur cette aimable figure! C'était bien le doux ange de ses rêves et de ses douleurs. Le temps, le malheur étaient restés impuissants sur cette fleur

virginale. Si Dieu l'avait gardée pour lui, s'il pouvait un jour la conduire à l'autel comme une épouse adorée !...

— Un peu de courage, Raphaël, dit-elle. Le cœur doit rester soumis au devoir.

— Je pars ! soupira-t-il. Adieu, adieu, Félicité ! A cette après-midi.

Et il sortit sans se retourner, comme s'il avait craint que le moindre regard en arrière ne lui ôtât la force de s'éloigner.

La jeune fille le suivit du regard, jusqu'à ce qu'il eût disparu entre les arbres du chemin; alors, elle poussa un grand cri, fit quelques pas dans la chambre, et, vaincue par une émotion irrésistible, elle se laissa tomber assise près de la table, et demeura immobile, les traits contractés par un rire nerveux et le regard perdu dans l'espace.

X

Félicité était sans doute en proie à une grande impatience, car pour la cinquième fois elle était allée à la grille voir si personne ne venait par la route de Brasschaët.

Elle avait étendu une nappe sur la table et préparé les asssiettes pour le dîner. Sur les cendres du foyer, il y avait deux ou trois casseroles qui fumaient.

Au moment où elle sortait pour la sixième fois, elle poussa un cri de joie en voyant paraître ses parents.

Après avoir embrassé son père avec une tendresse plus grande que de coutume, elle lui dit en le ramenant dans la maison :

— Cher père, vous riez et vous paraissez content

votre bonne humeur m'enchante. J'ai prié Dieu ardemment de donner au médecin le pouvoir de guérir votre maladie nerveuse. Vous paraissez mieux; je ne me sens pas de joie.

— Je te remercie, ma bonne Félicité, dit Verboord. En effet, mon nouveau médecin est un homme plein de science et de cœur; il m'a donné quelque chose pour calmer mes nerfs, et depuis lors je suis assez tranquille. Qui sait? Peut-être me guérira-t-il?

— Oui, oui, mon père, ayez bon courage.

— Qu'y a-t-il, Félicité? demanda la mère. Tu sembles bien émue.

— Oui, maman, émue de joie. Mais silence là-dessus! Tout à l'heure...

Ils s'assirent, et Félicité s'empressa de servir le dîner. M. Verboord mangea avec un plaisir visible les petits pois préparés par la main de sa fille. Il était d'une humeur charmante, comme s'il n'y avait plus aucune ombre dans son esprit, et Félicité, qui épiait tous ses mouvements, paraissait au comble de la joie. Lorsque le dîner fut fini, Félicité traîna le fauteuil de velours devant le pupitre, sur lequel elle plaça un journal ouvert.

— Venez, cher père! le voyage doit vous avoir fatigué; le courrier est arrivé pendant que vous étiez parti. Vous n'avez pas encore lu le *Précurseur*. Asseyez-vous et reposez-vous un peu. Pendant ce temps, j'irai terminer un ouvrage en haut. Après cela, vous

me raconterez comment le voyage s'est passé et ce que le docteur a dit.

Dès que son père fut assis et tint son journal en main, elle sortit et monta l'escalier. Sa mère la suivit immédiatement.

Félicité lui prit les deux mains et s'écria avec une émotion profonde :

— Mère, mère, pendant que vous étiez parti, Raphaël est venu ici.

— Qui? Raphaël Banks?

— Oui, mère, Raphaël Banks, dont nous regrettions la mort.

Madame Verboord regarda sa fille avec stupéfaction, comme si elle doutait de la vérité de ce qu'elle venait d'apprendre.

— Raphaël est riche, mère, de plus d'un demi-million.

— Béni soit Dieu d'avoir conservé ce bon jeune homme!

— Et savez-vous pourquoi il est revenu d'Amérique? Vous pleurerez d'admiration quand je vous l'aurai dit. Ah! mon père avait bien raison autrefois de l'aimer comme un fils. Raphaël a le cœur le plus pur et le plus noble qui ait jamais battu dans la poitrine d'un homme.

Elle raconta ensuite à sa mère tout ce que Raphaël lui avait dit, et ce récit fit couler plus d'une fois les larmes de madame Verboord.

— Ce bon Raphaël! dit-elle, je n'ai jamais douté de la noblesse de son cœur.

— Eh bien! ma mère, il reviendra dans une heure. Je lui ai promis de préparer mon père à sa visite. C'est une chose difficile, j'en tremble de peur. Heureusement mon père est maintenant de bonne humeur, je l'embrasserai, le prierai et le supplierai... Le Dieu de miséricorde donnera de la force à mes paroles. Hélas! si mon père, dans un accès de folie, repoussait le bon Raphaël!

Madame Verboord hocha tristement la tête.

— Vous désespérez, ma mère? soupira Félicité.

— J'ai peu d'espoir, mon enfant. Tu sais que le nom de Banks suffit pour le mettre hors de lui. Que sera-ce lorsqu'il le verra en personne? Peut-être sa maladie s'en aggravera-t-elle!

— Raphaël ne peut pourtant pas retourner en Amérique sans avoir vu mon père et lui avoir dit ce qu'il avait résolu dans sa reconnaissance. Non, non, ce serait trop cruel! Cette entrevue sera peut-être pénible à mon père. Mais, qui sait? peut-être aussi aura-t-elle sur lui une salutaire influence. S'il le faut, Raphaël se jettera à ses genoux. Si mon père, touché de ses prières, lui pardonne, l'une des causes de sa maladie aura cessé. Et l'idée de se retrouver à la tête d'une grande maison de commerce suffira peut-être pour le guérir sur-le-champ. Banks l'a dit : L'activité de l'esprit, les occupations constantes, et

le maniement de l'argent sont les seuls remèdes qui puissent rendre la raison à mon père.

— Banks a raison, assura madame Verboord; mais comment donner à ton père le calme et la modération?

— Je l'essayerai, ma mère. Il y a quelque chose qui m'encourage et qui me fait espérer.

— Eh bien! soit, Félicité; il est de bonne humeur et tu as beaucoup d'influence sur lui. S'il ne repousse pas Banks, quels heureux effets cette rencontre aura pour lui! Sa guérison, son repos, la joie de ses vieux jours! Va, Félicité, parle-lui de l'arrivée de Raphaël; mais peu à peu, avec prudence. Sois tendre et caressante; ne le contrarie pas, et donne-lui toujours raison... Ah! peut-être triompheras-tu de sa colère.

— Bonne mère, il y a une chose que je ne t'ai pas encore dite.

Madame Verboord, étonnée de son embarras, la regarda d'un air interrogateur.

— O ma mère! s'écria-t-elle, je suis si heureuse, que ma joie me semble un rêve insensé... mais je suis impuisante contre le sentiment qui m'entraîne. Raphaël m'aime encore de toute l'ardeur de son âme!

Il y eut un moment de silence; madame Verboord médita cette révélation inattendue et secoua la tête en soupirant.

— Il t'aime encore? murmura-t-elle.

— Oui, il me l'a dit, tremblant et les larmes aux yeux; et moi, chère mère, vaincue par sa générosité et son désespoir, moi, je l'ai mené près de mes fleurs, et, là, pardonnez-le moi, pour la première fois de ma vie, ma bouche a prononcé un aveu. J'ai voulu le récompenser de l'affection qu'il porte à mon malheureux père, et je lui ai dit : « Félicité vous a aimé depuis sa jeunesse, et elle vous aime encore ! »

— Mon enfant, mon enfant, dit madame Verboord d'un ton sévère, c'est un oubli blâmable ! Toute seule avec lui ! Est-il resté longtemps ici?

— Non, non, bonne mère, ne soyez pas fâchée contre lui. Si vous aviez vu Raphaël, respectueux et craintif, les mains jointes élevées vers moi, implorant un mot consolant, vous l'auriez vous-même tiré de son désespoir. Quoique mon aveu le comblât de joie, il n'a pas même osé toucher mes mains; et, lorsque je lui ai dit qu'après l'aveu qui m'était échappé, je ne pouvais rester plus longtemps seule avec lui, il a obéi comme un enfant et a quitté notre maison sans répliquer. Oh ! chère mère, Raphaël est toujours le même, il a l'âme noble et le cœur pur comme un ange !

— Félicité, dit madame Verboord avec un certain mécontentement, tu as été imprudente. Hélas ! que peut-il advenir d'un tel penchant !

La jeune fille sauta à son cou en l'embrassant.

— Si Dieu nous est miséricordieux, Raphaël gué-

rira mon père, et ne nous quittera plus. Venez maintenant, le temps pourrait nous manquer.

Félicité descendit en courant et aborda son père avec un sourire. M. Verboord sourit de son côté.

Elle s'assit à côté de lui, mit son bras sur son épaule et le regarda un moment avec tant d'amour, que le vieillard en fut touché.

— Ma douce Félicité, dit-il avec émotion, tu es bien heureuse de me voir un peu mieux ! C'est étonnant, en effet, comme le remède du docteur a calmé tout à coup mes nerfs ! Ah ! si je pouvais guérir ! Je ferais le commerce, j'entreprendrais de grandes affaires, je gagnerais beaucoup d'argent et je te récompenserais de ton immense affection.

La jeune fille frémit secrètement, à l'idée qu'un mot désagréable suffirait pour troubler entièrement l'esprit de son père. Il parlait d'affaires de commerce et de gagner de l'argent. C'était un très-mauvais signe.

Elle se tut quelques instants, pour que son père eût le temps d'oublier ce qu'il venait de dire. Elle hésita même un moment ; — mais reculer n'était plus possible. Raphaël allait bientôt revenir, et les suites de son apparition seraient plus graves, si son père n'en était pas averti.

Elle se mit à caresser et à embrasser le vieillard, et, lorsque celui-ci fut profondément ému et la pressa sur son cœur, elle murmura d'une voix suppliante :

— Cher père, je voulais vous demander quelque chose. Certes, vous êtes la bonté même, et, si vous me promettiez la grâce que j'implore, je serais heureuse et vous bénirais pour cette preuve de votre amour; mais je n'ose pas...

— Parle, mon enfant, répondit-il; demande tout ce que tu veux; si ce n'est pas absolument impossible, tes souhaits seront accomplis.

— Oh! puis-je l'espérer!

— N'en doute pas; pour faire plaisir à ma Félicité, je donnerais volontiers tout mon sang.

— Mais, cher père, si ma prière vous était désagréable, me le pardonneriez-vous? resteriez-vous calme et tâcheriez-vous de maîtriser vos nerfs?

— Ne crains rien; je me sens fort. Aujourd'hui est un bon jour pour moi.

Félicité tourna un regard joyeux vers sa mère, qui feignait de travailler et écoutait la conversation, le cœur palpitant. Elle fit un signe d'encouragement à sa fille. Celle-ci reprit:

— Ainsi, vous exaucerez ma prière, si cela ne vous est pas tout à fait impossible?

— Sois-en sûr, mon enfant. Tu me rends curieux. Parle! que souhaites-tu donc de si étonnant?

— Mon père, si je vous disais qu'une vieille connaissance désire nous voir, et si je vous suppliais de lui faire un bon accueil?

Le vieillard pinça des lèvres, et son visage s'assombrit.

— Ah! mon père, soupira Félicité avec découragement, je viens à peine de dire un mot, et déjà vous êtes mécontent! Je sais que les visites vous sont très-désagréables; mais, si vous vouliez m'accorder la grâce que j'implore de votre bonté, vous trouveriez bien, dans votre cœur généreux, la force de surmonter pour une fois votre répugnance.

— En effet, Félicité, je trouverai cette force dans mon désir de te satisfaire.

— Dites non, mon père, et je me soumets, et je ne parle plus jamais d'une pareille chose.

— J'accueillerai le visiteur avec politesse, avec affabilité, puisque cela peut te faire plaisir; mais ne m'en demande pas trop. Qu'il ne reste pas longtemps.

— Et si c'était une personne... dont vous eussiez à vous plaindre?

L'expression du vieillard redevint triste; mais le regard suppliant de sa fille le vainquit.

— Walput? répondit-il. Soit, je cacherai ma répugnance. Certes, Félicité, il me sera difficile de feindre de l'amitié pour cet homme; mais je me sens plus fort que d'habitude, et puisque tu attaches tant de prix à un bon accueil pour lui, je veux te montrer que rien ne me coûte trop pour t'être agréable.

— Ce n'est pas M. Walput qui viendra? balbutia la jeune fille avec crainte.

— Si ce n'est pas Walput, qui cela peut-il être?

M. Dorneval? Celui-là ne s'est pas conduit très-généreusement envers nous, en effet; mais il a agi comme un marchand et il ne me devait rien. Qu'il vienne !

Félicité ne répondit pas et regarda à terre; une sueur froide mouillait son front, et son cœur s'oppressait d'anxiété. Le moment suprême était arrivé; elle allait prononcer le nom de Raphaël, et elle craignait que son père ne fût pris d'une attaque de nerfs en entendant prononcer ce nom.

Alors il ne resterait plus de raison en lui, et tout espoir serait perdu.

Après avoir lutté un moment contre le découragement, elle rassembla tout son courage. Elle cacha son accablement, caressa son père avec une extrême tendresse et reprit :

— Écoutez, mon père, soyez bon pour moi, écoutez avec calme. Il y a quelqu'un qui, une fois en sa vie, a commis une action blâmable, et qui, du moins en apparence, méconnut votre bonté infinie. Vous ne connaissez pas les raisons de sa conduite, vous l'avez accusé avec raison d'ingratitude. Il était pourtant resté reconnaissant... et il est venu à travers l'Océan, de plusieurs milliers de lieues, pour vous demander pardon... Oh ! mon Dieu, ne vous chagrinez pas, mon père ! Je me tais, je me tais !

A ces dernières paroles, une émotion croissante avait vaincu le vieillard, ses yeux étincelaient et ses dents étaient serrées; il balbutia :

— Impossible! Dieu l'a puni : il est mort depuis longtemps.

— Oh! ne soyez pas inexorable, mon bon père! dit-elle avec les mains jointes. Il implorera votre miséricorde à genoux. Ayez pitié de sa douleur, écoutez son humble prière, donnez-lui son pardon!

— C'est de lui que vous parlez? s'écria-t-il.

— C'est de lui.

— De Raphaël Banks?

— De Raphaël, soupira-t-elle d'une voix presque inintelligible.

Elle mit sa tête sur ses genoux, prit sa main, la couvrit de baisers, et resta ainsi courbée sans proférer une parole et sans oser regarder son père.

Le nom de Raphaël avait produit l'effet redouté. Elle sentit la main de son père trembler sous ses lèvres, elle entendit des reproches amers s'échapper de sa bouche; sa voix avait le ton rauque de la fièvre nerveuse et ses idées commençaient à se brouiller.

Le cœur de la pauvre fille se serra; un torrent de larmes lui monta aux yeux, mais elle savait que la vue de ses larmes abattait le courage de son père; elle savait également que le silence le plus absolu était le seul moyen de l'apaiser.

Madame Verboord tenait les yeux fixés sur son mari, et épiait avec anxiété le moindre mouvement de son visage. Lorsqu'elle se fut assurée que le choc qui l'avait touché s'était affaibli sensiblement, elle se leva et s'approcha de lui avec un sourire indiffé-

rent. Elle feignit de ne pas remarquer son émotion et d'attacher peu d'importance à ce qui était arrivé.

— Ne faites pas attention au chagrin de Félicité, dit-elle. Vous savez, Verboord, combien elle est sensible aux douleurs des autres. Certes, Raphaël ne s'est pas bien conduit envers vous et envers nous; mais un jeune homme ne sait pas toujours ce qu'il fait: l'entraînement, le goût des longs voyages, les conseils de mauvais amis le poussent à des actes dont il ne comprend pas l'énormité. Sans doute, il en a été ainsi de Raphaël, puisqu'il vous est encore reconnaissant et vient d'Amérique uniquement pour obtenir son pardon. Dieu nous donne l'exemple de la miséricorde. Félicité craint que vous ne repoussiez Raphaël. Ce n'est pas bien de sa part d'avoir si peu de confiance dans la générosité de son père. Quelle pensée! Vous seriez plus inexorable que Dieu même, et vous refuseriez d'oublier les maux soufferts, lorsqu'on reconnaît sa faute envers vous, et qu'on implore humblement votre compassion? Oh! Félicité, tu ne connais pas le cœur de ton père. Lui qui, plus que tout autre, est bon et bienfaisant, se montrerait implacable pour un pauvre jeune homme souffrant! Impossible. Puisque Raphaël est malheureux parce qu'il a offensé son bienfaiteur, et se repent d'un moment d'égarement, qu'il espère dans la bonté de ton père. Sois certaine, mon enfant, qu'il ne partira pas d'ici sans être consolé.

N'est-ce pas, Verboord, vous vous montrerez tel que vous êtes : bon et généreux?

Le maintien de Félicité et les paroles de sa mère étaient calculés pour apaiser l'émotion du vieillard et lui donner le temps de se dissiper insensiblement.

Probablement avaient-elles, contre toute attente, atteint leur but; car le vieillard dit sans se hâter :

— Vous avez raison, Laurence, l'homme ne peut garder impitoyablement une vieille rancune dans le cœur, si légitime que soit son aigreur. Vous dites qu'il reconnaîtra sa faute? Laissez-le venir.

Félicité se leva en sautant de joie et embrassa son père avec un redoublement de tendresse. Elle le combla de marques d'amour et des plus tendres caresses. Bientôt la figure du vieillard devint sombre.

— Je ne sais pas, dit-il, le cœur me bat violemment, je suis effrayé. Pourrai-je supporter la figure de l'ingrat?

— Il vous est reconnaissant, mon bon père, dit sa fille avec crainte. Le repentir et son amour pour vous le font revenir d'Amérique, pour s'humilier devant vous et implorer son pardon.

— Ce pardon, je le lui donnerai, balbutia M. Verboord; mais alors il s'en ira, n'est-ce pas, tout de suite, immédiatement?

— Dès que vous le voudrez, mon père. Dites un mot, et il partira en vous bénissant. Écoutez-le,

si c'est possible ; il vous dira des choses qui peuvent nous rendre heureux, vous, ma mère et moi.

Un sourire d'incrédulité plissa les lèvres du vieillard.

— Il vous a séduites par ses vaines promesses, murmura-t-il. Vous savez pourtant avec quelle légèreté il les viole.

— Ce n'est pas cela, mon père. Je vous prie, laismoi vous dire ce que Raphaël veut vous proposer. Resterez-vous calme et tranquille? Sans votre consentement je n'oserais pas en parlez, et Raphaël encore moins. A votre première parole, tout le monde se taira. Par conséquent, si la proposition ne vous plait pas, vous pouvez nous fermer la bouche d'un signe.

— Parle, mon enfant, dit-il; tromperie ou non, je t'écoute avec calme.

— Voyez-vous, mon père, Raphaël a fait le commerce en Amérique; il a eu une chance favorable; il est riche d'un demi-million...

— Riche ! ricana Verboord. Dieu est juste : le bonheur des méchants s'évanouira comme la fumée.

— Oui, mon père, c'est ainsi ; mais Raphaël regrette son égarement, et Dieu est miséricordieux. Quoique la fortune lui ait souri, il n'a pas oublié ce que vous avez fait pour lui. Il pensait toujours à son généreux maître; et sa seule préoccupation était de trouver un moyen de vous prouver sa reconnaissance. Il croit avoir découvert ce moyen, du moins il es-

père que vous lui permettrez de reconnaître vos bienfaits... Restez donc calme, père; vous êtes tout à fait libre de rejeter sa demande. Si louable que soit l'intention de Raphaël, il se soumettra en toute humilité à votre décision.

Félicité savait par expérience quels étaient les moyens de combattre l'émotion de son père. Elle parlait avec douceur et sans élever la voix; elle allait tout doucement à son but, comptait ses paroles, pour faire comprendre au vieillard que personne ne voulait le contrarier.

Après un moment de silence, elle dit en soupirant :

— Vous aimez mieux ne pas savoir ce qu'il espère vous proposer, mon père; je n'en parlerai plus.

— Non, parle, mon enfant.

— Eh bien ! puisque vous le désirez, Raphaël, qui veut repartir pour l'Amérique, a projet d'élever une grande maison de commerce à Anvers. Il vient vous demander de l'aider en cela... Il vous offre de devenir son associé et d'accepter la direction de la maison anversoise. Il mettra pour cela trois cent mille francs et plus à votre disposition.

Le vieillard poussa un cri rauque et ses membres se contractèrent convulsivement. Félicité avait prévu cette crise; aussi elle baissa la tête et garda le silence.

Madame Verboord s'approcha de son mari, et dit :

— Mon ami, c'est une simple proposition; rejetez-la, si vous êtes insensible, et personne n'en dira rien Certes, il y a des raisons qui rendent difficile l'acceptation de cette proposition; mais il y a en a aussi d'autres qui nous conseillent de bien examiner avant de refuser positivement. Par exemple, comme directeur d'une grande maison, vous pourriez mettre à profit vos profondes connaissances commerciales; cette activité de l'esprit guérirait sans doute mieux votre maladie de nerfs que les soins du docteur. Nous reprendrions dans notre ville natale notre position sociale; — et votre cœur de père, mon cher Verboord, n'aurait plus rien à regretter pour l'avenir de son unique enfant...

— C'est terrible! balbutia Verboord d'un air sombre. Il m'a rendu la vie amère; il m'a fait haïr l'homme comme une créature ingrate, et maintenant il vient me présenter de l'argent, pour payer mes douleurs! Après quatre ans de malheur et de chagrin, devrai-je recevoir une aumône de mon commis? Taisez-vous, taisez-vous! Je mourrai pauvre, Dieu l'a voulu; mais je marcherai la tête haute jusqu'au tombeau!

Félicité soupirait et sanglotait, les larmes l'étouffaient; elle rassembla toutes ses forces pour ne pas pleurer, et se tint immobile.

Après quelques instants sa mère dit:

— Certes, Verboord, vous avez raison, nous subirons notre sort avec courage et sans rougir. Per-

sonne ne peut nous humilier... Mais Félicité s'est mal exprimée ou vous ne l'avez pas comprise. M. Banks a besoin de votre secours, et, puisque vous parlez d'une aumône, c'est lui qui vous la vient demander. Il veut élever une maison à Anvers, et, comme il doit retourner en Amérique, il a besoin, pour surveiller tout ce qui lui appartient, de quelqu'un qui soit versé dans le commerce. Ses conditions sont larges et belles; il associera le directeur de sa maison anversoise à tous ses bénéfices. Appréciant vos grandes connaissances et votre générosité, il a cru que vous lui accorderiez cette grâce. Vous ne pouvez pas lui en vouloir, parce qu'il a trop de confiance dans votre bonté. Repoussez sa proposition, rejetez son offre si vous voulez; mais ne refusez pas de l'écouter, ne fût-ce que pendant quelques minutes. S'il devait repasser l'Océan sans vous avoir vu, il serait malheureux pour toute sa vie, et vous, cher ami, vous regretteriez peut-être ce moment de cruauté.

Félicité avait relevé la tête, et, tout en caressant doucement la main de son père, elle le regardait d'un air suppliant. Il dit avec abattement :

— Je voudrais faire ce que vous désirez de moi... En effet, partira-t-il à ma première demande? Vous dites qu'il m'obéira... Mais, hélas! la pensée seule que mes yeux le verront, m'effraye et agite tous mes nerfs.

— Mon Dieu! dit Félicité avec une terreur subite, il est là! il est là!

Elle embrassa son père, demanda si Raphaël pouvait entrer, lui arracha un consentement douteux et s'élança hors de la chambre en s'écriant :

— Ma mère, ma mère, fortifiez mon père dans sa bonne résolution.

Elle courut au-devant de Raphaël, lui prit la main, le tira à l'écart, et lui dit :

— O Raphaël ! je suis bien heureuse. Mon père est plus calme que d'habitude. En d'autres circonstances, il n'aurait jamais pu supporter de telles émotions. Il a consenti à vous recevoir. Si son esprit reste présent, il vous recevra avec bienveillance.

— Merci, merci, Félicité, répondit Raphaël. Depuis que je vous ai vue, mon cœur déborde de bonheur ; tout rayonne devant mes yeux. Votre père me recevra avec bonté. Votre doux espoir se réaliserait ? je pourrais payer la dette de ma mère et la mienne ? Je pourrais nommer mon bienfaiteur d'un nom plus doux ? Venez, venez, je brûle de me précipiter dans les bras de mon vieux maître ; venez, que je sente battre son cœur sur le mien !

— Non, Raphaël, pas encore ; restez encore un moment. Ma mère doit avoir le temps de fortifier mon père contre l'émotion de votre arrivée. Ma joie vous trompe. Que mon père ait consenti à vous voir, c'est un bonheur si inattendu qu'il m'égare. Il ne faut pas vous montrer ému. Vous voulez vous jeter dans ses bras, Raphaël? Oh ! ce serait assez pour briser tout notre espoir ! Je suis accourue vers vous pour vous avertir. Mon père est malade, et ses nerfs sont

extrêmement surexcités. Ne l'oubliez pas : une violente émotion peut troubler son cerveau et obscurcir son intelligence. Votre apparition seule sera pour lui une dangereuse épreuve; mais, si vous vous tenez calme, si vous laissez s'effacer cette impression, il vaincra probablement cette première secousse. Soyez prudent, Raphaël, calme et réservé, observez avec soin les mouvements de mon père, pour juger de ce que vous pouvez lui dire. Pour le disposer favorablement, nous lui avons fait croire que vous venez pour implorer son pardon. Ne parlez, pour commencer, que de cela. Humiliez-vous, reconnaissez-vous coupable envers lui, montrez-vous reconnaissant. Après, s'il ne vous ordonne pas de partir, parlez peu à peu de votre projet comme d'un service que vous lui demandez. Vous avez un cœur délicat; vous ferez ce qu'il faut pour réussir. Laissez d'abord la parole à mon père et ne parlez pas beaucoup. C'est le moyen de le préserver d'une subtile agitation.

— C'est bien, Félicité, je comprends, répondit-il avec un soupir. Hélas! est-ce comme cela que je devais revoir mon bienfaiteur?

— Non, non, ne perdez pas courage, dit-elle, tout nous est favorable; ce que nous avons déjà obtenu me semblait ce matin impossible. J'avoue que j'ai entrepris l'effort sans espoir; mais le bon Dieu a exaucé ma prière. Il aura pitié de mon pauvre père et de nous, Raphaël. Venez maintenant, venez; qui sait si ce jour ne sera pas un jour de délivrance et d'ineffables joies?

Le jeune homme était très-ému et très-affligé; les paroles de Félicité lui avaient laissé peu d'espoir. Lorsqu'il fit le premier pas dans la chambre et qu'il aperçut son vieux maître, il se mit à trembler. La vue des cheveux du vieillard, blancs comme la neige, et de la maigreur de ses joues le frappa plus douloureusement que le regard sévère de ses yeux étincelants. Banks pencha la tête sur sa poitrine et baissa les yeux. Il resta ainsi silencieux, dans la position d'un homme qui se reconnaît coupable et qui implore miséricorde. Félicité joignit les mains en suppliant. Le vieillard tremblait de tous ses membres, et il était visible qu'un combat acharné se livrait en lui. Il ne succomba pas à son agitation; l'humble maintien de Raphaël semblait même lui donner une force inespérée. Après avoir tenu un moment les yeux fixés sur son commis, il dit :

— Ah! vous êtes là, monsieur? Vous savez donc que vous avez mal agi envers moi? Votre conscience vous a fait des reproches et avec raison, certes! Moi qui vous aimais comme mon fils unique, moi qui souhaitais votre bonheur comme si vous aviez été l'enfant de mon frère, vous m'avez abandonné au moment où le malheur me frappait et où vous pouviez m'aider et me consoler! N'essayez pas de vous excuser. On dit que vous vous repentez de votre ingratitude. Vous êtes venu d'Amérique pour me demander pardon? Eh bien! je vous donne ce pardon. Soyez en paix avec votre cœur et votre conscience. Quittez maintenant cette maison : je suis malade;

votre présence irrite mes nerfs et me fait du mal.

— Un mot! accordez-moi la grâce de dire un mot! soupira Banks, qui remarquait avec frayeur que le visage de son maître étaient très-pâle et que ses lèvres tremblaient.

— Parlez, mais soyez bref! répondit Verboord. Ma patience touche à sa fin.

— O mon bon maître! vous savez que je suis coupable envers vous, et vous me pardonnez généreusement. Que Dieu vous bénisse! Je m'en irai, le cœur rempli de reconnaissance et de joie... Mais laissez-moi vous dire que Raphaël Banks n'a jamais cessé de respecter et d'aimer le bienfaiteur de sa jeunesse. S'il eût su qu'un malheur vous avait frappé, s'il eût seulement pu présumer que sa présence vous aurait été de quelque utilité, la mort menaçante n'aurait pas été assez puissante pour le tenir éloigné de vous.

— Pourquoi alors êtes-vous parti malgré votre promesse? interrompit le vieillard.

Cette demande mit Raphaël dans l'embarras; il hésita et balbutia des paroles inintelligibles.

— Pourquoi? pourquoi? reprit Verboord avec une fiévreuse impatience.

— Une passion irrésistible pour les lointains voyages... quelque chose comme une fièvre... un égarement des sens.

— La passion des voyages! s'écria Verboord avec la gorge sèche. Une bagatelle, une folie! Et, pour cela, vous oubliez toute mon affection pour vous! et,

pour cela, vous m'abandonnez dans le malheur ! et, pour cela, vous me livrez au chagrin, sans secours et sans consolation ! pour satisfaire un caprice ! Ce que vous dites est faux... Partez, partez? votre présence me fait mal. Arrière ! ne me touchez pas, ne me touchez pas, vous me tueriez !...

Il tomba étendu dans son fauteuil, ses yeux étincelaient et tournaient affreusement sous ses sourcils abaissés; une terrible émotion l'avait saisi; le fauteuil tremblait sous lui. Raphaël était tombé à genoux; et à côté de lui Félicité et sa mère, et tous ensemble demandaient pardon. Mais Verboord, tout à fait troublé, se leva, étendit une main menaçante et cria, hors de lui-même :

— Je devrais vous maudire : mais je ne le veux pas. Dieu vous punira ! Ne me regardez pas avec ces yeux faux comme une vipère qui va cracher du venin. Ce rire sur vos lèvres, c'est lâcheté, tromperie, duplicité. Vous voulez m'offrir une aumône, m'outrager dans ma misère, vous réjouir de la honte de votre victime ! Allez, allez ! je vous prie, je vous supplie, ayez compassion de mon douloureux sort ! Ah ! je succombe, je meurs, vous m'assassinez pour la seconde fois !

Et il tomba à la renverse sur son fauteuil et demeura là, convulsif, haletant et sans force. Les deux femmes étaient accourues vers lui. Pendant que Raphaël était au milieu de la chambre, la tête sur la poitrine et comme anéanti, elles prirent le vieillard à moitié défaillant par-dessous les bras et le con-

duisirent en haut dans sa chambre. Au pied de l'escalier, la jeune fille fit signe à Raphaël de quitter la maison.

— Pour l'amour de Dieu, partez, monsieur, supplia la mère.

Et, du haut de l'escalier, on entendit encore la voix tremblante du vieillard :

— Allez, allez, ou je vous maudis, cruel assassin de mon âme!

Mais Raphaël n'entendait et ne voyait plus rien ; sa tête tournait, et il lui semblait qu'il allait aussi perdre la raison. Il fut soudain réveillé de sa méditation par la voix de madame Verboord qui était à côté de lui et qui lui disait avec anxiété :

— Encore ici, Raphaël? Je vous en supplie, partez! M. Verboord peut descendre. Dans son égarement, ses idées et sa volonté changent à chaque momoment. S'il vous trouvait ici, ô ciel!

— Oui, je le sais, il me maudirait, répondit Raphaël. Il ne peut plus me voir : ma présence est un supplice pour lui. Je pars, madame; mais, avant que de m'éloigner, j'ai quelque chose à vous dire. Faites-moi la grâce de m'entendre ; ayez la bonté de me suivre en un lieu où nous puissions parler en sécurité. Seulement quelques mots.

Madame Verboord restait silencieuse et semblait hésiter.

— Oh! je vous en prie, ne refusez pas! soupira le jeune homme.

— Eh bien! venez, et ne me retenez pas long-

temps, dit-elle. Il y a, au bout du jardin, une petite porte. Venez par là dans les champs.

Elle prit une clé et sortit par la porte de derrière. Raphaël la suivit.

— Madame, dit-il d'un ton grave, vous savez pourquoi j'ai quitté subitement Anvers. Vous m'avez même encouragé à ce départ, parce que vous saviez que je n'obéissais qu'à la voix de mon devoir. Je peux donc espérer que vous croyez à ma sicérité et à mon amour désintéressé pour mon pauvre maître?...

— Oui, Raphaël, je connais votre cœur, et je n'ai jamais cessé de vous aimer.

— Merci, madame, vous me donnez le courage nécessaire pour accomplir mon projet; et vous m'aiderez, n'est-ce pas? Écoutez donc ce que j'ai résolu. Je pars d'ici pour n'y plus revenir avant que mon bienfaiteur soit guéri; mais, quoique absent, je veillerai sur lui, sur vous et sur mademoiselle Félicité, comme si Dieu m'avait imposé cette tâche. Désormais ma vie n'a plus qu'un but : triompher de la terrible maladie de mon bienfaiteur! Je vais à Paris, à Londres, à Vienne, s'il le faut, pour rechercher les plus savants médecins et les consulter. Je ferai venir à Brasschaët des hommes qui sont renommés par toute la terre... Espérez donc, madame; consolez mademoiselle Félicité et donnez-lui du courage. Quoique loin d'ici, je serai toujours avec vous; et je trouverai moyen d'être instruit chaque jour de l'état de M. Verboord. Maintenant, madame, j'ai encore à vous parler de quelque chose; j'ai une grâce à vous

demander; mais j'hésite et ne sais comment exprimer mon souhait, sans vous blesser. Mon maître devrait avoir une vie plus douce; sa demeure devrait être ornée; son jardin rempli de fleurs; en un mot, tout autour de lui devrait réjouir ses yeux et empêcher qu'il ne se souvienne de la perte de sa fortune. Pour cela, il faut de l'argent : j'ai 10,000 fr. dans mon portefeuille, et si madame...

— Oh! ne parlez pas de pareilles choses! soupira madame Verboord avec le rouge de la honte sur les joues. Laissez-nous, du moins, à vos yeux, Raphaël, conserver l'orgueil de la pauvreté!

— Je prévoyais ce refus, madame, et je tâcherai de remplir cette partie de mon projet d'une autre façon. Maintenant je vous quitte. Je pars pour Paris. Je reviendrai bientôt. Ne parlez plus de moi à M. Verboord; que mon nom ne frappe plus son oreille. Épargnez-lui soigneusement toute cause d'émotion. Ce que j'aurais encore à vous dire, vous l'apprendrez par d'autres personnes... Adieu, madame, je commence la lutte et la continuerai jusqu'à ce que je sois vainqueur. Il n'y a plus de place dans mon esprit pour une autre pensée. Avant la pointe du jour je serai dans la capitale de la France. Espérons dans le secours de Dieu!

Il se leva et se dirigea vers la porte du jardin. Madame Verboord émue le suivit, ouvrit la porte et dit:

— Raphaël, je vous bénis comme épouse et comme mère. Puissiez-vous réussir dans votre généreux pro-

jet! Puissions-nous vous revoir dans de moins douloureuses circonstances!

— Oui, madame, vous me reverrez lorsque mon pauvre maître sera guéri!.....

Il s'était écoulé douze jours depuis la visite de Raphaël. La violente scène qui s'était passée entre lui et le faible vieillard, n'avait pas fait l'effet redouté sur l'âme de ce dernier.

Le souvenir de cette douloureuse rencontre avait peu à peu disparu et l'on eût pu croire que son esprit n'en avait pas conservé la moindre impression, si ce n'est qu'il était tombé de plus en plus dans un sombre silence et qu'il restait quelquefois des jours entiers sans dire un seul mot. Depuis la veille pourtant, son mal avait tout à coup empiré. Il avait beaucoup parlé et avec précipitation; pendant toute la nuit, il avait rêvé à haute voix de commerce et de richesses; il avait prononcé le nom de Banks en grinçant des dents. C'étaient les signes habituels d'une attaque de nerfs imminente, et l'on ne pouvait la prévenir que par un silence absolu. Tout à coup le vieillard poussa un cri de joie et frappa sur le pupitre :

— Ah! ah! oui, c'est cela! Je l'ai trouvé! Nous serons riches à plusieurs millions? Il est venu un ange du ciel, qui m'a donné la puissance de voir dans l'avenir.

Il se frotta les mains, rit un moment dans la contemplation de sa fortune future, puis il reprit :

— Vous pensez que je rêve? Je l'ai cru aussi; mais c'est une erreur. Quoi de plus facile que d'amasser

de l'argent par tas, quand on sait d'avance ce qui arrivera dans le monde?... Dans le courant du mois prochain, le cours du café haussera comme il n'a jamais haussé. C'est infaillible; les causes m'en ont été révélées cette nuit. Je les ai calculées et cherchées dans leurs sources. Dès demain, je commence à acheter tout le café qui est Anvers; j'envoie mes commandes à Londres, à Amsterdam, au Havre-de-Grâce, à Hambourg, oui, même sur mer aux pays de production... Et alors, quand la hausse du prix sera à son comble, je réalise et je gagne une couple de millions, trois, quatre millions, beaucoup de millions! Eh bien! Laurence, que dites-vous de çà? Et toi, ma chère Félicité? Devenir si riche en quelques mois, c'est beau, n'est-ce pas?

Les deux femmes, accablées, essayèrent de sourire, mais ne dirent pas un mot. Les pensées du vieillard prirent une autre direction et son visage s'assombrit.

— M'oser offrir une aumône! murmura-t-il. L'ingrat! Il pense donc que nous sommes tombés dans la misère? que je n'ai plus ni intelligence ni courage, pour tenter encore le sort et regagner ce que j'ai perdu? Il verra! il verra!

Après quelques moments, il s'écria avec un sourire de bonheur :

— Demain, je fais venir mon maître maçon avec des centaines d'ouvriers de tout état. Le château doit s'élever comme par enchantement. Nous prenons les bois et les champs qui sont derrière notre jardin;

l'on creuse, l'on voiture, l'on plante! Il y aura ici, dans quelques semaines, un beau parc! Ma bonne Félicité va se marier avec le fils du plus riche négociant d'Anvers. Le château et le parc seront sa dot... Pour ma chère Laurence, je fais bâtir une maison en ville, grande et belle comme un palais... Oui, oui! ma joie ne consiste qu'à travailler au bonheur de toutes deux; et je le ferai avec zèle, courage et amour, jusqu'à la fin de ma vie... O! Dieu miséricordieux, soyez loué de m'avoir du moins laissé assez d'esprit et de force pour remplir mon devoir d'époux et de père!

Il reprit sa plume en tremblant et recommença à chiffrer avec une précipitation maladive. Il haletait; ses dents étaient serrées; tout à coup il parut épouvanté. Probablement un rayon de lumière traversait son esprit. Le pauvre vieillard doutait s'il n'était pas le jouet d'une illusion, et doutait contre un douloureux désenchantement. Se tournant vers les deux femmes, il cria :

— Mon journal? Où est *le Précurseur* d'aujourd'hui? Donnez-le moi immédiatement. J'en ai besoin!

— Cher père, le facteur viendra tout l'heure, répondit Félicité. Il apportera votre journal.

— Ciel! qu'il ne reste pas longtemps! soupira Verboord. Notre fortune, notre bonheur peut dépendre de sa diligence!

Il se frappa le front avec dépit, comme quelqu'un qui s'efforce inutilement de renouer le fil rompu de

ses idées. Après un moment de vains efforts, il dit d'un ton découragé :

— Laurence, tous ces travaux de mon esprit sont pour votre bonheur et pour le bonheur de notre chère Félicité. Laissez-moi pour quelque temps seul, je vous prie.

Avant qu'il eût achevé, madame Verboord sortit par la porte de derrière, et Félicité la suivit.

Elles se dirigèrent vers le banc près du parterre de fleurs, s'assirent et reprirent leur travail.

Il y avait des larmes dans les yeux de la mère; de profonds soupirs soulevaient sa poitrine oppressée.

Félicité surmonta sa propre douleur et essaya de consoler sa mère, en lui assurant que Raphaël triompherait de la maladie de son père; elle décrivit la vie douce et agréable que l'avenir leur gardait, et dit avec le rouge de la confusion sur les joues :

— J'ai rêvé aussi cette nuit; et j'ai plus de droit que mon pauvre père de penser qu'un ange du ciel m'a révélé l'avenir. J'entrais dans une grande église; vous et mon père me teniez chacun par la main. Nous passions entre des milliers de personnes; on m'admirait, j'étais belle, une couronne de fleurs d'oranger ornait ma tête. J'allais me marier. Le prêtre nous attendait à l'autel... Raphaël devenait mon époux et vous pressait, comme une mère chérie, sur son cœur. Mon mari, le compagnon de ma vie, devenait le sauveur de mon père ! ce noble et généreux cœur... Je dois me taire, ma mère, les larmes me suffoquent !

Il y eut un court silence.

— Ce bon Banks! soupira la dame. Que le Dieu miséricordieux le bénisse pour sa reconnaissance!

— Vous voyez bien, ma mère, que la bonté du cœur trouve tôt ou tard sa récompense.

— Ah! mon enfant, ce que ton père a pu faire pour Raphaël est bien peu. Nous eussions peut-être fait la même chose pour tout autre. Par conséquent, Raphaël ne nous doit pas tant. Pouvons-nous accepter le sacrifice de toute sa fortune?

— Acceptez l'offre de Raphaël, ma mère : ses dons ne découlent-ils pas des deux sources les plus pures du cœur humain, la reconnaissance et l'amour? Oh! j'accepterais tout avec orgueil : ses bienfaits, sa fortune, son nom, dans l'assurance, ma mère, qu'un refus le rendrait malheureux.

— En es-tu bien certaine, mon enfant?

— Pourquoi rester si incrédule, ma mère? Soyez-en sûre, Raphaël sera pour vous un fils affectueux. Ayez donc bon espoir, maman... O ciel! qu'est ceci? Ce cri de détresse! ce cri effroyable! C'est papa! Hélas? que lui est-il arrivé?

Elles se levèrent et s'élancèrent vers la maison, pâles et tremblantes. A leur entrée dans la chambre, elles virent M. Verboord tombé en arrière, la tête contre le dossier de son fauteuil. Il semblait évanoui; autour de lui, sur le plancher, il y avait des journaux et des papiers, qu'il avait laissé échapper en tombant. Félicité prit les mains de son père, et l'appela par son nom. L'inutilité de ses efforts lui arracha des cris de désespoir. Madame Verboord courut

à la cuisine chercher de l'eau, mouilla la tête et les mains de son mari, et dit à sa fille :

— Félicité, n'aie pas peur, mon enfant. Tu vois bien que ton père est évanoui. Cela lui est déjà arrivé. Il échappera ainsi à une attaque de nerfs. Ne pleure pas. Aide-moi : tiens les mains de ton père dans le bassin : la fraîcheur de l'eau le rappellera à lui.

Longtemps leurs efforts restèrent sans effet; le vieillard était étendu sans mouvement comme un mort. Bientôt une anxiété extrême s'empara d'elles. La mère, voyant comme sa fille tremblait, lui dit avec une feinte tranquillité :

— Tu as tort, Félicité. Sois donc raisonnable. Un évanouissement dure quelquefois une heure entière; il reviendra. Si nous pouvions le mettre au lit, ce serait bientôt fini; mais ceci dépasse nos forces. Attendons son réveil. Prends une chaise, Félicité, et assieds-toi. Nous prierons.

— Ma mère, je cours chercher le docteur! M. Dooms est chez lui à cette heure, il viendra...

— Non, reste ici; M. Dooms tirerait du sang à ton père, et tu sais que le docteur de la ville l'a défendu, sous quelque prétexte que ce soit. De plus, ton père est aigri contre M. Dooms. S'il le voyait à côté de lui à son réveil, cela suffirait pour lui donner une attaque de nerfs. Notre situation est bien pénible, mon enfant; mais nous devons subir notre sort avec patience, dans la certitude que le Dieu miséricordieux ne nous abandonnera pas dans nos misères.

Il y eut un long silence. Pendant quelque temps,

madame Verbord continua ses efforts pour faire revenir son mari ; mais, enfin, fatiguée et désespérée, elle prit tout à coup la main de sa fille, et dit : Félicité, va chez le docteur ; hâte-toi, hâte-toi, il est temps !

Félicité se leva et s'élança vers la porte ; mais, avant qu'elle l'eût atteinte, un cri puissant, de joie ou d'épouvante, la retint.

— Reviens, reste ! s'écria la mère d'une voix étouffée. Merci, ô mon Dieu ! il revient ! Sa main a remué. Regarde ses joues ; la pâleur diminue ; assieds-toi, ne le fâchons pas ; cachons nos larmes, qu'il ne voie ni notre tristesse ni notre frayeur !

Elles allèrent se placer à quelques pas du malade, le cœur palpitant et tenant l'œil fixé sur lui.

Le vieillard remua les doigts, d'un mouvement presque imperceptible ; le sang recommença à circuler sous le tissu de la peau. La couleur revint peu à peu à ses joues et sa poitrine commença à se soulever ; mais ses yeux restaient fermés.

Après un moment qui, pour elles, avaient duré un siècle, le malade rouvrit les yeux et contempla, muet et troublé, sa femme et sa fille. Cette dernière n'avait pas été assez puissante pour étouffer un cri d'angoisse et d'effroi. Elle se leva et regarda son père, comme s'il arrivait quelque chose d'inexplicable.

En effet, les yeux de son père, quoique exprimant le trouble, étaient tout à fait autres qu'auparavant. Il lui semblait qu'une âme y respirait, qu'une intelligence sans voiles y brillait. Son père étendit les deux mains, et dit d'une voix faible :

— Ah! vous êtes là, mes bons anges, qui ne m'abandonnez jamais? Venez, venez!

Elles allèrent toutes deux à lui, prirent ses deux mains et les pressèrent avec tendresse.

— Ma bonne Félicité! ma chère Laurence! soupira-t-il. Ah! que je suis content de vous revoir! Que m'est-il arrivé! C'est comme si je sortais du tombeau!

— Rien, Verboord, répondit sa femme; une syncope. Maintenant c'est fini. Vous vous trouvez mieux qu'auparavant?

— J'ai dormi, n'est-ce pas? demanda le vieillard sans faire attention à ses paroles; longtemps et profondément dormi. Il me semble que je suis ainsi, depuis une année, endormi dans ce fauteuil. Quels rêves! J'avais perdu ma fortune; oui, j'étais devenu pauvre...; mais il vint une nouvelle d'Amérique... Quelle nouvelle était-ce?... Ah! je sais! La maison Ortado allait payer ses dettes; on me rendrait toute ma fortune. Je rêvais encore que j'avais été fou, et de joie... Mais non, non, ce n'était pas un rêve! La poste est arrivée? Parlez, parlez : n'est-ce pas? la poste est venue et ma apporté une lettre? une lettre de Charleston, d'Amérique, de Londres? et de l'argent, beaucoup d'argent? Mais où est cette lettre? Où est cet argent? Serait-ce un rêve? Oh! délivrez-moi de ce doute mortel! Dites, dites, suis-je insensé ou est-ce la vérité?... Regardez à côté du pupitre; sous ces papiers, peut-être!...

Et il voulut se lever; mais il retomba sur son siége,

tenant la main étendue et montrant du doigt les journaux qui étaient tombés à terre.

Madame Verboord s'efforça de le calmer. Félicité, pour contenter son père, ramassa les journaux.

— Là, là! cria Verboord joyeusement, la lettre, les bank-notes! Donnez, donnez, mon enfant. Oh! Dieu soit loué, je ne suis pas insensé!

Il prit la lettre et les bank-notes des mains de sa fille et pressa ces objets sur sa poitrine en disant :

— Paix, paix, je vous prie! Laissez-moi reprendre haleine, laissez-moi; le cœur me bat avec violence. Ah! ah! ce n'était pas un rêve! Le bonheur de ma bonne femme! l'avenir de ma chère enfant!

Et des larmes tombaient de ses yeux.

Madame Verboord était pâle et muette; Félicité chancelait sur ses jambes. Elles doutaient encore si tout cela n'était pas une illusion, qui serait suivie d'un cruel désenchantement; mais la lettre était bien là, et c'étaient bien des bank-notes, beaucoup de bank-notes, que Félicité avait ramassées.

— Venez maintenant! dit le malade après un long silence. C'est un si grand bonheur, qu'on pourrait en mourir de joie; mais je me sens reposé et calmé. Vous me regardez d'un air étonné. Je comprends : vous ne pouvez pas croire que nous sommes redevenus riches, et vous désirez savoir comment cela se fait. Je l'avais presque oublié; mais maintenant ma mémoire est revenue. Écoutez, Laurence! écoute Félicité! tous vos doutes disparaîtront, et vous bénirez le Seigneur pour son bienfait inattendu.

Elles s'approchèrent, il ouvrit la lettre en disant :

— J'étais seul, je me le rappelle bien. Le facteur est venu et m'a donné une lettre. La nouvelle qu'elle renfermait m'a secoué si fortement, que je suis tombé sans connaissance. Je veux vous lire la lettre ; vous serez alors assurées de notre bonheur. Écoutez ; je me suis mépris ; la lettre vient d'Anvers ; elle m'est envoyée par le banquier Wulf, chez lequel j'avais autrefois placé mes fonds. Voici ce qu'il dit :

« Anvers, le 15 juillet 1857.

» Monsieur,

» Par les ordres de la maison de banque Stanhope et Cie de Londres, j'ai l'honneur de vous informer qu'Henri Ortado, fils de Cristoval Ortado, de Charleston, a résolu de payer les dettes que feu son père avait laissées. « Vos créances, suivant les livres restants, s'élèvent à la somme de 43,000 dollars. Si ce chiffre n'est pas accepté par vous comme exact, je vous prie de faire vous-même votre compte avec la maison Ortado.

» Dans l'attente d'un règlement définitif, je vous envoie ci-jointe, en papier belge, la somme de 4,000 dollars, que MM. Stanhope m'ont prié de vous remettre immédiatement. La maison Ortado acquittera ses dettes en dix termes, autant que possible en payements trimestriels ; mais, dans tous les cas, vous recevrez dans le courant de l'année au moins 12,000 dollars à-compte.

» J'ai appris, Monsieur, que vous êtes indisposé. Ne prenez donc pas la peine de venir en ville. Dans

quelques jours j'aurai l'honneur d'aller moi-même vous voir. Vous me donnerez alors votre reçu, et nous parlerons plus amplement de cette importante affaire. Veuillez agréer l'assurance de toute ma sympathie. » WULF et Cie. »

Félicité sauta au cou de son père et l'embrassa avec transport; mais sa mère lui fit comprendre qu'elle devait modérer sa joie. Ce n'était pas seulement la richesse retrouvée qui comblait de joie Félicité, c'était l'espérance, presque la certitude de la guérison subite de son père. Verboord reprit :

— Comprenez-vous bien, Laurence! c'est une fortune de 221,000 fr. qui nous est rendue. Avant la fin de l'année prochaine, nous posséderons une somme d'à peu près 65,000 fr.! je succombe presqu'au bonheur. Pas pour moi : pour vous, pour notre Félicité. C'était un cruel martyre pour mon cœur de père, de penser que l'humiliation et la pauvreté seraient votre sort sur terre : que l'avenir de notre unique enfant serait brisé pour toujours!... Vous ne semblez pas ravie, ma bonne Laurence?

— Certes, je remercie Dieu, et je suis très-heureuse, répondit-elle; mais l'homme doit être raisonnable et rester calme dans le bonheur comme dans le malheur.

— Malheur, malheur? répéta Verboord, regardant doucement autour de la chambre.

Madame Verboord dit d'une voix profondément triste :

— Mon ami, accordez-moi une grâce.

— Une grâce, Laurence? Vous me demandez une grâce? Commandez, je vous obéirai avec joie.

— Eh bien! mon désir est que vous restiez tranquille. Vous avez été fort malade, Verboord, et, quoique vous paraissiez guéri, vous ne devez pas vous agiter. Tenez-vous calme, ne parlez pas tant, cela pourrait vous faire mal. Cette crainte nous effraye, et nous vous serons reconnaissantes, si vous voulez nous accorder la grâce que nous implorons de votre bonté.

Le vieillard regarda sa femme avec étonnement et en faisant des efforts visibles pour surmonter son émotion. Félicité et sa mère suivaient tous les mouvements de son visage, et remarquaient avec anxiété que son expression s'assombrissait peu à peu. Enfin il demanda, comme s'il se parlait à lui-même:

— Que m'est-il arrivé? O ciel! La lettre est datée de juillet 1857. Quatre ans? Où sont-ils? N'ont-ils eu pour moi que la durée d'un seul jour?... J'ai été malade. Étonnante maladie, un sommeil de quatre ans! Et je ne me rappelle rien, plus rien de ce qui m'est arrivé. O Laurence! quel mal incompréhensible m'avait donc frappé, qu'un abîme d'oubli a interrompu ma vie.

— Un mal qui n'est pas du tout extraordinaire, répondit la dame, une fièvre nerveuse;... elle est guérie; mais vous devez rester calme, mon cher Verboord.

Il baissa la tête et retomba dans ses pensées.

M. Verboord répéta à voix basse : Une fièvre nerveuse ! une fièvre nerveuse ! Puis il se tut, s'absorba de plus en plus dans ses graves méditations.

Madame Verboord commença à craindre qu'une nouvelle attaque de nerfs ne le plongeât de nouveau dans la folie ; elle prit la main de son mari et dit :

— Verboord, vous ne refuserez pas de suivre le conseil de votre Laurence ; prenez un peu de repos : nous vous conduirons dans votre chambre. Lorsque vous serez tout à fait calme, nous parlerons et nous nous réjouirons, sans crainte. Ah ! je vous en prie, mon ami, consentez à ma prière !

— Je vous remercie, bonne Laurence, répondit-il. Je n'osais pas le demander ; mais je sens, plus que je ne puis vous le dire, le besoin de silence et de solitude. Oui, laissez-moi rassembler mes idées, mes souvenirs. Vous voulez me soutenir, murmura-t-il avec un sourire, ainsi que vous avez sans doute fait pendant ces quatre douloureuses années? Soit ; mais c'est inutile, je me sens assez fort.

Au pied de l'escalier, il s'arrêta et dit :

— Il y a quelque chose qui vous effraye, n'est-ce pas ? Je devine ce que c'est. Ayez bon espoir. Vous allez me laisser seul avec mes pensées ; je serai délivré du doute qui me trouble les sens. Soyez toutes deux tranquilles ; votre crainte disparaîtra pour toujours.

Et, soutenu des deux femmes, il monta l'escalier.

Quelques moments après, elles descendirent sur la pointe des pieds ; mais elles n'eurent pas plus tôt

fermé la porte, qu'elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre en versant d'abondantes larmes.

Félicité se dégagea la première de ces fiévreux embrassements et s'écria :

— Papa guérira! papa guérira! Nous sommes de nouveau riches! Oh! que dira Raphaël lorsqu'il apprendra ceci?

Mais sa mère lui mit la main sur la bouche et murmura :

— Mon enfant, mon enfant, ne prononce plus ce nom. Ton père pourrait l'entendre. Tu as vu comment ce nom l'agite et le travaille.

— Oui, oui, répondit Félicité, c'est vrai, ma mère. Nous devons nous taire jusqu'à ce que la guérison de papa soit certaine; mais je ne puis contenir ma joie; il faut que je parle, que je raconte notre bonheur, ne fût-ce qu'aux murs de cette chambre!

— Félicité, dit madame Verboord la prenant par la main, n'oublions pas d'où l'homme reçoit tout bonheur et tous biens. Élevons nos âmes vers Celui qui nous a exaucées.

— O Dieu miséricordieux, que votre nom soit sanctifié! dit Félicité.

Les deux femmes tombèrent à genoux devant le crucifix, et baissèrent la tête dans une silencieuse mais ardente prière.

XI

Félicité était à la fenêtre qui donnait sur la grille. Son extérieur était tout à fait changé. Elle portait une robe de soie élégante, reste soigneusement conservé de sa prospérité passée, et avait enroulé ses tresses blondes autour de sa tête comme une couronne. Un gai sourire entr'ouvrait ses lèvres, et son visage était rayonnant de bonheur. Ses yeux brillaient d'un éclat étrange, pendant qu'elle fixait dans l'espace un regard enthousiaste, comme si elle entrevoyait l'image d'un bienheureux avenir. Une jeune et robuste paysanne sortit de la cuisine, et dit d'un ton respectueux :

— Mademoiselle, j'ai fini de nettoyer. Commencerai-je à plumer le poulet?

— Oui, Marianne, si vous n'avez pas d'autre ouvrage. Ma mère va descendre, et vous dira ce que vous avez à faire.

— Les choux-fleurs doivent également être épluchés. Si mademoiselle avait la bonté de me montrer comment je dois le faire?

— C'est tout simple, Marianne; je vous le montrerai, puisque vous le désirez; mais vous avez tout le temps. Mon père va à la ville; nous ne dînerons qu'à trois heures.

— Mademoiselle voudra bien avoir un peu d'indulgence pour ma maladresse, balbutia la paysanne. Je n'ai jamais servi chez des riches, et j'ai peur de ne pas faire bien...

— N'ayez pas peur, ma chère, répondit Félicité avec un sourire bienveillant; je vous aiderai dans la cuisine; d'ailleurs, mon père sera fatigué et aura grand appétit. Le dîner d'aujourd'hui doit être une petite fête. Je tâcherai qu'on vous loue. Vous semblez une brave fille; nous allons demeurer en ville.

La servante murmura un remerciment,

Madame Verboord descendait l'escalier.

— Eh bien, ma mère, comment se porte papa? demanda Félicité.

— Toujours calme. Plus de signes de maladie. Que je suis contente! depuis hier, le monde me semble beau comme un paradis; tout me sourit, mon cœur déborde de joie!

— Mon père est guéri. Oh! si Raphaël pouvait le savoir!

— Il a dormi toute la nuit sans la moindre agitation, reprit madame Verboord, et probablement sans rêver, car sa respiration n'a pas cessé un instant n'être régulière...

La jeune fille ravie sauta au cou de sa mère, et s'écria entre deux baisers :

— Oh! Dieu soit loué. Papa est guéri, décidément guéri!... Vous secouez la tête, ma mère? Doutez-vous encore? Non, non, regardez avec confiance dans

l'avenir. Il n'y aura pas sur la terre de gens heureux comme nous.

— Certes, Félicité; nous avons des raisons de l'espérer; mais on ne peut pas, après un seul jour, se livrer entièrement à la joie.

— Mais, ma chère mère, pourquoi vous attrister inutilement? Papa est guéri, croyez-moi. Hier après-midi et toute la soirée, il a causé avec nous, calme, joyeux, et sans la moindre émotion. Toutes ses paroles étaient sensées; et, quoique nous ayons dû lui rappeler ce qui était arrivé pendant sa maladie, il y avait une clarté surprenante dans son esprit.

— Sa résolution inexplicable d'aller à la ville m'inquiète, Félicité. Tu ne l'as pas remarqué, parce que la joie t'aveuglait; mais il y avait dans les raisons par lesquelles il voulait justifier son voyage à Anvers, quelque chose de secret, qui me faisait quelquefois douter que son esprit fût bien réellement tout à fait sain.

— Vous vous trompez, ma mère, reprit Félicité avec dépit. Mon père déclare sa résolution d'une manière très-naturelle. Par amour pour nous, il désire faire immédiatement usage de l'argent qu'on nous a envoyé; mais il ne veut pas en disposer avant d'avoir parlé au banquier et donné une quittance. Mon père était aussi minutieux en affaires de commerce et d'argent, avant de devenir malade. C'est une preuve qu'il est effectivement guéri.

Madame Verboord poussa un profond soupir.

— Ah! ma mère, vous me faites trembler! san-

glota Félicité. Me cacheriez-vous la vérité? Papa n'est-il pas bien aujourd'hui?

— Comme je te le dis, il va mieux encore qu'hier; mais, malgré mes supplications, il refuse de me laisser l'accompagner; c'est là une chose qui ne me semble pas naturelle. En outre, mon enfant, crois-tu que cela ne m'effraye pas, de laisser aller ton père seul en ville et de le voir s'exposer à toutes les impressions affligeantes ou douloureuses qu'il peut y rencontrer? Ne reviendra-t-il pas avec une fatale agitation? S'il avait seulement consenti à t'emmener avec lui, Félicité, il y aurait du moins quelqu'un qui veillerait sur lui... Mais tout à fait seul!

— Je suis habillée, dit la jeune fille. Si je lui demandais de l'accompagner? Hier, je n'ai pas fait de sérieux efforts.

— Non, mon enfant; cela l'impatienterait et le chagrinerait. Tu ne sais pas te maîtriser. A la moindre parole amicale de ton père, tu te laisses emporter par la joie. Vois un peu comme tu as été imprudente hier au soir! Plus de dix fois tu as dit des choses qui faisaient allusion à Raphaël et qui semblaient avoir pour but de mêler son nom dans la conversation. Heureusement que ton père ne t'a pas comprise; autrement, tu aurais peut-être été la cause d'une émotion funeste.

— Je vous en demande pardon, ma mère, balbutia la jeune fille, dont les joues s'empourprèrent. Vous avez raison : hier, j'étais hors de moi-même ; mais aujourd'hui je serai calme, et je ne dirai pas un seul

mot qui puisse affliger papa. Laissez-moi tenter encore un effort. Il ne me refusera pas : il est si bon pour moi !

— Soit, mon enfant; tente un dernier effort; mais n'insiste pas trop... Je l'entends qui descend, sois prudente.

M. Verboord parut au pied de l'escalier et salua sa fille avec une tendresse particulière.

L'expression du vieillard était douce et sérieuse en même temps. Un sourire passa sur ses lèvres, et son regard était clair, mais il y avait quelque chose de solennel dans la lenteur de ses mouvements.

— Eh bien ! Laurence, demanda-t-il, avez-vous envoyé la fille au village? La voiture sera-t-elle prête?

— La fille est partie depuis quelque temps. Je ne doute pas que vous ne trouviez le cheval attelé en arrivant à la chaussée.

— Au revoir, mes chers enfants ! à cette après-midi ! dit M. Verboord. A deux heures ou peut-être plus tôt, je serai de retour. Après ma visite chez le banquier Wulf, je prendrai des renseignements sur les maisons à louer, et, si j'en trouve quelqu'une agréablement située, j'irai voir le propriétaire. Je m'étais aussi proposé de demander à votre ancienne couturière de venir avec moi à Brasschaët, pour parler de la toilette que je veux qu'on vous prépare sans retard, mais j'ai changé d'idée. Je terminerai tout à fait aujourd'hui l'affaire d'argent avec le banquier Wulf. Alors je n'aurai plus à y penser, et demain,

nous irons ensemble à Anvers, pour acheter tout ce dont nous avons besoin.

Félicité lui jeta les bras autour du cou en murmurant :

— Cher père, vous ne vous fâcherez pas si je vous demande une grâce ?

— Certes non, mon enfant. Si quelque chose peut t'être agréable, dis-le sans crainte.

— O mon père! laissez-moi aller avec vous à la ville; je vous en serai reconnaissante.

Sans montrer le moindre dépit, le vieillard demanda avec un sourire :

— Tu désires quelque chose de la ville? Un bijou, une étoffe? Quoi que ce soit, Félicité, je serai heureux de te l'apporter.

— Non, je voudrais vous accompagner, papa.

— Impossible. Demain, mon enfant.

— Je me soumets, cher père, soupira la jeune fille avec abattement.

Madame Verboord tenait un regard suppliant sur son mari. Elle semblait profondément émue.

Le vieillard sonda certainement les raisons cachées de leur désir, car il les contempla alternativement d'un regard étrange, prit la main de chacune d'elles, et dit :

— Vous ne serez pas inquiètes et affligées pendant mon absence, n'est-ce pas? Votre amour pour moi vous rend craintives? Je le sais bien : l'idée de me voir aller tout seul en ville vous effraye, parce que vous croyez que mes nerfs sont encore agités comme

auparavant? Vous vous trompez, Dieu ne m'a pas accordé un demi-bienfait; mon mal a disparu et ne reviendra plus, j'en suis convaincu.

Félicité poussa un cri de joie.

— Voyez-vous bien!... reprit son père. Vous doutiez toutes deux de ma guérison et vous vouliez m'accompagner pour veiller sur moi. Ce n'est plus nécessaire, croyez-moi. J'ai en ville une certaine affaire à arranger, pour laquelle je dois être seul. Je ne puis vous dire ce que c'est; mais, à mon retour, vous le saurez. Restez donc calme et tâchez de passer le temps en pensant à tout ce que nous achèterons, pour nous donner l'aisance dont vous avez si longtemps dû vous priver.

Il leur serra encore une fois les mains, et sortit.

— Eh bien! eh bien! ma mère! s'écria Félicité incapable de contenir sa joie, croyez-vous encore que papa ne soit pas guéri?

— C'est étonnant! Ton père est guéri, en effet. Dieu soit béni! murmura madame Verboord.

— C'est comme s'il n'avait jamais été malade. Quelle clarté de pensées, n'est-ce pas, ma mère? Quel calme! Comme il a pénétré les raisons de notre inquiétude! Ah! il n'a plus besoin d'être surveillé; il est tout à fait le même qu'avant son malheur.

Madame Verboord se laissa tomber sur une chaise et resta un moment sans parler.

— Douteriez-vous encore, mère? demanda Félicité étonnée.

— Non, mon enfant, toute ma crainte a disparu;

c'est la joie, l'émotion. Laisse-moi un peu me calmer C'est comme un rêve. En un même jour, ton père guéri de son mal et notre fortune retrouvée! Le ciel nous a donc voulu combler de ses grâces. Quel bel avenir nous sourit!

— Oui, ma mère, plus beau encore que vous ne le pensez, s'écria joyeusement Félicité. Notre bonheur sera à son comble; rien n'y manquera. En effet, mon père redeviendra généreux et juste, tel que Dieu l'a fait. Il ne peut pas rester plus longtemps irrité contre Raphaël; peut-être le recevra-t-il avec joie, parce que sa raison lui dira qu'il mérite son amitié et son estime. Alors le dernier souhait de notre cœur sera accompli. Nous vivrons tous ensemble, dans les liens de la plus douce affection. Raphaël et moi, nous rendrons vos jours si heureux, que ce sera pour vous et pour mon père un vrai paradis.

Madame Verboord essuya une larme.

— Puisse ton espoir se réaliser! Tu le mérites bien, et ce bon Raphaël aussi... Mais, mon enfant, ne va pas parler si tôt à ton père de Raphaël. Ce serait dangereux; nous devons donner le temps à sa raison de s'affermir.

— Je serai prudente, ma mère, et j'attendrai. Mais, quand le moment sera venu, j'avouerai franchement toute la vérité à mon père. Certes, une fille hésite toujours à révéler les secrets de son cœur; mais moi, ma mère, je ne cacherai point mon amour et je dirai avec orgueil à mon père que j'ai aimé Raphaël depuis mon enfance.

— Probablement, mon enfant, ton père consentira à tout ce qui peut te rendre heureuse; mais qui sait? Il était déjà bien fâché du départ inattendu de Raphaël avant que son esprit se troublât. Si ce sentiment, malgré sa guérison, survivait en lui.

— Impossible, ma mère. Je lui dirai pourquoi Raphaël est parti.

— Aie patience, mon enfant, et sois prudente. Il faudra peut-être encore beaucoup de temps, avant que nous puissions parler à ton père de Raphaël. Je t'aiderai; c'est la tâche naturelle d'une mère. Aie bon espoir; je ne doute pas que, nous ne réussissions.

— Bonne mère, dit la jeune fille, comme Raphaël vous aimera!

— Mais, Félicité, si ton père rêvait pour toi une autre destinée? Sa fortune lui est rendue. Peut-être il se souviendra que Raphaël était son commis.

Félicité resta un moment sans parler. Elle secoua tout à coup la tête, comme si elle chassait une douloureuse pensée, et s'écria :

— Commis? Mon père se souviendrait de cela, sachant ce que Raphaël voulait faire pour lui et pour nous? Ne le croyez pas, ma mère... Toutefois, si un sentiment de respect humain rendait mon père injuste, eh bien! je le contrarierais pour la première fois avec courage et persévérance. Je prierais, je supplierais, je pleurerais jusqu'à ce que j'eusse vaincu sa résistance. Raphaël, injustement accusé, a tout oublié, excepté les bienfaits de mon père. Sa for-

tune, péniblement gagnée, il l'a voulu sacrifier à la guérison de son ancien maître. Maintenant nous n'avons plus besoin de son secours. Et sa générosité resterait sans récompense? et il devrait être pour toujours malheureux, parce que Dieu nous a comblés de bienfaits?

Madame Verboord prit la main de sa fille.

— Calme-toi, ma chère Félicité, dit-elle. Tu te laisses trop facilement émouvoir. Laisse-moi faire.

La conservation prit bientôt une autre tournure; insensiblement la mère et la fille se laissèrent aller à des pensées moins tristes et s'occupèrent de projets d'avenir. Une fois sur cette pente, leur imagination marcha à grands pas, et elles parlaient déjà de la maison où Félicité demeurerait avec son mari Raphaël, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit doucement, et la jeune fille s'écria en bondissant sur sa chaise?

— Raphaël! Raphaël!

En effet, le jeune homme était devant elle et souriait sans rien dire. Elle ne lui laissa pas le temps d'ouvrir la bouche, et, lui prenant les mains :

— Raphaël, vous ne savez pas? s'écria-t-elle avec des yeux étincelants. Nous sommes redevenus riches!

— Et votre père, mademoiselle? demanda Banks avec un sérieux assez extraordinaire.

— Mon père? Mon père est guéri!

— Tout à coup?

— Oui, subitement; une lettre qui lui rendait la richesse, lui a rendu en même temps la santé. O Ra-

phaël! mon ami, vous ne pourrez plus accomplir votre généreux projet; mais je n'oublierai pas que vous aviez consacré votre vie et votre fortune au bonheur de mon père.

— Et il est tout à fait guéri? redemanda le jeune homme.

— Tout à fait; il ne retombera plus malade, je l'espère; une clarté étonnante illumine son esprit.

Raphaël leva les mains au ciel avec des yeux remplis de larmes, et s'écria :

— Merci, merci, ô Dieu, d'avoir béni mes efforts! ma ruse a réussi!

— Votre ruse? que voulez-vous dire? demandèrent les deux femmes avec frayeur.

— Cette lettre et cette fortune étaient feintes. Ortado est mort insolvable en prison... Mais comme cette révélation vous attriste! Vous avez cru aussi que c'était vrai? Ah! je n'avais pas pensé à cela. Pardonnez-moi; je ne pouvais faire autrement. Guérir mon maître était mon but suprême, et je n'avais pas le temps de vous prévenir... Peut-être ne l'eussé-je pas fait; cela aurait déjoué mes desseins.

Madame Verboord et sa fille le regardèrent sans parler et en tremblant. Il prit une chaise, s'assit et reprit :

— Daignez m'écouter, je vous expliquerai tout et vous m'excuserez... Comme je vous l'avais dit, je suis, le soir même de ma visite, parti pour Paris. J'étais affligé et poursuivi par une impatience fiévreuse. Je commençai à croire que j'eusse mieux fait

d'aller directement à Londres, où aller, en tout cas, pour parler au banquier de notre maison de commerce, et où demeure un docteur renommé jusqu'en Amérique pour la guérison des maladies du cerveau.

» Sans doute poussé par une secrète inspiration, j'abandonnai à Lille le chemin de fer de Paris et pris la route de Calais, d'où je partis par le premier bateau pour Londres. Le médecin que je voulais consulter était en voyage.

» Il s'écoula quatre longs jours avant que je pusse le voir. Il m'interrogea une heure entière sur la nature du mal et sur la personne qui en était atteinte. Lorsqu'enfin, après de longues méditations, il dit son opinion, je poussai un cri de désespoir. Suivant lui, une guérison complète devait être regardée comme impossible, parce que la maladie avait duré quatre ans et qu'elle avait une cause qui ne pouvait être anéantie. Pendant que j'écoutais ses explications, le cœur brisé, il lui échappa une parole qui me fit trembler d'espoir et de joie. Il dit qu'un seul événement..... une aventure impossible..... offrait quelque chance de guérir le malade; c'est-à-dire que, si le sort lui rendait tout à coup sa fortune perdue comme il la lui avait enlevée, peut-être alors... Ma résolution fut prise instantanément, et je l'expliquai au docteur. Il la trouva bonne et m'accompagna chez le banquier, qui, après quelques difficultés et après avoir reçu des garanties, me permit de me servir de son nom pour cet acte d'humanité. Je revins à Anvers. Le banquier Wulf, qui a été un ami de M. Ver-

boord, consentit également à m'aider. La signature de la maison de Londres Stanhope et compagnie, lui rendit la chose très-aisée; et, là-dessus, je versai entre ses mains la somme nécessaire pour mener la chose à bonne fin. Nous rédigeâmes la lettre et je la confiai à la poste pour ne pas éveiller de soupçons. J'avais peu d'espoir; ce matin, le banquier Wulf envoya quelqu'un chez M. Walput pour m'inviter à venir tout de suite chez lui. J'y courus, prévoyant des nouvelles de l'effet de notre lettre. En effet, le banquier me dit que M. Verboord venait de quitter son bureau et lui avait donné une quittance de la somme envoyée. Comme les paroles du banquier m'émurent! Suivant lui,il n'y avait ni dans les pensées ni dans le langage de M. Verboord la moindre trace de folie. Au contraire, il avait interrogé M. Wulf avec une remarquable lucidité d'esprit, sur les moindres circonstances du retour inattendu de sa fortune, et il eût certainement embarrassé le banquier, si nous n'avions pas pris nos précautions avec un soin extrême. M. Verboord avait dit qu'il resterait en ville jusqu'à midi au moins; je savais donc que je ne le trouverais pas ici. Le doute et l'incertitude me tourmentaient. Je pris une voiture et volai vers Brasschaët. Vous me dites maintenant que mon vieux maître est décidément guéri. J'ai pu sauver le père de Félicité des abîmes de la folie! Mon but est atteint. C'est assez; je bénirai Dieu de ce bienfait jusqu'à mon dernier soupir!

Madame Verboord tenait la tête baissée; et Féli-

cité contemplait le jeune homme avec des yeux remplis de larmes ; elle était pâle et semblait consternée.

— Vous pleurez, Félicité, dit Banks étonné. Et ce n'est pas de joie? La guérison de votre père n'est-elle donc pas la plus grande grâce que le ciel puisse vous accorder? M'auriez-vous caché quelque chose? Je tremble !

— Non, non, ce n'est pas cela, sanglota la jeune fille. Si nous devons redevenir pauvres, que la volonté de Dieu soit faite; mais lorsque mon père apprendra qu'on l'a trompé...

— Alors son esprit se troublera entièrement et pour toujours ! gémit la mère.

— Oh ! non, madame, reprit Raphaël, votre crainte n'est pas fondée. M. Verboord ne peut pas découvrir notre ruse. Nos mesures sont trop bien prises... Je conçois, madame, que votre délicatesse se soulève contre la pensée que cette fortune, dont vous devez nécessairement faire un libre emploi, appartient à Raphaël Banks. Mais, n'y eût-il entre nous d'autres liens que ma reconnaissance et le vœu de ma mère mourante, est-ce que le but sacré que nous voulons atteindre ensemble ne vous ferait pas accepter cette fortune comme le secours d'un ami ou d'un frère?

— Bon Raphaël, noble cœur ! dit madame Verboord en prenant les mains du jeune homme, oh ! je vous bénis pour tant de générosité ! Mais s'il nous était impossible de reconnaître vos bienfaits? si M. Verboord, ne sachant pas ce que vous faites pour

lui, continuait toujours à croire qu'il a des raisons d'être fâché contre vous?

Un frisson parcourut les membres de Raphaël et il pâlit visiblement.

— Oh! ma mère, ma mère, ne soyez pas si cruelle pour lui! supplia Félicité. Mon père n'est plus malade; il redeviendra bon et indulgent comme il l'était auparavant.

— Certes, madame, dit Raphaël, mon âme espère une récompense, et je sais que ma vie ne serait plus qu'un long chagrin, si l'étoile resplendissante qui s'était levée devant mes yeux, devait de nouveau disparaître; mais souvenez-vous que je suis venu d'Amérique avec l'intention d'employer ma fortune à reconnaître les bienfaits de mon vieux maître. Alors, madame, j'étais dans la certitude que le mariage de Félicité m'avait enlevé tout espoir... Supposez votre crainte fondée; je déplorerais la cruauté du sort; mais je ne remercierais pas moins le ciel, qui me permet de devenir le sauveur de mon bienfaiteur et d'accomplir la dernière prière de ma mère. Toute ma fortune n'est pas trop pour payer un tel bonheur.

— Ne désespérez pas, mon noble ami, murmura Félicité avec des larmes dans la voix. Si mon père ne sait pas ce que vous faites pour lui, moi, je le sais. Quel que soit le sentiment qui inonde mon cœur, admiration, reconnaissance ou amour, il me prêtera la force de remplir mon devoir envers le sauveur de mon père...

Raphaël jeta un regard attendri sur Félicité, et continua :

— Madame, dit-il, la fortune qui vous est rendue est une restitution; et si vous, M. Verboord et Félicité vouliez la refuser, vous ne le pourriez pas. Qui peut me défendre de payer les dettes de la maison Ortado? Au besoin, j'irais à Charleston et je donnerais ma fortune entière au fils de Cristoval Ortado, à condition qu'il paierait les dettes de son père. Refuseriez-vous alors de recevoir ce qui vous appartient légitimement?

Félicité et sa mère le regardaient avec admiration. Il leva les mains en suppliant, et dit :

— O madame, de grâce, recevez le prix de vos bienfaits, le prix de votre amour pour ma mère!

Madame Verboord ne put contenir plus longtemps son émotion. Elle se leva, sauta au cou du généreux jeune homme, et, l'embrassant avec effusion, elle s'écria en sanglotant :

— O Raphaël! vous aimez mon pauvre mari plus que s'il était votre père. Allons, soyez un fils pour mon cœur reconnaissant... Espérons que bientôt un lien sacré nous unira : mais, quoi qu'il en soit, commandez, nous vous obéissons. Cette fortune, nous la recevrons de vous!

Raphaël tremblait, il sentait que quelqu'un effleurait sa main de ses lèvres et les arrosait de chaudes larmes. Il recula et balbutia d'une voix à peine intelligible!

— O Félicité! que faites-vous?

Il y eut un moment de silence solennel; tous trois semblaient près de succomber à leur violente émotion. Banks revint le premier à lui.

— Madame, dit-il, je vous remercie; maintenant je suis tranquille. Asseyons-nous et parlons avec calme. Je ne peux pas rester longtemps ici, et il serait dangereux que M. Verboord, à son retour, soupçonnât que vous avez été si vivement émues. Écoutez, je vous prie. Le docteur de Londres m'a dit ce que nous avions à faire, si nos efforts réussissaient entièrement ou en partie. Une cure pareille n'est pas terminée en un jour; avant que la raison du malade soit fortifiée et à l'abri d'un nouveau trouble, nous devons prendre garde de lui faire le moindre chagrin et éloigner de lui toute impression désagréable. Vous lui laisserez, par conséquent, la libre disposition de l'argent qu'il a reçu et de celui qui lui sera envoyé régulièrement, suivant le contenu de la lettre. Soyez joyeuses surtout, et ne parlez jamais de quelque chose qui puisse lui faire faire de sérieuses réflexions... Vous ne me reverrez probablement pas de longtemps, et je veillerai à ce que M. Verboord ne me rencontre point. Ne vous inquiétez donc pas de moi. Je suivrai la marche de la guérison de mon bienfaiteur aussi attentivement que si je vivais auprès de lui. Ne prononcez pas mon nom, et, s'il le prononce lui-même, feignez d'être indifférentes. Dès que le temps sera venu, je trouverai moyen de vous avertir et de chercher avec vous... Si vous avez quelque chose à m'annoncer, M. Walput, chez lequel je de-

meure, recevra votre commission. Sa femme, Lucie Spelt, qui sait maintenant, Félicité, que vous êtes toujours restée son amie au fond du cœur, brûle d'impatience de vous presser, votre mère et vous, dans ses bras.

Le bruit d'une canne résonna sur le seuil; madame Verboord tourna la tête vers la fenêtre.

— O ciel, mon mari ! dit-elle d'une voix étouffée. Il paraît affligé, il est pâle. Que lui est-il arrivé ?

— Fuyez ! fuyez ! s'écria Félicité.

Banks fit un pas vers la porte; mais la jeune fille le retint, et, l'entraînant vers la cuisine, elle dit :

— Non, non, pas par là, il vous verrait ! Dans le jardin ! vite, il est là ! Mon Dieu, reprit-elle, la petite porte est fermée. Allez vous asseoir sur le banc là-bas, on ne peut pas vous voir d'ici. Attendez, maman vous portera la clef...

Et, pendant que Raphaël se hâtait pour atteindre le fond du jardin, elle retourna et entra dans la chambre au moment où son père ouvrait la porte.

Le vieillard était fort pâle, et son visage portait les traces d'une grande consternation. Sa femme et sa fille le contemplèrent en tremblant de frayeur; car elles ne doutaient pas qu'il ne lui fût arrivé quelque chose de fâcheux. Peut-être sa folie était-elle revenue. Il se laissa tomber sur une chaise, comme s'il était accablé de lassitude, respira un moment pour reprendre haleine, et dit :

— Laurence, Félicité, un amer désenchantement m'a déchiré le cœur. Je voudrais vous cacher la

cause de mon désespoir, mais je ne veux pas vous laisser dans une cruelle illusion. Ah ! j'étais bien heureux parce que je croyais pouvoir récompenser votre amour et vos longues douleurs. Je ne pensais qu'à vous et à ce que je pourrais faire pour vous rendre la vie douce et agréable. Ce beau rêve s'est évanoui. La fortune ne m'est point rendue. Je suis pauvre et impuissant comme auparavant.

Les deux femmes restèrent muettes, tout en se réjouissant de voir que leur terrible appréhension n'était pas fondée.

— Cette fortune, reprit-il, était une invention, un stratagème pour me guérir. Celui qui l'a employé a atteint son but. Que Dieu le bénisse pour sa générosité ! mais il m'est bien douloureux de ne pas pouvoir vous relever de la pauvreté... ni assurer l'avenir de mon enfant. Hélas ! à quels beaux rêves mon cœur de père doit renoncer !

Félicité l'embrassa.

— O cher père ! dit-elle, ne soyez pas désolé. Ce qui nous rendait malheureuses, ce n'était pas notre humble vie. Votre maladie seule nous faisait souffrir... Vous êtes guéri, guéri pour toujours ! Toutes les richesses du monde ne valent pas ce bonheur suprême... Chassez votre tristesse; ayez du courage; vous verrez que, ma mère et moi, nous serons toujours contentes !

— Mais, mon ami, la lettre du banquier Wulf et les vingt mille francs qui sont là dans le secrétaire?... dit madame Verboord.

— Nous rendrons cet argent à mon sauveur.

— A votre sauveur? Qui est-il?

— Je ne sais pas.

— Vous vous laissez tromper par quelque apparence, Verboord.

— Non, jugez vous-même, Laurence. Je vais vous expliquer comment ce secret m'a été révélé. Depuis hier au soir, il m'est venu une certaine frayeur. La lettre me semblait étrange; l'envoi d'une si grosse somme, sans un seul avis, me paraissait peu naturel. Je croyais que mon inquiétude n'était pas fondée; mais je n'osais ni ne voulais employer l'argent, sans m'être assuré de la réalité de la restitution. Ce que le banquier Wulf répondit à mes demandes n'était pas de nature à me tranquilliser.

Je remarquai qu'il était embarrassé et qu'il s'efforçait d'échapper à des objections logiques. Cela augmenta mon incertitude et mon anxiété. Je pris une résolution pour être délivré de cet affreux doute. M. Dorneval a aussi perdu de grandes sommes par la chute de la maison Ortado; si les dettes étaient payées, il devait nécessairement le savoir. Je me rendis chez Dorneval. Il fut étonné de ce qu'il appela ma crédulité, et me dit que Cristoval Ortado était mort insolvable dans sa prison. Le fils de M. Dorneval est allé à Charleston et y a acquis la certitude qu'on ne pouvait espérer aucun payement, si petit qu'il fût, parce que Ortado n'avait laissé ni enfants ni parents qui pussent faire quelques sacrifices pour réhabiliter son nom... Vous voyez donc que la lettre et l'envoi d'ar-

gent sont des choses feintes, un stratagème pour me guérir. C'est Dieu même qui a inspiré cette ruse à l'homme généreux qui y a vu le seul moyen de rendre la lumière à mon esprit troublé!

— Et ne savez-vous pas qui il est, mon père? s'écria Félicité, incapable de contenir son émotion.

— Qui il est? Je n'ai que des soupçons. Dorneval, lorsque je l'ai informé de ce qui était arrivé, a prononcé le nom de Raphaël.

— De Raphaël Banks, reprit Félicité.

— Oui, mon enfant, Raphaël a acquis en Amérique une grande fortune, et il est revenu à Anvers. Si l'opinion de M. Dorneval était fondée, je serais donc redevable de ma guérison à Raphaël? Je pensais avoir des raisons de le haïr. Pendant ma maladie, son image se présentait dans mes rêves comme celle d'un traître. Et il serait mon sauveur?... Non, non, il m'a abandonné dans le malheur; c'est un ingrat...

Félicité lui mit la main sur la bouche, et étouffa ainsi l'accusation qui allait tomber de ses lèvres.

— Taisez-vous, taisez-vous, cher père, cria-t-elle. Raphaël vous a béni! Jamais il n'a cessé de vous aimer et de vous bénir. Sa fortune entière, sa vie même, il voulait tout sacrifier pour nous voir heureux.

Et, effrayée de cet aveu involontaire, elle se laissa tomber à genoux à ses pieds et éleva ses mains suppliantes vers lui. Madame Verboord tremblait d'émotion.

— C'est à Raphaël que je serais redevable du retour

de ma raison?... balbutia le vieillard avec un trouble inexprimable.

— A Raphaël, mon père; lui seul vous a sauvé, par reconnaissance, par amour!

— Oh! mon Dieu, pardonnez-moi! Il voulait se sacrifier pour mon bonheur, et moi qui le haïssais! moi qui, dans l'égarement de mes sens, l'ai peut-être maudit!

— Et maintenant, maintenant, mon père? demanda Félicité.

— Maintenant, mon enfant, maintenant je le bénis, maintenant j'admire sa générosité, maintenant je suis heureux de pouvoir de nouveau l'aimer, lui que je chérissais comme un fils.

— Et s'il paraissait devant vous, mon père?

— Je le presserais sur mon cœur...

La jeune fille, à moitié folle de joie, se leva en poussant un cri de triomphe et sortit en courant. Le vieillard la suivit des yeux et regarda sa femme.

— Où court Félicité? Que signifie cette fuite? demanda-t-il étonné.

— Elle va appeler Raphaël.

— Raphaël est ici?

— Oui, Verboord, il venait pour s'informer du résultat de ses efforts. Surpris par votre apparition et craignant que sa vue ne vous fût désagréable, il est allé au jardin.

— Oh! qu'il vienne!

Banks se montra à la porte, hésitant et craintif; mais M. Verboord lui tendit les bras et cria :

— Raphaël, mon ami, mon sauveur!

Et il étreignit le jeune homme dans un embrassement fiévreux. Madame Verboord leva les mains vers le ciel; un torrent de larmes s'échappait des yeux de Félicité. Après la première effusion, le père de Félicité dit d'un ton solennel :

— Mon ami, vous m'avez rendu la raison et la vie. C'est un bienfait pour lequel je vous bénirai jusqu'à ma mort. Je suis heureux, Raphaël, de le devoir à vous, de qui Dieu m'a permis de protéger la jeunesse... Vous me parliez de fortune et de richesse? Je sais jusqu'où vont vos sacrifices pour votre ancien maître; mais je ne veux pas profiter de votre générosité... Non, non, n'insistez pas. Je ne saurais vivre avec la pensée que je vous dérobe le fruit de votre travail. Nous possédons encore cette maison; je chercherai de l'occupation; j'ai des amis, peut-être trouverai-je une place dans le commerce. M. Dorneval me l'a fait espérer.

Raphaël l'interrompit.

— O vous qui fûtes mon bienfaiteur, dit-il, qui avez assisté ma mère à ses derniers moments, accordez-moi le bonheur de savoir que ma fortune vous rend la vie douce! Permettez-moi, du moins, de vous offrir les moyens de rouvrir la carrière que la fatalité a fermée pour vous. Devenez mon associé, acceptez comme un prêt une partie de ce que je possède. Vous me le rendrez lorsque le sort vous sera favorable. Je vous en supplie, ne refusez pas! Et si je mérite une récompense, eh bien! soyez aussi généreux pour moi!

— Impossible, dit M. Verboord, je me sentirais coupable dans ma conscience. Vous voulez adoucir mon sort; et, sans le savoir, vous me rendriez malheureux. Croyez-le, ma plus grande douleur est de ne pouvoir reconnaître votre généreux sacrifice.

— Vous le pouvez, monsieur! s'écria Banks avec l'accent d'une subite résolution.

— En acceptant votre proposition?

— Non, monsieur; par un bienfait d'une autre nature, en m'accordant une plus grande faveur.

— Allons, parlez, mon ami.

— Daignez m'entendre avec calme et bonté, monsieur, reprit Banks. Peut-être trouverez-vous mes paroles hardies et mon espoir orgueilleux; mais, je vous en prie, excusez ma franchise, vous prononcerez, et je me soumettrai avec respect à votre arrêt, dût-il me condamner pour toute ma vie au chagrin et au désespoir. Vous ne savez pas, monsieur, pourquoi je partis d'Amérique et vous abandonnai, malgré ma promesse. Votre enfant, votre Félicité allait se marier, ce mariage devait me déchirer le cœur et me rendre pour toujours malheureux... Un amour secret avait grandi en moi et jeté dans mon cœur des racines profondes, j'aimais votre enfant...

— Vous aimiez mon enfant? reprit le père stupéfait, en tournant les regards vers sa femme et sa fille, qui, la tête courbée et tremblantes, n'osaient lever les yeux.

— Je quittai ma patrie, reprit le jeune homme, avec la pensée qu'une vie rude et agitée, dans des pays

lointains, guérirait la plaie de mon cœur. Vain espoir! Pendant quatre ans, je luttai inutilement contre mon chagrin. Toujours son image était devant mes yeux. C'était une sorte d'hallucination, un sentiment maladif qui me dominait; car je croyais que Félicité était mariée. Je fis le commerce; je devins riche. Le souvenir de vos bienfaits me fit revenir à Anvers; je voulais doubler votre fortune par des moyens vrais ou feints, et reconnaître ainsi ce que vous avez fait pour ma mère et pour moi. Je trouvai mademoiselle Félicité non encore mariée et mon vieux patron malade. La première circonstance fit renaître tout mon espoir avec de nouvelles forces, la seconde l'anéantit cruellement. C'était décidé, je résolus de consacrer ma fortune et ma vie à votre guérison. Une voix secrète me disait : « Sauver le père, peut-être la main de sa fille sera la récompense! » O monsieur, ayez pitié de mes longues douleurs! Si votre fierté refuse les dons d'un étranger, acceptez le secours d'un fils, accomplissez le plus ardent souhait de votre chère enfant, de votre douce et bonne Félicité!

M. Verboord ne pouvait croire à ce qu'il entendait et regardait sa fille avec stupeur. Elle tomba à genoux et s'écria en étendant les mains vers lui :

— Mon père, mon père, pardonnez-moi! Je l'aime, je l'ai toujours aimé!... Il ne nous abandonnera jamais, il vous chérira et veillera sur vos vieux jours. Ah! pour ma mère, pour vous-même, pour moi, soyez miséricordieux et généreux comme Raphaël!

Le vieillard regarda un moment dans l'espace; mais

un clair sourire se dessina sur ses lèvres, et bientôt sa figure rayonna de bonheur. Tremblant d'émotion, il étendit les mains et balbutia :

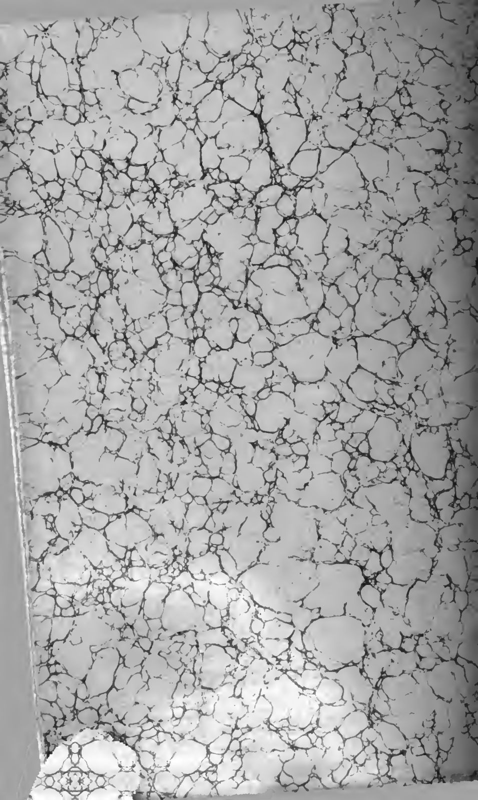
— Venez, venez, mes enfants, sur mon cœur!

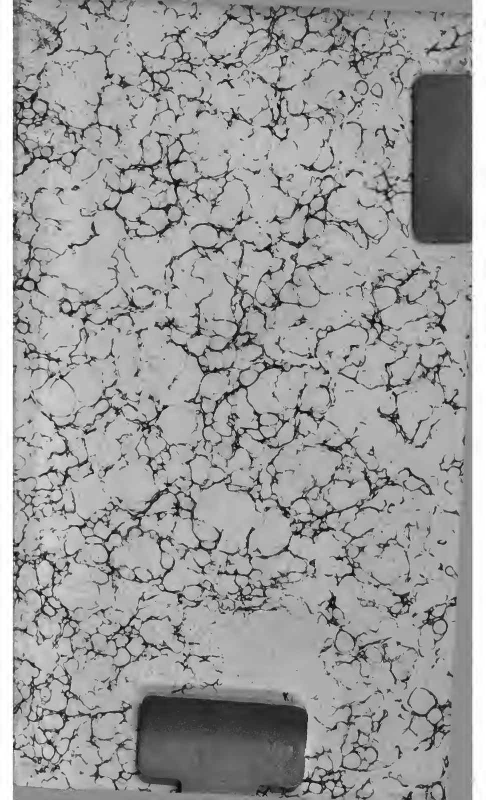
Et, les embrassant tous deux avec tendresse :

— Raphaël, voilà donc la récompense que vous demandez! rendre ma Félicité heureuse? Oui, devenez le soutien de ma vieillesse. Félicité vous payera, par une affection inaltérable et sans bornes, la dette de son père. Ah! que nous serons heureux! Rien ne pourra nous séparer. Le lien qui nous unit est formé des plus purs sentiments de l'âme humaine : amour, gratitude, sacrifice, générosité... Venez, venez, ma bonne Laurence, donner le baiser maternel à l'époux de votre enfant! Madame Verboord s'approcha et reçut les mêmes étreintes.

Le vieillard leva au ciel ses yeux remplis de larmes et adressa à Dieu une ardente prière.

FIN






BIBL
Sc
Pr
N